



**HAL**  
open science

# Agitation politique et pré-industrialisation urbaine : le cas singulier des tisserands sur métier à bras de Norwich, au cœur du déclin de l'industrie textile de Norwich, 1825-1837

Luca Leonarduzzi

► **To cite this version:**

Luca Leonarduzzi. Agitation politique et pré-industrialisation urbaine : le cas singulier des tisserands sur métier à bras de Norwich, au cœur du déclin de l'industrie textile de Norwich, 1825-1837. Histoire. 2022. dumas-03891997

**HAL Id: dumas-03891997**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03891997>**

Submitted on 9 Dec 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Luca Leonarduzzi

## Agitation politique et pré-industrialisation urbaine : le cas singulier des tisserands sur métier à bras de Norwich

Au cœur du déclin de l'industrie textile de Norwich, 1825-1837

*Mémoire de Master 2 « Histoire »*

Mention : Histoire

Parcours : Histoire, culture, politique, échanges internationaux

*Sous la direction de M. Julien CARANTON et M. Sylvain VENAYRE*

**Année universitaire 2021-2022**



# Agitation politique et pré-industrialisation urbaine : le cas singulier des tisserands sur métier à bras de Norwich

Au cœur du déclin de l'industrie textile de Norwich, 1825-1837

*Mémoire de Master 2 « Histoire »*

Mention : Histoire

Parcours : Histoire, culture, politique, échanges internationaux

*Sous la direction de M. Julien CARANTON et M. Sylvain VENAYRE*

**Année universitaire 2021-2022**

## Déclaration sur l'honneur de non-plagiat

Je soussigné Luca Leonarduzzi déclare sur l'honneur :

- être pleinement conscient que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'Internet, constitue une violation des droits d'auteur et un délit de contrefaçon, sanctionné, d'une part, par l'article L335-2 du Code de la Propriété intellectuelle et, d'autre part, par l'université ;

- que ce mémoire est inédit et de ma composition, hormis les éléments utilisés pour illustrer mon propos (courtes citations, photographies, illustrations, etc.) pour lesquels je m'engage à citer la source ;

- que mon texte ne viole aucun droit d'auteur, ni celui d'aucune personne et qu'il ne contient aucun propos diffamatoire ;

- que les analyses et les conclusions de ce mémoire n'engagent pas la responsabilité de mon université de soutenance ;

Fait à : Saint Pierre en Faucigny

Le : 31/05/2022

Signature :

*« L'industrie et les désordres politiques ne marchent pas de compagnie. »*

« Exposition de produits des  
fabriques étrangères », Journal du  
Commerce de Lyon, 10 octobre 1834.



## Remerciements

Je remercie en premier lieu mes professeurs Mr. Julien CARANTON et Mr. Sylvain VENAYRE pour leur précieuse aide, leurs conseils, et pour m'avoir accompagné au cours de mes recherches.

Je remercie Mr. Thomas GIDNEY et Mr. Jonathan HOOTON pour leur aide dans mes recherches bibliographiques.

Je remercie Mr. Gregory VANEL et Mr. Léo CHARLES pour leur aide bibliographique sur la Révolution Industrielle.

Je remercie le Norfolk Record Office pour leur accueil et leur aide dans la recherche de mes sources.

Enfin, je remercie mes camarades et en particulier Justine BLANCHON pour son aide et son soutien pendant cette année.



# Sommaire

Introduction .....	9
<b>PARTIE 1 - VIVRE LE DECLIN : LA VIE DES TISSERANDS DE NORWICH ENTRE 1825 ET 1837.....</b>	<b>18</b>
CHAPITRE 1 – UN METIER AU PASSE PROSPERE MAIS EN DECLIN.....	19
LA FIERTE DES TISSERANDS POUR LEUR INDUSTRIE TEXTILE .....	19
UNE PRODUCTION FONDEE SUR LE TRAVAIL A DOMICILE ET SUR DES PRODUITS DE BONNES QUALITES ..	23
L’ORGANISATION DU TRAVAIL DANS LA VILLE .....	27
CHAPITRE 2 – LES SALAIRES DES TISSERANDS : UNE PAUVRETE RELATIVE ? .....	31
UN CONSTAT DE LA BAISSSE SIGNIFICATIVE DES SALAIRES .....	31
LE SYSTEME DES SALAIRES A NORWICH .....	34
LA REDUCTION DES SALAIRES : UNE SOLUTION ? UN COMBAT POLITICO-SOCIAL ENTRE MAITRE ET TISSERAND.....	37
CHAPITRE 3 – UNE SOLIDARITE REVENDIQUEE ET ACTIVE .....	42
L’EFFICACITE RELATIVE DES INSTITUTIONS PROTECTRICES DES PAUVRES : CHIFFRES, DEBATS .....	42
LA SOLIDARITE DE LA POPULATION DISCUTEE .....	45
UN DEBAT PERMANENT SUR LES POOR RATES : BIENFAIT OU FACTEUR D’AGGRAVATION ?.....	48
<b>PARTIE 2 - LES RAISONS DU DECLIN, LES TISSERANDS FACE A LA CONCURRENCE ET A LA CONJONCTURE .....</b>	<b>53</b>
CHAPITRE 4 – DES CAUSES INTERNES : UN CONTEXTE SOCIAL ET LEGISLATIF BOUILLONNANT .....	54
UN ENGAGEMENT POLITIQUE FORT MISE EN EXERGUE DANS LA PRESSE LOCALE ET COMMENTE DANS LA PRESSE REGIONALE ET INTERNATIONALE .....	54
UNE PEUR ET UN REJET DU PROGRES TECHNIQUE : UN CAS UNIQUE ? .....	57
CHAPITRE 5 – UN SYSTEME DE PRODUCTION ET UN TERRITOIRE INADAPTE AU CHANGEMENT INDUSTRIEL .....	62
UNE SITUATION GEOGRAPHIQUE DEFAVORABLE : LES TISSERANDS VICTIMES ACCIDENTELLES ?.....	62
UN DEBAT SUR LE SYSTEME COMMERCIAL : PREJUDICE OU CHANCE POUR LES TISSERANDS ?.....	65
LES TISSERANDS ET LE MARCHE : UNE DEPENDANCE A LA DEMANDE .....	69
CHAPITRE 6 – DU MONOPOLE A LA CONCURRENCE : UNE NOSTALGIE A L’EPREUVE DU CHANGEMENT DE PARADIGME GEOGRAPHIQUE.....	73
TISSERANDS DES VILLES CONTRE TISSERANDS DE LA CAMPAGNE : DES TENSIONS INTERNES.....	73
UNE ETUDE COMPARATIVE DE NORWICH ET DES VILLES DU YORKSHIRE ET DU LANCASHIRE : COMPRENDRE LA CONCURRENCE NATIONALE .....	76
LES TISSERANDS FACE A LA CONCURRENCE INTERNATIONALE .....	80
<b>PARTIE 3 - LES TISSERANDS, LA VILLE ET LES ACTEURS POLITIQUES FACE AU DECLIN : REVOLTES, BRIS DE MACHINES, SOLUTIONS ENVISAGEES.....</b>	<b>85</b>
CHAPITRE 7 – LA CONTESTATION : UN MONDE OUVRIER AU BORD DE L’IMPLOSION .....	86
DES TENTATIVES PACIFISTES INFRUCTUEUSES ? .....	86
MANIFESTATIONS, AGRESSIONS, DESTRUCTIONS : UN RECIT DE LA VIOLENCE COMMISE PAR LES TISSERANDS .....	90
LES MESURES REPRESSIVES ET LES CONDAMNATIONS .....	94
CHAPITRE 8 – UN EVENTAIL LIMITE DE SOLUTIONS POUR LES TISSERANDS EN VOIE DE DISPARATION ....	99
PETITIONS, LETTRES, ADRESSES A LA PRESSE : L’APPEL DE LA POPULATION AUX POLITIQUES .....	99
CHANGER DE METIER OU MIGRER : CONSEILS ET TEMOIGNAGES.....	103



## Introduction

I now heard the sound of an immense multitude of wheels. Here, Sir, said my guide, are our factories for spinning wool ; there (pointing to the other side) are some silk mills – here are our filling mills – there our camblets are wove – here is a bombasin factory – there our shawl weaving – there our dyeing offices : and thus went on my informant enumerating the immense variety of the different establishments which this populous and apparently mercantile and wealthy place contained.

J'entendis alors le bruit d'une immense multitude de roues. Ici, Monsieur, dit mon guide, se trouvent nos usines de filage de la laine ; là (en montrant l'autre côté) se trouvent des moulins à soie - ici, nos usines de remplissage - là, on tisse nos camelots - ici, une usine de bombasins - là, notre tissage de châles - là, nos teintureries : et ainsi continua mon informateur en énumérant l'immense variété des différents établissements que contenait ce lieu peuplé et apparemment mercantile et riche.

A Dream of the year  
1931, *The Norwich Mercury*, 24  
décembre 1831

Cette description optimiste nous provient d'un voyageur du futur, ou plutôt d'un « rêveur éveillé », offrant à la ville de Norwich un peu de réconfort pour ce Noël 1831, alors que la ville est plongée dans une crise sans précédent, entraînée par le déclin définitif de son industrie textile<sup>1</sup>. En proposant un récit utopique, l'écrivain rassure les lecteurs du journal, les ouvriers et les manufacturiers de sa ville : cette crise est selon lui passagère, et la prospérité de la ville, symbolisée par ses tisserands et son activité textile pluri-centenaire, reviendra rapidement, en conservant ses branches d'industrie qui ont fait son succès. Dans 100 ans, la ville continuera d'accomplir son destin, celui d'une ville riche, marchande, pleine de vie. La réalité est tout autre.

Norwich, à partir du XVI<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la Révolution Industrielle, est bien une ville prospère. Dans les années 1540 à 1550, des colons flamands, wallons et hollandais sont sollicités par les fabricants de tissus pour améliorer leur processus de fabrications, ce qui entraîne par la suite un nombre croissant de ces populations fuyant les persécutions

---

<sup>1</sup> De l'anglais : "A dreamer awake", « A dream of the year 1931 », *The Norwich Mercury*, 24 décembre 1831.

religieuses sur le continent<sup>2</sup>. Le savoir-faire de ces *strangers* ayant marqués l'histoire de la ville, favorise le développement d'une industrie textile puissante qui entraîne avec elle le développement économique de la ville. Depuis, jusqu'à la Révolution Industrielle, la ville connaît à plusieurs moments le succès d'une scène industrielle forte, avec une influence au-delà de la région du Norfolk puisqu'elle est considérée comme la seconde ville du royaume derrière Londres et Bristol, avec qui elle est en concurrence directe<sup>3</sup>. Le développement de la production de la laine et les connections avec le marché de la mer de Nord dès le XVe siècle favorisent la croissance économique et démographique de la ville<sup>4</sup>. L'apparition et l'expansion de nouvelles compagnies de commerce internationale au XVIe siècle ont poussé les marchands de Norwich à vendre leur produit dans des régions bien plus éloignées, notamment vers Istanbul et en Inde avec l'aide de la East India Company<sup>5</sup>. Le marché européen reste au cœur de son système commercial, avec des ventes dans les pays scandinaves, en Espagne et en Russie. Au XVIIIe siècle, Norwich est au fait de sa puissance grâce à ses exportations massives de produits en Europe et dans les colonies. Elle se fonde notamment sur des réseaux de communication développés, avec la présence de ports de commerce proches, s'ouvrant sur la mer du Nord, et reliés à la ville par un réseau performant de rivières, de routes et de canaux. L'une des particularités de ces produits est le mixte de laine et de soie, qui permet la fabrication de tissus à la fois raffinés et solides. Ce procédé est utilisé dans de nombreux produits qui font la renommée de la ville : camelots, crêpes, bombasines<sup>6</sup>... La laine provient quant à elle de toute l'île, Lincolnshire, Leicester et du Northamptonshire, mais elle peut aussi être produite localement, dans les vastes campagnes du Norfolk<sup>7</sup>. Néanmoins, la ville entame une phase de déclin à partir de la fin du XVIIIe siècle, au début de la mécanisation du Royaume-Uni<sup>8</sup>. La concurrence se développe partout dans le pays, comme l'industrie lainière dans le West Riding, soutenue par une mécanisation qui renforce la capacité de production. En parallèle, l'industrie du coton est en pleine

---

<sup>2</sup> Richard Wilson, « The Textile Industry », in *Norwich Since 1550*, par Carole Rawcliffe et Richard Wilson, Hambledon Continuum, 2004, 219-41.

<sup>3</sup> Donald C. Coleman, « Growth and decay during the industrial revolution - The case of East Anglia », *Scandinavian Economic History Review* 10, n° 2 (1962): 115-27.

<sup>4</sup> Thomas Gidney, « The World and a Small Place in England: Norwich's textile industry from the "Middle Ages" to "Industrial Revolution" », *World History Connected* 15, n° 1 (2018).

<sup>5</sup> Gidney.

<sup>6</sup> Coleman, « Growth and decay during the industrial revolution - The case of East Anglia ».

<sup>7</sup> J. K. Edwards, « Industrial Development of the City 1800-1900 », in *Norwich in the nineteenth century*, par Christopher Barringer, Gliddon books, 1984, 136-59.

<sup>8</sup> Gidney, « The World and a Small Place in England: Norwich's textile industry from the "Middle Ages" to "Industrial Revolution" ».

expansion. Elle offre une alternative moins coûteuse que la laine, plus facile à entretenir, et surtout plus facilement mécanisable. Cette matière à la fois solide et résistante répond parfaitement aux exigences de la machine, et constitue une concurrence bientôt fatale à la ville de Norwich. En 1801, elle commence le siècle à la 10<sup>e</sup> position des plus grandes villes du pays<sup>9</sup>. Elle multiplie les difficultés que les historiens locaux attribuent à de nombreux événements. Une date semble être retenue comme la dernière année de prospérité de la ville : 1792, après une période allant de 1743 à 1763 admis comme étant l'apogée de la ville<sup>10</sup>. Les guerres révolutionnaires et napoléoniennes ont en effet causé de nombreux dégâts à l'industrie textile de la ville. Le marché maritime a été violemment compromis et ne fut retrouvé qu'à la fin des guerres en 1815<sup>11</sup>. Les guerres sont aussi vues comme un stimulant à l'avènement d'inventions et d'innovations qui ont bien plus contribué aux régions de l'ouest et du nord de l'Angleterre qu'à Norwich<sup>12</sup>. Néanmoins, cette phase de déclin entre 1792 et 1825 est relative, car elle est discontinue et la ville connaît des phases de regains ponctuelles, particulièrement entre 1815 et 1825<sup>13</sup>. Un déclin définitif est entamé en 1825, et une situation de crise intense perdure jusqu'en 1837, borne chronologique que nous nous imposerons pour notre étude. Cette chronologie est admise par les études les plus récentes sur l'industrie textile de la ville<sup>14</sup>. Nous la retiendrons car elle correspond bien à une phase de crise dans la ville, attestée dans les archives et leur étude, mais aussi dans l'expression de la presse locale. Il y a en effet une réelle rupture en 1825. L'analyse détaillée des événements de la ville publiée par A. D. Bayne en 1869 débute sa liste des événements marquants pour le XIX<sup>e</sup> siècle en 1825<sup>15</sup>. Il est notamment question d'une protestation des ouvriers de la ville pour une révision des *Corn laws*, qui les appauvrissent<sup>16</sup>. Une autre compilation des événements marquants du XIX<sup>e</sup> siècle réalisée par Charles Mackie publiée en 1901 relève aussi cette protestation<sup>17</sup>. Mais les difficultés débutent réellement en 1826, lors des premières tentatives de la part de certains maîtres-manufacturiers de baisser les salaires de leurs

---

<sup>9</sup> Coleman, « Growth and decay during the industrial revolution - The case of East Anglia ».

<sup>10</sup> Wilson, « The Textile Industry ».

<sup>11</sup> Nick Williams, « The textile industry », in *Norwich, City of Industries*, Norwich Heritage Economic and Regeneration Trust, 2013.

<sup>12</sup> Edwards, « Industrial Development of the City 1800-1900 ».

<sup>13</sup> Wilson, « The Textile Industry ».

<sup>14</sup> Wilson; Williams, « The textile industry »; Coleman, « Growth and decay during the industrial revolution - The case of East Anglia ».

<sup>15</sup> A. D. Bayne, « Leading Events of the Nineteenth Century », in *A Comprehensive History of Norwich*, Jarrold and Sons, 1869, 366-78.

<sup>16</sup> Bayne.

<sup>17</sup> Charles Mackie, « 1825 », in *Norfolk Annals. A Chronological Record of Remarkable Events in the Nineteenth Century*, vol. 1 (The Project Gutenberg, 2010).

employés. On assiste aussi aux premières réunions de tisserands, se rassemblant pour protester contre ces baisses, et même aux premières manifestations de violence dans la ville. Les ventes de produits fluctuent en termes de quantité entre 1812 et 1825, mais à partir de 1826, elles ne font que chuter d'année en année<sup>18</sup>. Il y a un pic entre 1829 et 1831, où les émeutes sont fréquentes et où les occurrences d'articles évoquant la détresse des tisserands et l'état économique et social désastreux de la ville sont plus nombreuses dans la presse locale et nationale. Il n'y pas de réelle amélioration après 1837, aucune mention n'est faite d'une quelconque évolution positive après cette date dans les archives<sup>19</sup>. De plus, la perte du monopole de l'EIC en 1833 porte préjudice à la ville, car la compagnie est un des principaux clients des manufactures de la ville et fournit de nombreux emplois grâce à ses commandes. La ville connaît aussi des années blanches en termes de vente. Les producteurs de la ville ont suffisamment souffert pour que l'industrie textile ne se relève jamais de cette crise, si bien qu'elle nous offre un cas précoce de désindustrialisation, en plein cœur de la Révolution Industrielle britannique.

Au cœur de cette industrie, les tisserands occupent une place essentielle. Ils représentent la prospérité de la ville de Norwich pendant trois cents ans. Ils sont indépendants, bien payés pour leur travail et leur fabrication de produits de grande qualité et possèdent des privilèges électoraux, ce qui fait d'eux une classe sociale très politisée<sup>20</sup>. Leur activité est très urbanisée, concentrée dans la ville<sup>21</sup>. Contrairement aux campagnes, les tisserands de Norwich ont une bonne capacité à se regrouper en temps de crise par le biais de comités et grâce à des représentants téméraires et influents. Ils sont donc très organisés. Ils sont la catégorie de la population la plus affectée par la crise de la ville, car ils sont au centre des transformations économiques et technologiques du XIXe siècle. Leur étude est aussi au cœur de plusieurs historiographies, concernant la Révolution Industrielle, la proto-industrie et les troubles sociaux récurrents qui sont caractéristiques du XIXe siècle.

La Révolution Industrielle est un sujet qui a produit d'innombrables ouvrages et continue aujourd'hui d'être étudié en détail et sous de nombreuses facettes. Pour notre étude, il est essentiel de savoir d'où provient cette révolution et quelles sont les causes de la

---

<sup>18</sup> A. D. Bayne, « Rise and Progress of the Manufacture of Textile Fabrics, and Present State of the Trade », in *A Comprehensive History of Norwich*, Jarrold and Sons, 1869, 552-94.

<sup>19</sup> Bayne.

<sup>20</sup> J. K. Edwards, « Developments in Local Government in Norwich 1800-1900 », in *Norwich in the nineteenth century*, par Christopher Barringer, Gliddon books, 1984, 73-93; Edwards, « Industrial Development of the City 1800-1900 ».

<sup>21</sup> Williams, « The textile industry ».

mécanisation massive du pays au cours du XVIIIe et du XIXe. L'objectif pour nous est de savoir comment la ville de Norwich a-t-elle pu passer à côté d'un développement industriel, si la ville avait les moyens de le réaliser, en partant du principe que sans mécanisation, une ville britannique spécialisée dans l'industrie textile au XIXe siècle ne peut survivre face à la concurrence des usines du Lancashire et du Yorkshire. Les théories concernant l'origine de la Révolution Industrielle au Royaume-Uni sont nombreuses, dû à la complexité du sujet. Il serait difficile d'en refaire l'histoire, même résumée, ici. Mais rappelons des éléments qui serviront à notre étude. Des historiens comme ALLEN affirme que la transformation du pays a été favorisée par un contexte économique bénéfique qui permet notamment l'invention et l'adoption de la machine dans l'outil productif<sup>22</sup>. L'accessibilité du charbon et son faible coût associés à des salaires élevés offre une opportunité pour les manufacturiers d'employer la machine, moins chère, et facilement applicable à certaine industrie dont le coton<sup>23</sup>. Mais les hypothèses d'Allen ne nous permettent pas d'expliquer le retard de Norwich, tant la ville semble pouvoir bénéficier de ces caractéristiques ou de palier leur manque, comme nous le verrons dans notre étude. A l'opposé, d'autres historiens comme MOKYR donne une place plus importante à la situation politique favorable au développement industriel chez les Britanniques à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle. Il affirme que sans bénéfice pour lui, un agent économique résistera à la mécanisation, ce qui ralentira le progrès technique<sup>24</sup>. Il prend pour point de comparaison le continent européen, où, selon lui, les résistances sont énergiques et performantes<sup>25</sup>. Cette hypothèse rentre en corrélation avec Norwich. En effet, la ville connaît une résistance active, notamment due à une tradition politique très présente dans la ville, où les affrontements politiques sont fréquents et violents. Ce point semble être retenu par les contemporains et par l'historiographie locale la plus récente. Entre 1600 et 1850, la vie politique de la ville a toujours été mouvementée, notamment dû à la participation active de la population à la politique municipale, contrairement à ses villes concurrentes Bristol et Londres<sup>26</sup>. On peut aussi mentionner la tradition non-conformiste de la ville et l'existence d'un important radicalisme religieux qui vient s'ajouter aux violences

---

<sup>22</sup> Robert C. Allen, « Why the industrial revolution was British: commerce, induced invention and the scientific revolution », *The Economic History Review* 62, n° 2 (2011): 357-84.

<sup>23</sup> Robert C. Allen, « Why was the Industrial Revolution British », in *The British Industrial Revolution in Global Perspective*, Cambridge University Press, 2009, 135-55.

<sup>24</sup> Joel Mokyr, « Technological change, 1700-1830 », in *The Economic History of Britain since 1700*, par Roderick Floud et Donald McCloskey, Cambridge University Press, 1994, 12-43.

<sup>25</sup> Mokyr.

<sup>26</sup> Richard Wilson, « Politics, 1660-1835 », in *Norwich Since 1550*, par Carole Rawcliffe et Richard Wilson, Hambledon Continuum, 2004, 165-92.

politiques<sup>27</sup>. Il faut ajouter à cela l'importance considérable et la dépendance de la ville à son industrie textile. Les tisserands influencent donc vivement les décisions politiques de la ville<sup>28</sup>. Cette résistance se retrouve au sein des réunions et du comité des tisserands, agissant efficacement contre la mécanisation et maintenant une pression constante sur le pouvoir municipal et les acteurs économiques. De plus, il existe un réel attachement et une confiance des tisserands et des manufacturiers dans l'industrie textile traditionnelle de la ville, qui a en plus déjà résisté à plusieurs périodes de crises. Ce qui nous permettra d'affirmer que ces résistances politiques virulentes ont pu être la cause du retard de développement industriel, notamment en faisant fuir les investisseurs et les capitalistes voulant développer une affaire textile mécanisée dans la ville. On confirmera alors la thèse de MOKYR, mais en offrant un cas particulier, Norwich étant une ville rebelle et réticente au progrès technologique qui ne voit pas de bénéfices pour sa population à l'utilisation de la machine comme celle décrit sur le continent, mais bel et bien en Angleterre.

La question de savoir si la Révolution Industrielle a été bénéfique ou non à la population, notamment ouvrière, britannique est au cœur des discussions depuis les premières études. Une branche récente de l'historiographie tend à contredire des études quantitatives qui affirmait que la Révolution Industrielle a appauvri les ouvriers. Les historiens venant contredire ces thèses se fondent sur des études qualitatives sur les modes de vie des ouvriers et de leur famille et affirment que dans les villes, ils bénéficient de salaires élevés et d'un emploi stable, permettant une vie plus confortable que dans les campagnes<sup>29</sup>. Néanmoins, ils affirment aussi que la Révolution Industrielle n'apporte pas une réponse positive ou négative mais qu'une pluralité de situations existent dans une société qui se complexifie et qui voit l'apparition de nouvelles inégalités<sup>30</sup>. Dans l'étude qui suit, nous venons aussi apporter une nouvelle preuve que toutes les catégories de la population n'ont pas profité de ce développement et que des groupes sociaux importants et influents comme les tisserands ont subi la révolution voire ont disparu de l'appareil productif du pays, et qu'il existe une pluralité de destinés au cœur de cette époque. Le cas des tisserands dans cette

---

<sup>27</sup> Richard Hale, « Nonconformity in Nineteenth Century », in *Norwich in the nineteenth century*, par Christopher Barringer, Gliddon books, 1984, 176-96.

<sup>28</sup> Edwards, « Developments in Local Government in Norwich 1800-1900 ».

<sup>29</sup> Emma Griffin, « Diets, Hunger and Living Standards During the British Industrial Revolution », *Past & Present* 239 (2018): 71-111; David Zylberberg, « Fuel prices, regional diets and cooking habits in the English industrial revolution (1750-1830) », *Past & Present*, n° 229 (2015): 91-122.

<sup>30</sup> Griffin, « Diets, Hunger and Living Standards During the British Industrial Revolution ».



période a déjà été étudié, Norwich étant quelquefois pris en exemple<sup>31</sup>. La ville subit bien plus la concurrence et le déclin des tisserands à main que d'autres villes en Angleterre au profit des nouveaux centres industriels comme Leeds ou Manchester. Nous venons réaffirmer l'exception de la ville dans le développement national.

Les études sur la proto-industrie se sont aussi particulièrement développées au début du XXe siècle. Elles montrent que la forte présence d'une pré-industrie dans la campagne a permis par le biais d'un certain nombre d'éléments d'industrialiser de larges territoires en Europe. Elles se focalisent sur le continent, en particulier en France, en Belgique ou en Italie (Terrier, Kasdi, Dewerpe), qui offre un modèle de développement parallèle à celui britannique. Le modèle de la proto-industrialisation n'est pas appliqué au Royaume-Uni ; il est considéré comme inapproprié par les historiens anglais<sup>32</sup>. Notre étude montrera que malgré des signes de pré-industrialisation dans la ville, Norwich nous offre un exemple de l'échec de l'industrialisation en milieu urbain, dans une ville particulièrement active dans des activités typiquement proto-industrielles comme le travail de la soie et de la laine, car elles ne possèdent pas les caractéristiques qui la permettent dans une région proto-industrielle. Alors que l'historiographie nous fournit un ensemble d'exemples de régions proto-industrielles, elle n'offre pas assez de contre-exemples marquants, à savoir un modèle préindustriel urbain permettant de valider cette théorie.

Pour montrer que Norwich fait exception dans l'histoire de l'industrialisation au Royaume-Uni et que l'agitation sociale empêche le développement industriel dans l'industrie du textile, nous nous appuyerons sur un ensemble de documents d'archive, notamment issu de la presse locale, régionale et internationale, mais aussi des correspondances épistolaires entre les ouvriers et leur maître et des ouvrages d'époque. L'avantage de la ville de Norwich est qu'elle fournit un nombre significatif d'articles de presse à étudier pour la période. Elle se dote en effet très vite d'une presse locale, grâce notamment à son importance économique et démographique à l'apparition de celle-ci. La

---

<sup>31</sup> Edward P. Thompson, « Les Tisserands », in *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Gallimard-Le Seuil, Hautes Etudes, 1988, 244-85; Eric Hobsbawm, « Les conséquences humaines de la révolution industrielle. 1750-1850 », in *Histoire économique et sociale de la Grande-Bretagne. Tome 2. De la révolution industrielle aux années 70.*, Seuil, L'Univers historique, 1977, 72-87; Coleman, « Growth and decay during the industrial revolution - The case of East Anglia »; Didier Terrier, « Villageois occupés d'industrie en Europe occidentale (1830-1930) : des ouvriers hors champ ? », in *La casquette et le marteau, nouveaux regards sur le travail en Europe occidentale (1830-1930)*, par Joëlle Alazard, Fabien Salesse, et Xavier Vigna, Bréal, 2021, 13-34.

<sup>32</sup> Pat Hudson, « Proto-industrialization in England », in *European Proto-Industrialization : An Introductory Handbook*, par Markus Cerman et Sheilagh Ogilvie, Cambridge University Press, 1996, 49-66.

première apparition d'une feuille provinciale se joue entre le *Bristol Post Boy* et le *Norwich Post* entre l'année 1701 et 1704<sup>33</sup>. L'importance de ces deux villes voit d'ailleurs une apparition rapide de plusieurs titres<sup>34</sup>. Entre 1825 et 1837, deux titres sont distribués localement à Norwich et sa région du Norfolk, le *Norfolk Chronicle* et le *Norwich Mercury*. Les deux journaux sont dirigés par deux rivaux très impliqués dans la vie artistique et politique de la ville, Richard Mackenzie Bacon pour le *Norwich Mercury* et William Stevenson pour le *Norfolk Chronicle*. Le contrôle de la presse locale par ces deux hommes leur donne une influence remarquable sur l'opinion publique de la ville. Néanmoins, leur ligne éditoriale n'est pas très éloignée, les deux journaux portent plutôt une voix conservatrice, un peu plus marquée du côté du *Norfolk Chronicle*<sup>35</sup>. On regrettera la présence de presse radicale dans notre corpus de sources locales. Des titres ont existé, notamment l'*Iris* ou l'*East Anglian* mais ils ne sont plus disponibles à la consultation. Nous devons donc nous méfier des biais liés à cette presse conservatrice. D'autres titres de presses locales viennent compléter notre corpus, notamment provenant de Manchester pour avoir un point de comparaison entre deux villes empruntant un chemin d'industrialisation bien différent. Pour faire varier les points de vue des tisserands qui sont souvent représentés par les mêmes personnages dans la presse, quelques lettres et livres d'époque viendront apporter un point de vue plus direct de la vie des tisserands à cette époque, même si là aussi, ce moyen d'expression n'est disponible que pour les plus instruits d'entre eux. La presse londonienne et française viendra en complément pour avoir un regard externe à la situation politique de Norwich et sur la crise que la ville subit. L'addition de sources extérieures à la ville est une chose peut fréquente voire absente des recherches les plus récente sur la ville.

La diversité des sujets qui peuvent découler de nombreux thèmes historiographiques entourant la ville et sa trajectoire de développement ne doivent pas nous faire perdre notre principal objectif. Nous essayerons de montrer en quoi les tisserands à main de la ville de Norwich ont subi la vague de mécanisation dans le pays entre 1825 et 1837, condamnant définitivement leur profession au déclin, et en quoi leur résistance active au sein de la ville a pu causer un retard industriel qui leur sera fatal par la suite. La fierté des

---

<sup>33</sup> Andrew Walker, « The Development of the Provincial Press in England c. 1780-1914 », *Journalism Studies* 3, n° 7 (2006): 373-86; Jeremy Black, « The Development of the Provincial Newspaper Press in the Eighteenth Century », *Journal for Eighteenth-Century Studies*, 2008, 159-70.

<sup>34</sup> Jeremy Black, « The Development of the Provincial Press », in *The English Press, 1621-1861*, Sutton Publishing, 2001, 110-26.

<sup>35</sup> Marjorie Allthorpe-Guyton, « The Artistic and Literary Life in Norwich during the Century », in *Norwich in the nineteenth century*, par Christopher Barringer, Gliddon books, 1984, 1-46.

tisserands pour les industries a en effet poussé certains d'entre eux à vouloir conserver à tout prix leur mode de vie plutôt que de voir leur profession être remplacée par la machine, au prix de sacrifices conséquents.

Pour cela, nous étudierons le mode de vie des tisserands entre les années 1825 et 1837 pour tenter de comprendre comment ce groupe subit la crise, et comment leurs difficultés se répercute sur la santé économique de la ville, largement dépendant de son industrie textile, et les solidarités que créent leur misère inédite pour tenter de la pallier. Puis nous reviendrons sur les causes de ce déclin, en prouvant que la ville a les moyens de concurrencer ces rivales du Yorkshire mais qu'un élément particulier, l'agitation politique de la ville empêche la mécanisation nécessaire à la survie des tisserands et de l'industrie textile dans la ville. Enfin, nous étudierons les réactions des tisserands et des acteurs politiques et économiques de la ville face aux difficultés économiques et sociales, en évoquant les révoltes, l'ampleur des bris de machines et les quelques solutions envisagées.

## **Partie 1**

-

### **Vivre le déclin : la vie des tisserands de Norwich entre 1825 et 1837.**

Premièrement, nous allons nous intéresser à la vie des tisserands telle qu'elle est perçue par la presse britannique. Cette catégorie de la population de Norwich occupe une place très importante dans la ville, tant par son importance dans l'économie de la ville que par son influence dans son riche passé. Leur condition sociale est donc beaucoup discutée dans une société en changement, où la concurrence et l'introduction de machines menacent son existence, pas seulement à Norwich, mais dans tout le royaume. Elle amène à de longs débats sur la façon dont les aider, et leur nouveau rôle dans une ville qui a perdu son aura d'autrefois.

## Chapitre 1 – Un métier au passé prospère mais en déclin

### *La fierté des tisserands pour leur industrie textile*

Les années 1825-1826 marquent une véritable rupture entre une situation de relance et de relatif succès après la guerre et l'accumulation des difficultés pour les tisserands. Pour se rendre compte de ce changement, nous pouvons passer par la presse londonienne, qui semble prendre un meilleur recul face à la situation de Norwich. Le correspondant du *Morning Chronicle* dans la ville prétend disposer de sources sûres, sans pour autant les citer, témoignant de ce contexte changeant, qui n'est pas sans rappeler pour lui la situation dans d'autres régions du pays comme le Lancashire ou le Cheshire, dans une situation de crise identique. Il assure qu'en un an, tout a changé pour la ville, surtout pour les tisserands qui symbolise la force de l'industrie textile dans la ville :

Il y a un an, tout était dans un état des plus prospères, l'emploi était général, et la population ouvrière semblait heureuse et satisfaite ; mais les derniers mois ont opéré un changement des plus lamentables, et l'on peut dire, sans exagération, que la moitié des tisserands, y compris les enfants, soit 12.000 personnes, sont maintenant sans emploi.<sup>36</sup>

Le correspondant considère selon ses propres sources que la population des tisserands de Norwich serait donc de 24 000. Ce chiffre est édifiant quand on le compare aux études démographiques concernant la ville à cette période. Les premières études apportent un chiffre de 36 000 habitants en 1806 avec une croissance importante et régulière jusqu'au XXe siècle, pour atteindre 110 000 en 1901<sup>37</sup>. Pour notre période, la population serait selon ces études de 50 288 âmes en 1821 et de 61 116 en 1831, ce qui marque en effet une croissance rapide de la population pour le début du siècle<sup>38</sup>. Une révision plus récente des chiffres se méfie de cette croissance trompeuse. Bien que la ville connaisse bien un boom démographique entre 1811 et 1831, les chiffres peuvent être imprécis et l'absorption de nouveau hameaux fausse cette croissance<sup>39</sup>. Les évolutions des chiffres sont néanmoins peu

---

<sup>36</sup> De l'anglais : "A year ago, every thing was in a most prosperous state, employment was general, and the labouring population seemed happy and contented ; but the last few months have effected a most lamentable change, and it may be said, without exaggeration, that one half of the weavers, including children, say 12,000 persons, are now destitute of employment". « State of trade », *The Morning Chronicle*, 5 août 1826.

<sup>37</sup> Edwards, « Developments in Local Government in Norwich 1800-1900 ».

<sup>38</sup> Alan Armstrong, « Population, 1700-1950 », in *Norwich Since 1550*, par Carole Rawcliffe et Richard Wilson, Hambledon Continuum, 2004, 244-69.

<sup>39</sup> Armstrong.

significatives. On retiendra qu'il y a 51 645 habitants dans la ville en 1821 et 62 552 en 1831<sup>40</sup>.

Bien que les chiffres avancés par le correspondant soient nécessairement approximatifs, la perception de ce nombre prouve l'importance de l'industrie textile dans la ville. En effet, on a conscience de la population globale de la ville à cette époque. Un article du *Morning Post* datant de 1833 affirme qu'il y a 70 000 habitants à Norwich<sup>41</sup>, un chiffre approximatif mais peu éloigné des récentes études démographiques. Le chiffre est même connu en France, et publie un nombre très précis de 61 110 habitants à Norwich en 1833, s'appuyant sur un journal anglais non cité<sup>42</sup>. La proportion du nombre de tisserands dans la ville est donc significative.

La rupture de 1825-1826 s'explique aussi par l'attractivité de la ville dans les années qui précèdent. L'article précédent révèle aussi que les exportations de Norwich passent de 1 200 000 livres il y a vingt ans contre 100 000 à la date de publication<sup>43</sup>. L'attractivité de la ville était alors réelle, notamment grâce à son industrie textile portée sur le commerce extérieur et très sollicitée. Elle a opéré ce changement vers l'international quand les recettes issues du marché intérieur ont commencé à stagner voire à décliner, mettant fin à une période de croissance des revenus dans le pays<sup>44</sup>. De récentes études montrent aussi que l'effondrement de l'industrie textile hollandaise a permis à celle de Norwich de conquérir de nouveaux marchés sur le continent<sup>45</sup>. Au début du XIXe siècle, elle est donc prospère, fondée sur le travail de la laine peignée. La ville attire des ouvriers de la campagne, attirés par les nombreuses possibilités d'emplois et de revenus<sup>46</sup>. On assiste à une multiplication des constructions de maisons<sup>47</sup>. Le tissage est très rentable mais aussi très instable<sup>48</sup>, et un grand nombre d'employés dans cette branche conduira mécaniquement à laisser plus de gens dans la difficulté à partir de 1825.

Ce changement brutal se traduit différemment dans la presse britannique, avec une différence entre la presse régionale et la presse londonienne, qui est distribuée dans tout le

---

<sup>40</sup> Amstrong.

<sup>41</sup> « The Manufactures of Norwich », *The Morning Post*, 4 oct. 1833.

<sup>42</sup> « Extérieur. Angleterre », 14 déc. 1833.

<sup>43</sup> « The Manufactures of Norwich ».

<sup>44</sup> Wilson, « The Textile Industry ».

<sup>45</sup> Wilson.

<sup>46</sup> Wilson.

<sup>47</sup> Amstrong, « Population, 1700-1950 ».

<sup>48</sup> Edwards, « Industrial Development of the City 1800-1900 ».

pays et dont les nouvelles sont reprises par les journaux régionaux<sup>49</sup>. La position extérieure de la capitale anglaise peut expliquer l'analyse plus froide et immédiate sur la situation à Norwich. L'article du *Morning Chronicle* du 5 août 1826 précédemment cité parle du changement « lamentable » de la situation des tisserands et par conséquent de la ville, et quelques jours plus tôt, que le commerce dans la ville est dans un état « déprimé »<sup>50</sup>. La même année, les premières révoltes et actes de vandalismes des tisserands éclatent à Norwich. Mais dans la presse régionale, on lit que les tisserands espèrent un « rebond du marché<sup>51</sup> » rapidement, sans qu'aucune action ne soit prise contre les difficultés à trouver de l'emploi. Un optimisme assumé qui contraste avec la presse londonienne.

Plus tard, après des années de récession économique et d'augmentation de la pauvreté au sein des tisserands, la presse régionale se tourne vers le passé glorieux de sa ville et de son industrie. Divers témoignages décrivent un état d'esprit mélancolique au sein des tisserands et de leurs observateurs. Un habitant de Norwich, George KITTON, regrette la situation des tisserands et leur misère, dont les actes de colère « déshonorent la ville autrefois paisible<sup>52</sup> » et appelle la législation à agir contre ce désordre. Il affirme « sans hésiter<sup>53</sup> » que l'absence de demande pour les produits de Norwich est « totale<sup>54</sup> », ce qui ne permet pas de maintenir des niveaux de vie décentes pour les tisserands, marquant une certaine amertume. Plus tard, un discours du conseiller municipal (*Alderman*) Marshall à la *Court of Guardians*, repris par le *Norfolk Chronicle*, évoque le confort économique et social dont jouissaient « leurs » familles de tisserands :

Je ne peux qu'offrir ma sympathie à de nombreuses familles laborieuses et respectables qui sont tombées d'un état d'indépendance relative à la pauvreté. Je n'ai pas besoin de qualifier le mot indépendance, car y a-t-il une position de l'homme plus indépendante et plus heureuse que celle de beaucoup de nos tisserands, qui avaient l'habitude de se maintenir eux et leur famille dans le confort, de meubler leur maison et d'ouvrir une petite boutique, de sorte que, lorsque leurs vacances arrivaient, ils pouvaient se promener dans les champs ou les forêts et retourner à leur travail le cœur en paix et sans jalousie, parce qu'ils avaient conscience d'avoir fait leur devoir envers tous.<sup>55</sup>

---

<sup>49</sup> Black, « The Development of the Provincial Press ».

<sup>50</sup> « Unemployed operatives », *The Morning Chronicle*, 26 juill. 1826.

<sup>51</sup> « Meeting in Chapelfield », *The Norfolk Chronicle*, 12 août 1826.

<sup>52</sup> De l'anglais : « disgrace our once peaceable city » George Kitton, « State of the Country - To the Inhabitants of the City of Norwich », *The Norwich Mercury*, 30 juill. 1830.

<sup>53</sup> De l'anglais : « I do not hesitate to state », Kitton.

<sup>54</sup> De l'anglais : « an almost total want of demand for Norwich manufactured goods », Kitton.

<sup>55</sup> De l'anglais : « I cannot but offer my sympathising interest to many strady industrious, and respectable families, that have fallen from a state of comparative independence into poverty. I need not qualify the word

Ce récit rempli de souvenirs d'un temps meilleur pour eux, est issu d'un discours prononcé par un homme de la municipalité et démontre une certaine nostalgie de toute la ville, où elle pouvait compter sur une industrie prospère et faire vivre décentement sa population, avant que tout « s'interrompe malheureusement ». La presse régionale aussi regrette ce temps :

...que notre nombreuse et industrielle population engagée dans la branche du tissage, qui constituait autrefois la gloire, la fierté et la prospérité de Norwich, a été poussée à chercher une assistance éleemosinaire, en raison de l'impossibilité de trouver un emploi<sup>56</sup>.

Edward THOMPSON évoque aussi cette nostalgie, se référant à l'expression de « la légende des jours heureux » dont l'Histoire des tisserands seraient « hantée » au cours du XIXe siècle<sup>57</sup>. Pourtant, au début du XIXe siècle, selon J. K. EDWARDS, spécialiste de l'histoire de la ville, Norwich est la seule productrice de produits fabriqués à base de laine peignée dans les Iles britanniques à cette époque et ce monopole a développé les compétences et le talent de la population locale dans les métiers liés à cette activité<sup>58</sup>. Pour Richard WILSON néanmoins, la concurrence existe, notamment dans le Yorkshire qui produit déjà des vêtements en laine peignée en plus grand quantité mais à moindre coût, et dans d'autres industries comme celle du coton dans le Lancashire<sup>59</sup>. Toutefois, la qualité et la grande part de marché que possède Norwich renforce ce que l'on pense de l'attachement réciproque de la ville et des tisserands. De plus, cette industrie marque l'histoire de la ville depuis au moins le XIVE siècle, une longue histoire, dont les moments de gloire font de la ville la deuxième plus riche d'Angleterre derrière Londres<sup>60</sup>. Un ouvrage de 1857 sur

---

independence, for can there be any position of man more independent and happy than many of our weavers, who were accustomed to maintain themselves and families in comfort, to furnish his cottage, and to lay up a small store, so that when his holiday came, he could tjae his walk in the open field or forest, and return to his labour again with a peaceful bosom, and no rankling jealousy within, the result of a consciousness that he had done his duty to all around.”, « Court of Guardians », *The Norfolk Chronicle and Norwich Gazette*, 9 août 1834.

<sup>56</sup> De l'anglais : “that our numerous and industrious population engaged in the weaving branch of business, which once formed the glory, the pride, and the prosperity of Norwich were driven to seek eleemosynary assistance, in consequence of the inability of finding employment.” *The Norfolk Chronicle and Norwich Gazette*, 13 juin 1835.

<sup>57</sup> Thompson, « Les Tisserands ».

<sup>58</sup> Edwards, « Industrial Development of the City 1800-1900 ».

<sup>59</sup> Wilson, « The Textile Industry ».

<sup>60</sup> Jocelyn Alcántara-García et Michael Nix, « Multi-instrumental approach with archival research to study the Norwich textile industry in the late eighteenth and early nineteenth centuries: the example of a Norwich pattern book dated c. 1790–1793 », *Heritage Science* 6, n° 76 (2018): 1-15.



l'industrie du peignée en Angleterre compare aussi la situation de Norwich à son apogée à celle de Manchester dans les années 1850, une ville puissante portée par cette industrie<sup>61</sup>.

Comme on l'a dit, la période après 1825 est un période de récession et de déclin, entamée par une année de crise financière entre 1825-1826 et qui se traduit par une faible croissance démographique d'à peine 5% entre 1831 et 1841<sup>62</sup>. Pendant cette période, la perception de la ville change au sein de la presse locale mais aussi internationale. Elle perd ce statut de ville industrielle de premier plan. *Le Constitutionnel* classe en 1832 Norwich comme une ville « de seconde et troisième classes<sup>63</sup> ». On est loin de la comparaison avec Manchester. Le constat de cette récession et du changement de perception de la ville dans la presse liée au souvenir de temps meilleurs pour les tisserands, récits très présents dans la presse locale et dans les débats dans les assemblées municipales, nous mènent à identifier une réelle nostalgie de la part de ces travailleurs, qui perdent leur statut et leur gloire.

### ***Une production fondée sur le travail à domicile et sur des produits de bonnes qualités***

Un exemple des produits fabriqués à Norwich nous provient de la presse française, avec un article du *Journal de commerce de la ville de Lyon*, datant du 10 octobre 1834. La pertinence de cet article est liée à l'intérêt du journal pour l'industrie textile, Lyon étant connu à cette époque pour cette industrie, dont les modes de production sont semblables à ceux de Norwich, ce qui nous permet une comparaison pertinente. Le journal, non sans un certain mépris et un chauvinisme affirmé, en déclarant que l'Angleterre ne fait que suivre « avec jalousie, avec dépit<sup>64</sup> » les progrès de la France, cite les soieries comme un artisanat pratiqué dès le XV<sup>e</sup> siècle en Angleterre nommant Norwich au côté de Spitalfield, de Londres et de Manchester. On y fabrique, à la date du journal, « des crêpes, crêpes lisses, aérophanes et fichus légers<sup>65</sup> », une fabrication qui a eu un grand développement récemment. Cette matière est en effet l'une des plus travaillée à Norwich si l'on en croit la presse régionale et nationale. Dans la presse londonienne, on parle du marché de la soie et de son implantation à Norwich, souvent d'un point de vue négatif, pour parler des salaires trop

---

<sup>61</sup> Wilson, « The Textile Industry ».

<sup>62</sup> Armstrong, « Population, 1700-1950 ».

<sup>63</sup> « Élections anglaises », *Le Constitutionnel*, 16 déc. 1832.

<sup>64</sup> « Exposition de produits des fabriques étrangères. L'Angleterre et la Chine. », *Journal du commerce de Lyon*, 10 oct. 1834

<sup>65</sup> « Exposition de produits des fabriques étrangères. L'Angleterre et la Chine. »

faibles des tisserands en charge de sa transformation<sup>66</sup>. D'une façon plus positive, la presse locale rapporte des comptes rendus de réunions entre tisserands et politiques locales, dans lesquelles on discute de la situation de la ville. La production à partir de soie peut augmenter et est synonyme d'espoir entre les tisserands et leur maître, car elle peut tissée à des taux de salaire plus élevés et créer ainsi de l'emploi :

Votre comité a le plaisir de déclarer que certains fabricants ont l'intention de tenter d'introduire la fabrication de la soie dans cette ville, à condition qu'ils puissent la faire tisser au même taux de salaire que celui payé à Sudbury, ce qui fournirait non seulement de l'emploi à un nombre considérable de tisserands<sup>67</sup>

L'usage de la soie est historiquement lié à la tradition de la fabrication de textiles de la ville, mais certains événements peuvent faire varier son utilisation. L'interdiction en 1795 de l'importation de vêtements faits de soie en Angleterre rend leur fabrication plus lucrative pour les tisserands de Norwich, et leur production augmente<sup>68</sup>. A l'opposé, quand le marché des produits textiles se modernise et engendre une production importante de produits de faibles qualités capables de concurrencer ceux de Norwich, les manufacturiers se tournent vers la soie pour proposer des produits de meilleures qualités et plus raffinés et pour faire face à la concurrence mécanisée<sup>69</sup>. Selon certains témoignages de l'époque, dont celui de la famille MARTEN qui visite la ville et ses usines en 1825, la soie provient du Bengal et parfois de Chine pour la soie blanche<sup>70</sup>. Mais la principale matière utilisée, on l'a déjà évoquée, est la laine. Les manufactures de laine peignée sont intrinsèquement liées au développement de la ville et au centre des débats pour l'emploi. Le cas de Charles WILLETT et de ses frères Henry et Edward illustre la présence du travail de la laine peignée dans la ville et des débats qui entourent son utilisation. Interrogé à propos des effets des élections municipales sur le commerce en ville, il affirme que certaines manufactures de Norwich dans le domaine du tissage de laine peignée « égalisent, si elles ne surpassent pas celles d'autres villes.<sup>71</sup> ». Ils

---

<sup>66</sup> « House of Commons. Regulation of wages », *The Morning Post*, 2 mai 1828; « Silk trade », *The Morning Advertiser*, 2 mai 1828.

<sup>67</sup> De l'anglais "That your committee have much pleasure in stating, that it is the intention of certain Manufacturers to attempt the introduction of the manufacture of Silks into this city, provided they can get them woven at the same rate of wages as is paid at Sudbury, which would not only provide employment for a considerable number of Weavers", « Court of Guardians », *The Norfolk Chronicle and Norwich Gazette*, 19 déc. 1829.

<sup>68</sup> Thelma Morris, « Portents of a depression », in « *Made in Norwich* », *700 Years of Textile Heritage*, Nick Williams, 2008, 23-24.

<sup>69</sup> Edwards, « Industrial Development of the City 1800-1900 ».

<sup>70</sup> Christopher Reeve, « 1800-1900 Norwich in the Victorian Age » dans *Norwich, The Biography*, Amberley Publishing., s.l., 2014.

<sup>71</sup> « Norwich Corporation - Local elections », *The Norfolk Chronicle and Norwich Gazette*, 14 déc. 1833.

sont interrogés par la municipalité car ils possèdent eux-mêmes une manufacture de laine peignée dans la ville. Vraisemblablement, Charles est aussi responsable de l'importation des premiers métiers à tisser mécaniques en ville en 1826, ce qu'il lui vaut des attaques de manifestants contre son usine<sup>72</sup>. Il quittera d'ailleurs la ville en 1835 pour ouvrir une affaire de grossiste et de détaillant en ferronnerie et en machines à vapeurs. Cette laine de grande qualité provient du Lincolnshire, de Leicester ou du Northamptonshire. On achète aussi quelques produits locaux le long de la rivière Yare aux alentours de Norwich. Ensuite, on l'exporte à dos de cheval, par chariot ou par bateau depuis Boston dans le Lincolnshire. Cela représente un gros volume de commerce, tant au niveau de la quantité de marchandises échangées que de l'engorgement des réseaux de communications. La fabrication d'un produit peigné manufacturé se déroule en 3 étapes : la laine est d'abord traitée par les peigneurs, puis transformée en bobine de fils par les fileurs et enfin transformée en produit fini, en tissu ou en vêtements par les tisserands<sup>73</sup>. En 1834, pour faire face au déclin économique de la ville, une usine de fabrication de fils de laine peignée est construite, dans l'espoir de redynamiser l'industrie de la ville en donnant au tisserands une marchandise à travailler à bas coûts. Dans un long article du *Norwich Mercury* racontant l'ouverture de l'usine, le journal n'hésite pas à dire que la ville est « ressuscitée<sup>74</sup> », bien que pas encore « régénérée<sup>75</sup> ». En période de pic d'activité, l'usine maintiendrait 1000 tisserands en activité. Cela passe néanmoins par la mécanisation rejetée par les tisserands ; elle est nécessaire pour produire de grandes quantités de bobines de fils à moindre coût. Mais cela semble être la meilleure option pour les tisserands, qui « ont le bon sens de le voir et le bon sentiment de le reconnaître<sup>76</sup> » selon le *Norfolk Chronicle*. Les tentatives de relance économique de la ville passent donc aussi par le travail de la laine peignée. La mécanisation des filatures est plus rapide que celle du tissage<sup>77</sup>. Jusque dans les années 1820, elle reste expérimentale, et ne sera pas favorisée par la résistance des tisserands à Norwich.

Norwich est réputée pour fabriquer plusieurs types de tissus conçus à base de laine ou de soie. Les deux qu'on retrouve le plus souvent sont les crêpes et les bombasins, fabriqués en

---

<sup>72</sup> « Riotous proceedings », *The Norfolk Chronicle*, 4 févr. 1826.

<sup>73</sup> Edwards, « Industrial Development of the City 1800-1900 ».

<sup>74</sup> « The New Yarn Factory », *The Norwich Mercury*, 1 mars 1834

<sup>75</sup> « The New Yarn Factory ».

<sup>76</sup> De l'anglais "and they have the good sense to see and the good feeling to acknowledge it.", « The New Factory for making worsted yarn », *The Norfolk Chronicle and Norwich Gazette*, 25 oct. 1834.

<sup>77</sup> Mokyr, « Technological change, 1700-1830 ».

« grande quantité » dans « différentes paroisses du comté de Norfolk »<sup>78</sup>. Pour autant, les deux produits présentent des différences. Le Comité des tisserands nous présente quelques-unes de ces différences<sup>79</sup>. Les crêpes sont payées plus chères que les bombasines, et la demande n'étant pas la même, la production est asymétrique. Lors d'un pic de demandes pour les crêpes, la fabrication des bombasines est délaissée car moins rentable. Pour le comité, les salaires élevés payés aux fabricants de crêpes ne permettent pas d'introduire d'autres produits moins rentables ; la production est donc limitée à ces deux produits et la dépendance à la demande est donc importante. On note pourtant aussi des fabrications de camelots ou de châles, mais en moins grandes quantités. Pour ces derniers, Norwich a pu s'inspirer de motifs étrangers, importé par des soldats britanniques revenant des colonies, notamment du Kashmir<sup>80</sup>. Les tisserands de Norwich ont fabriqué ces châles à partir de leur propre laine, pour créer un produit de haute qualité pouvant répondre aux nouveaux standards de la mode de cette époque. Il remporte même des prix dans des expositions internationales<sup>81</sup>. Mais il est cher à fabriquer, demande du temps et malheureusement, on assiste à la faillite de petites entreprises incapables de se convertir à la production de châles, qui diffère de celle des produits historiques de Norwich<sup>82</sup>. Tous ces produits sont réputés de bonnes qualités, pour les acteurs de l'industrie textile et de la ville en général, reconnus aussi à Londres, où le *Morning Post* reconnaît notamment « l'habileté et l'ingéniosité des fabricants et des tisserands de Norwich<sup>83</sup> ». Par comparaison, les tissus du Yorkshire en laine peignée, principaux concurrents de Norwich sont moins chers à produire mais de moins bonnes qualités<sup>84</sup>. Ils sont aussi très colorés et ont une grande variété de motifs. Ces qualités sont dues à la présence pluri-centenaires de l'industrie dans la ville, et sont celles qui lui ont permis de revivre notamment à la fin du XVIIIe siècle<sup>85</sup>.

---

<sup>78</sup> « Court of Guardians », 19 décembre 1829.

<sup>79</sup> « Norwich crape manufacturers », *The Norfolk Chronicle*, 10 févr. 1827.

<sup>80</sup> Gidney, « The World and a Small Place in England: Norwich's textile industry from the "Middle Ages" to "Industrial Revolution" ».

<sup>81</sup> Nick Williams, « The textile industry » dans *Norwich, City of Industries*, Norwich Heritage Economic and Regeneration Trust., s.l., 2013.

<sup>82</sup> Thelma Morris, « Attempted Revival », in « *Made in Norwich* », *700 Years of Textile Heritage*, Nick Williams, 2008, 25-34.

<sup>83</sup> « The Manufactures of Norwich ».

<sup>84</sup> Williams, « The textile industry ».

<sup>85</sup> Morris, « Attempted Revival ».

## *L'organisation du travail dans la ville*

Pour mieux comprendre leur rôle dans la ville, il nous fait analyser la composition de l'industrie textile à Norwich, comment s'organise la production et d'où elle tire son activité. Le travail des tisserands a évolué au fil de ces années, l'organisation de leur travail aussi.

Plusieurs réunions et échanges entre les instances municipales, les tisserands et les maîtres tisserands mettent en lumière les relations qui sont au fondement de l'organisation du travail en ville. Un article du *Norfolk Chronicle*, revenant sur une réunion des « opérateurs<sup>86</sup> » protestant contre la baisse de salaire de certains maîtres, révèlent ces relations. D'un côté, les maîtres-manufacturiers donnent du travail en demandant la fabrication d'un certain produit et en garantissant un salaire pour chaque pièce fabriquée, pour les crêpes dans le cas de l'article, et de l'autre les « compagnons tisserands<sup>87</sup> », qui fabriquent les produits sur des machines généralement louées à leur maître. Cette relation bilatérale très marquée se reflète dans les organisations qui émergent de cette opposition. Dans l'article, les tisserands se réunissent pour protester contre ces prix, et il existe un « Comité des Compagnons Tisserands<sup>88</sup> » dans la ville qui défend leurs intérêts. Mais les maîtres se réunissent eux-aussi, notamment pour discuter des salaires à adopter et des produits à fabriquer. En 1829, au cœur de la crise des tisserands à Norwich, le *Norwich Mercury* publie un article résumant ses positions sur la question, notamment sur les causes de cette crise, et utilise un terme évoquant pour parler d'eux. Pour le journal, ce sont des « artisans industriels », utilisé comme terme générique pour décrire « nos opérateurs », dont le journal dit respecter « la patience, l'ingéniosité, l'industrie et la capacité »<sup>89</sup>. Ces deux constats impliquent plusieurs choses.

Premièrement, l'organisation du travail est profondément urbaine à Norwich, avec la présence des grandes manufactures en ville, associées à de grandes familles locales. Elles sont spécialisées dans l'importation de fil, notamment irlandais ainsi que de laine peignée de qualité supérieur de la région. La maison des fabricants est le centre de l'opération, mais le tissage est réalisé à domicile par les tisserands. Cela demande beaucoup d'organisation

---

<sup>86</sup> De l'anglais "Operatives", « Norwich crape manufacturers ».

<sup>87</sup> De l'anglais "Journeyman Weavers", « Norwich crape manufacturers ».

<sup>88</sup> De l'anglais "Journeyman Weavers' Committee", « Norwich crape manufacturers ».

<sup>89</sup> De l'anglais : "industrious artizan [...] we respect the patience, ingenuity, industry, and ability of our operatives." « Norwich Manufactures », *Norwich Mercury*, 8 août 1829.

mais le tisserand n'a pas à se rendre en ville pour effectuer les tâches commerciales, il se concentre sur la fabrication<sup>90</sup>. Dans un contexte préindustriel, l'historiographie nomme cela le *Verlagssystem*, caractéristique du travail de la laine peignée aussi dans l'Ouest de l'Angleterre. Dans ce système, c'est le marchand qui possède la matière première, qui donne le travail aux tisserands et qui dépendent du salaire qu'on leur donne pour réaliser ce travail<sup>91</sup>. A Norwich comme dans d'autres régions préindustrielles, ce système prend le relai du *Kaufsystem*, où le tisserand se procure lui-même la matière première au centre-ville, entre la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle. Le financement d'une pièce pour placer 12 machines à tisser par la *Court of Guardians* prouve que le travail peut aussi être concentré à un endroit précis, en dehors du domicile du tisserand<sup>92</sup>. C'est aussi le cas quand un tisserand travaille dans une *workhouse*. Elle possède des machines à tisser et les pauvres sont amenés à y travailler. Dans ces deux cas, on utilise le travail regroupé pour lutter contre la pauvreté. Une lettre écrite par Richard BROWN, membre du Comité des Tisserands, publiée dans les deux journaux locaux que nous étudions, dénonce les méthodes scrupuleuses de certains maîtres qui font passer secrètement des matières premières à la campagne pour être tissées et ramenées en ville de la même façon, afin d'obtenir des tarifs plus intéressants, en sollicitant les tisserands campagnards<sup>93</sup>. Ces derniers sont en effet moins chers, compte tenu du caractère secondaire de l'activité de tisserand à la campagne<sup>94</sup>. La fabrication à la campagne existe donc aussi, et c'est l'un des points de départ de la contestation des tisserands de Norwich, mais cette lettre et les contestations contre ces méthodes, sur lesquelles nous reviendrons plus tard, prouvent aussi l'ancrage de l'industrie dans la ville, en plus de son histoire que nous avons déjà évoquée. La ville assiste aussi à une augmentation du nombre d'usines. Selon la presse londonienne, en 1826, « le nombre de fabriques a beaucoup augmenté ces derniers temps<sup>95</sup> ». Cette augmentation concentre nécessairement les emplois en ville, où se construisent ces usines. Le meilleur exemple de ces nouvelles usines est la Yarn Spinning Company, une usine de filage automatisée et alimentée par une machine à

---

<sup>90</sup> Edwards, « Industrial Development of the City 1800-1900 ».

<sup>91</sup> Mohamed Kasdi et Didier Terrier, « “Conserver les ouvriers à leur sol natal”. Processus d'industrialisation et regards sur l'avenir du tissage dans les campagnes françaises (années 1860) », *Presses universitaires de Rennes*, 2021, 19-38.

<sup>92</sup> « Court of Guardians », *The Norfolk Chronicle and Norwich Gazette*, 8 déc. 1827.

<sup>93</sup> Richard Brown, « To the Editor of the Norwich Mercury », *The Norwich Mercury*, 12 décembre 1829; Richard Brown, « To the Editor of the Norfolk Chronicle », *The Norfolk Chronicle and Norwich Gazette*, 12 décembre 1829.

<sup>94</sup> Thompson, « Les Tisserands ».

<sup>95</sup> De l'anglais : « the number of factories has increased very much of late », « State of trade », 5 août 1826.

vapeur<sup>96</sup>. Pour le tissage, les machines à tisser à vapeur seront introduites en ville 4 ans plus tard en 1838. En résumé, comme le rappelle MARTEN, le visiteur, l'activité de la ville dépend du tissage, autant dans les fabriques que dans les maisons des ouvriers<sup>97</sup>.

Deuxièmement, l'utilisation du terme « artisans industriels » évoque une forme de préindustrie qui perdure jusqu'à l'apparition des premières usines à Norwich, qui arrive tardivement comme on l'a vu précédemment. Contrairement à d'autres exemples européens, comme l'industrie textile du Nord de l'Italie étudiée par DEWERPE en 1984, la production industrielle de Norwich demeure profondément urbaine. Pourtant, les caractéristiques qui définissent la manufacture de textile en Italie du Nord s'applique parfaitement à la ville de Norwich<sup>98</sup>. On trouve bien une domination du système domestique, avec comme on l'a vu des tisserands qui travaillent chez eux pour le compte d'un maître-manufacturier. Sur ce point, le statut des tisserands de Norwich correspond à l'analyse d'Edward THOMPSON sur les tisserands britanniques durant la Révolution Industrielle, un statut affaibli de travailleur à domicile prolétaire, louant ou possédant son métier et travaillait pour une manufacture<sup>99</sup>. On note aussi la spécialisation de la production, avec la fabrication uniquement de crêpes, bombasines et châles, la densité des facteurs de production, dont les grandes familles manufacturières sont l'exemple et une certaine insertion et dépendance au marché international. Sur ce dernier point, les tisserands de Norwich sont bien dépendants de la demande mondiale, ce que nous verront dans un prochain chapitre, et intégrés à un marché international grâce notamment à l'achat de produit par l'intermédiaire de commerçants venant de Londres. D'ailleurs, les publications de nouvelles « alarmantes » sur l'Etat de la production textile manufacturière dans la ville sont reprises par la presse londonienne, et que ce genre de publication peuvent, selon un lecteur du *Norwich Mercury*, « qu'il n'ait pour effet d'empêcher les acheteurs londoniens de venir<sup>100</sup> ». Cette peur manifeste de l'importance de ces acheteurs londoniens qui sont les intermédiaires entre la ville de Norwich et le commerce international, prouvant l'intégration de la ville dans ce système commercial et la dépendance de l'industrie à celui-ci. La production est fondée sur un artisanat urbain mené par des maîtres manufacturiers, censés revendre à des maisons de commerce, mais qui la vendent en

---

<sup>96</sup> « the New Factory for making worsted yarn ».

<sup>97</sup> Reeve, « 1800-1900 Norwich in the Victorian Age ».

<sup>98</sup> Alain Dewerpe, « Genèse protoindustrielle d'une région développée : l'Italie septentrionale (1800-1880) », *Annales, Economies, sociétés, civilisations* 39, n° 5 (1984): 896-914.

<sup>99</sup> Thompson, « Les Tisserands ».

<sup>100</sup> De l'anglais : “and will I fear have a bad effect on preventing the London buyers coming down.”, « To the Editor of the *Norwich Mercury* », *The Norwich Mercury*, 3 janv. 1829.

réalité aux marchands londoniens, à cause notamment d'un manque de capital suffisant pour développer le commerce international<sup>101</sup>. Ce qui explique aussi la peur des tisserands de ne plus les voir venir en l'absence d'autres débouchés.

Ces arguments nous permettent de rejoindre les récentes études sur Norwich, qui affirme que le cas de la ville entre en contradiction avec les premières théories sur la proto-industrialisation fondée sur le travail à la campagne, et qu'elle est « une grande ville manufacturière préindustrielle »<sup>102</sup>. Elle garde quand même un lien essentiel avec les campagnes, notamment pour l'approvisionnement en matière première, locale mais aussi nationale, bénéficiant d'un réseau de communication efficace<sup>103</sup>. Bien qu'elle subisse des évolutions, l'organisation du travail dans l'industrie textile de la ville est ancrée dans un système qui a su s'adapter au fil des crises, sans réussir à retrouver son rayonnement du milieu du XVe au XVIIIe siècle et où les tisserands gardent un attachement à leurs traditions et à leur passé prospère.

---

<sup>101</sup> Gidney, « The World and a Small Place in England: Norwich's textile industry from the "Middle Ages" to "Industrial Revolution" ».

<sup>102</sup> Wilson, « The Textile Industry ».

<sup>103</sup> J. K. Edwards, « Communications and Trade 1800-1900 », in *Norwich in the nineteenth century*, par Christopher Barringer, Gliddon books, 1984, 119-35.



## Chapitre 2 – Les salaires des tisserands : une pauvreté relative ?

### *Un constat de la baisse significative des salaires*

La dégradation de la situation des tisserands dans le second quart du XIX<sup>e</sup> siècle nous permettra de mesurer leur situation économique et de nous placer dans le débat historiographique des niveaux de vie pendant la révolution industrielle. La réduction des salaires est décidée par certains manufacturiers de la ville. Dans les journaux de Manchester, on parle de deux ou trois manufactures qui auraient mené ces réductions, provoquant des troubles dans la ville<sup>104</sup>. Plus que des troubles, ces quelques manufacturiers ne respectant pas les taux de salaires discutés et consentis entre les acteurs économique de la ville vont provoquer une véritable crise sociale et un débat dans la ville sur si l'on doit abaisser les taux de salaires ou fixer un coût fixe pour les tisserands. Le maire est aussi d'accord pour dire que la baisse de ces salaires n'est pas acceptable et qu'il promet d'user de son influence pour faire récompenser leur travail<sup>105</sup>. Thomas Osborn SPRINGFIELD est un maire radical, marchand de soie, et on comprend qu'ils défendent les hauts salaires, synonymes de produits de bonne qualité, caractéristiques du travail de cette matière :

je préfère entendre les ouvriers de ma ville natale loués pour la bonté du travail qu'ils accomplissent et le respect et l'attachement qu'ils montrent à leurs employeurs, que d'entendre dire qu'ils travaillent à prix réduits alors que la mauvaise qualité des produits fabriqués en empêche la vente à un degré qu'aucun bon marché ne peut surmonter.<sup>106</sup>

La population applaudit à ses déclarations. Il se rend à son balcon et les salue cordialement. Cette réduction a été décidée unilatéralement par « quelques » manufacturiers, « sans consulter l'ensemble des manufacturiers »<sup>107</sup>. Pourtant, ceux ayant proposés cette idée ont convoqué une assemblée pour pouvoir discuter de cette baisse, sans que les autres membres du corps manufacturiers acceptent, et s'attirant les foudres de la population de tisserands<sup>108</sup>. Ces décisions datent de 1829, au cœur de la crise du secteur textile dans la ville. Pourtant, on atteste de discussions de ce type dès 1826. A cette date, les tisserands se

---

<sup>104</sup> « Disturbances at Norwich », *The Manchester Courier and Lancashire General Advertiser*, 26 déc. 1829.

<sup>105</sup> « Meetings of Operatives », *The Norfolk Chronicle*, 8 août 1829.

<sup>106</sup> De l'anglais : "I hope rather to hear the workmen of my native city praised for the goodness of the work they perform and the respect and attachment they show to their employers, than that they are working cheap whilst the badness of the goods made prevent the sale of them to a degree that no cheapness can overcome", « Meetings of Operatives ».

<sup>107</sup> « Norwich crape manufacturers ».

<sup>108</sup> « Norwich crape manufacturers ».

réunissent, et proclament logiquement que ces réductions ne feraient que réduire le nombre d'emplois dans la ville<sup>109</sup>. Certains représentant des tisserands poussent plus loin l'analyse. A la suite des annonces de 1829, Richard BROWN répond à une lettre publiée dans le *Norwich Mercury* par un membre du comté de Norfolk, dans lequel ce dernier fait allusion aux salaires de deux tisserands<sup>110</sup>. Les deux tisserands, Benjamin FOX et Rachel BROWN gagnent respectivement 18s. 7d. et 16s. 7d. par semaine. Pour l'auteur de la lettre, la réduction des salaires conduirait ces deux à gagner 14s par semaine. Mais BROWN reprend les calculs, en y incluant les revenus que pourrait espérer Fox ainsi que sa taxe d'habitation entre autres et arrivent à un résultat bien inférieur de l'ordre de 7s.9 1/2d par semaine, ce qui est pour lui bien insuffisant pour fournir à manger à sa femme et leurs quatre enfants. Pour le cas de Rachel BROWN, si elle travaille dans l'usine de Mr. WRIGHT, qui est particulièrement visé dans cette lettre car à l'origine de baisse de salaire, elle ne se retrouverait qu'avec 4s. pour la semaine. Après cet argumentaire très détaillé et chiffré, BROWN conclut :

Les opposants peuvent déclarer et parler des revenus bruts du tisserand, mais pour l'avenir, tout gentleman raisonnable doit, après cette déclaration vraie et claire, se joindre à moi pour dire que les compagnons tisserands de cette ville ne peuvent être réduits d'un seul sou dans leur taux de salaire actuel, sans devenir immédiatement pauvres.<sup>111</sup>

Le membre du comité des tisserands est donc particulièrement inquiet quant à leur situation. Le même jour, un article du *Manchester Courier* fait un constat préoccupant sur les manufactures du pays. Les salaires ne garantissent pas le minimum pour vivre dans certaines activités dont le tissage. Lors d'une réunion des tisserands, on aurait affirmé que le minimum pour faire « subsister<sup>112</sup> » une famille serait de 2p.1/2d par jour, soit 15p. sur une semaine de six jours de travail. En comparaison des chiffres de BROWN, le constat est effectivement inquiétant. En effet, selon le même article, « les conditions de vie de la population ouvrière [...] témoignent d'un degré de pauvreté et de misère dont on a peu d'exemple dans l'histoire de notre pays.<sup>113</sup> ». L'objectif de cette lettre est aussi de montrer

---

<sup>109</sup> « meeting in Chapelfield ».

<sup>110</sup> « To the editor of the Norfolk Chronicle », *The Norfolk Chronicle*, 2 janv. 1830.

<sup>111</sup> De l'anglais : «Opponents may state and talk about the gross earnings of the weaver, but for the future to any reasonable gentleman he must after this true and clear statement, join with me that the journeymen weavers of this city cannot be reduced a farthing lower in their present rate of wages, without immediately becoming paupers», « To the editor of the Norfolk Chronicle ».

<sup>112</sup> De l'anglais «substitute», « State of the country », *The Manchester Courier and Lancashire General Advertiser*, 2 janv. 1830.

<sup>113</sup> De l'anglais : «In short, the condition of the labouring population, at this moment, presents a degree of poverty and misery of which we have scarcely an example in the past history of this country.» « State of the country ».

que les défenseurs d'une baisse des salaires utilisent les chiffres à leur profit pour prouver que leur baisse n'est pas si préjudiciable. Cela nous permet aussi d'affirmer que les chiffres sur les salaires réels sont à manier avec précaution. Fonder l'analyse de la pauvreté des tisserands sur leur seul salaire peut être trompeur : leur valeur varie et il ne prend une vraie signification lorsqu'il est comparé aux coûts de la vie dans la ville et au pouvoir d'achat des tisserands. En effet, une réduction des salaires n'est pas synonyme de ruine totale. Notons aussi que le mot d'origine pour parler de pauvreté dans cette lettre est *paupers*. Son choix n'est pas anodin. Pour la théorie marxiste, la paupérisation intervient lorsqu'il n'y a pas de corrélation entre les besoins de valorisation du capital et les besoins des travailleurs<sup>114</sup>. Dans la théorie relative de la paupérisation, les classes ouvrières dont font parties les tisserands subissent une pression sur leur consommation<sup>115</sup>. Les *paupers* de Norwich n'arrive donc pas à subvenir à leur besoin primaire, comme se procurer de la nourriture en quantité suffisante. Cette analyse découle d'une vision pessimiste de l'évolution de la situation des travailleurs pendant la Révolution industrielle, qui correspond à ce que pense les membres du comité des tisserands dans les journaux. Les historiens pessimistes sont notamment issus de l'histoire sociale, comme THOMPSON ou HOBBSAWM<sup>116</sup>. Ils répondent à la question de l'amélioration des conditions des travailleurs pendant la révolution industrielle par la négative, affirmant que le simple fait d'évoquer l'augmentation de la pauvreté prouvent forcément une détérioration<sup>117</sup>. Ces affirmations sont soutenues par une historiographie récente toutefois plus prudente. Même si la pluralité des situations et la complexité de l'analyse de cette révolution ne permet pas de trancher définitivement sur l'amélioration des conditions de vie des travailleurs, on peut prouver que les salaires se sont maintenus et que les niveaux de vie ont stagné voire ce sont dégradés<sup>118</sup>. Les salaires ne constituent d'ailleurs plus le seul indicateur des niveaux de vie, car ils ne traduisent pas le pouvoir d'achat réel. Là où les populations industrielles ont pu bénéficier d'une nourriture plus calorique et abondante, les anciens artisans comme les tisserands à main voient leur salaire baisser, comme à Norwich, et subissent donc nécessairement une baisse de leur niveau de vie<sup>119</sup>. Ils sombrent donc dans l'extrême pauvreté, avec des salaires de misères et la famine qui

---

<sup>114</sup> Gerard Destanne de Bernis, « Paupérisation », *Encyclopædia Universalis*, s. d.

<sup>115</sup> Hobsbawm, « Les conséquences humaines de la révolution industrielle. 1750-1850 ».

<sup>116</sup> Edward Royle, « Poverty », in *Modern Britain, A Social History, 1750-2011*, Third Edition (Bloomsbury Academic, 2012), 189-205.

<sup>117</sup> Hobsbawm, « Les conséquences humaines de la révolution industrielle. 1750-1850 ».

<sup>118</sup> Griffin, « Diets, Hunger and Living Standards During the British Industrial Revolution ».

<sup>119</sup> Griffin.

s'installe<sup>120</sup>. Leur concentration urbaine nourrit cette détresse ; même si la pauvreté à la campagne n'est pas comparable, elle favorise le développement de la famine et des maladies, réduisant l'espérance de vie<sup>121</sup>. La faute est remise sur l'usine et sur les manufacturiers qui baissent volontairement les salaires de façon ininterrompue après 1815, prônant une doctrine visant à engranger la pauvreté pour inciter au travail<sup>122</sup>. En définitif, les salaires se maintiennent si l'on prend la société britannique dans sa globalité, avec un monde ouvrier qui semble plus ou moins profiter de la Révolution industrielle. Du côté des tisserands sur métier mécanique, la chute des salaires voulue par les manufacturiers de la ville rend leur condition de plus en plus misérable. Pour mieux comprendre la situation des tisserands et leur détresse, il nous faut aussi étudier les conditions de leur rémunération et des contrats qui les lient à leur employeur.

### ***Le système des salaires à Norwich***

Comme pour la tradition de fabrication des produits textiles dans la ville de Norwich, le système qui gouverne le paiement des tisserands semble être en place depuis des temps « immémoriaux<sup>123</sup> », si l'on en croit le comité des tisserands, toujours représenté par leur porte-parole Richard BROWN. Il atteste que le système qui prévaut dans l'industrie textile est une fixation des taux de salaires « qu'ils s'agissent de taux faibles ou élevés<sup>124</sup> » entre les différents manufacturiers. Le jugement qu'il porte est plus débattable. Il pense qu'un abandon de ce système entraînerait une « confusion<sup>125</sup> » entre les acteurs économiques de la ville, cherchant alors à agir selon leur propre intérêt, en dépit de préoccupations pour les travailleurs. Il répond en fait à un discours d'ATHOW, président de la *Court of Guardians* sur l'état de la ville. L'*Alderman* affirme quant à lui, avec l'état déplorable de la ville que :

Dans le système actuel, le fabricant n'ose pas donner du travail à un taux différent de celui qui est reconnu par le comité des tisserands.

Face à cette situation d'urgence inédite, plus grave que les précédentes crises de l'industrie textile, ATHOW se montre pessimiste quant à l'avenir de la ville et de sa prospérité :

---

<sup>120</sup> Thompson, « Les Tisserands ».

<sup>121</sup> Royle, « Poverty ».

<sup>122</sup> Thompson, « Les Tisserands ».

<sup>123</sup> De l'anglais : “from time immemorial”, Brown, « To the Editor of the Norwich Mercury ».

<sup>124</sup> De l'anglais : “whether it be for a high or low rate of prices”, Brown.

<sup>125</sup> De l'anglais : “confusion”, Brown.

si aucune mesure n'est prise pour régler la question entre les maîtres et les hommes, il n'hésite pas à dire que tout le commerce de la ville la quittera, et qu'il s'ensuivra une pauvreté et une ruine générales.

Ce système de salaires fixes semble bien prévaloir jusqu'en 1829, mais la crise qui frappe la ville oblige les acteurs civils et certains manufacturiers à débattre de ce taux fixe<sup>126</sup>. Quant à BROWN, il est naturel qu'il défende la position des ouvriers tisserands, largement défavorable à cette réforme. Les industriels utilisent des outils rationnels mesurant leur rentabilité, et celle-ci dépend uniquement du salaire accordé aux tisserands à domicile. En fonction de la demande et de la conjoncture économique, ils peuvent décider d'abaisser les salaires s'ils ne peuvent plus vendre de produits compétitifs<sup>127</sup>. C'est ce qui se passe à Norwich, lorsque la pression des marchands londoniens et de la concurrence force certains manufacturiers à demander une baisse des tarifs pour garder leur marché, mais sans considération de la main d'œuvre manuel, qui travaille plus, jusqu'à 15 heures par jour pour compenser les pertes sur le salaire. Précisons aussi que dans un système type *pulling-out* ou *Verlagssystem*, l'artisan tisserand dépend uniquement du salaire que le manufacturier lui donne pour vivre<sup>128</sup>. Ce dernier le voit comme une main d'œuvre flexible et bon marché pouvant s'adapter plus facilement à la conjoncture<sup>129</sup>. C'est aussi un révélateur de l'évolution des relations entre tisserands et maîtres tisserands. L'augmentation du nombre de grandes manufactures fait disparaître les petits maîtres artisans indépendants, les transformant en simple ouvrier salarié<sup>130</sup>. La relation est modifiée. On passe d'une relation sociale complexe entre le maître et le tisserand à une simple relation de commande et de paiement de salaire<sup>131</sup>. De plus, le tisserand perd son statut de producteur indépendant et une certaine sécurité de l'emploi, le rendant encore plus dépendant aux intermédiaires et agents de la manufacture pour laquelle il travaille, rompant le lien social avec le maître, et plus vulnérable à la conjoncture et aux baisses des salaires décidés par ce dernier<sup>132</sup>. C'est ce qu'il se passe à Norwich, la rupture entre tisserands et manufacturiers rendant difficile la compréhension des

---

<sup>126</sup> Ursula Priestley, « Norwich and the mourning trade », *Costume* 27, n° 1 (1993): 47-56.

<sup>127</sup> Kasdi et Terrier, « Conserver les ouvriers à leur sol natal ». Processus d'industrialisation et regards sur l'avenir du tissage dans les campagnes françaises (années 1860) ».

<sup>128</sup> Marion Fontaine, François Jarrige, et Nicolas Patin, « Domination et persistance des mondes du travail ancien », in *Le travail en Europe occidentale 1830-1939*, Atlande, 2020, 36-46.

<sup>129</sup> Marion Fontaine, François Jarrige, et Nicolas Patin, « Un maillon retrouvé ? La proto-industrie et ses enjeux », in *Le travail en Europe occidentale 1830-1939*, Atlande, 2020, 209-11.

<sup>130</sup> Edward Royle, « The organisation of labour », in *Modern Britain, A Social History, 1750-2011*, Third Edition (Bloomsbury Academic, 2012), 151-72.

<sup>131</sup> Hobsbawm, « Les conséquences humaines de la révolution industrielle. 1750-1850 ».

<sup>132</sup> Thompson, « Les Tisserands ».

deux mondes, bloquant entre autres l'évolution des salaires et favorisant l'émergence de deux classes distinctes, avec leur motivation et leurs rassemblements respectifs.

La pression sur les salaires se fait sentir avant la crise de 1829, dès 1826 comme on l'a vu, avec des premières rumeurs de baisses des salaires, alimentées par la situation dans les autres villes de l'industrie textile en Angleterre. Car dans ces villes, le système des salaires semble être plus débridé, contrastant avec la rigidité de celui de Norwich. Dans les réunions des tisserands de Glasgow en 1825, on se plaint des tarifs trop bas pour qu'ils puissent vivre, et on espère que le « prix régulier<sup>133</sup> » du tissage sera de nouveau appliqué. Le terme a son importance. Ce n'est pas un prix décidé et fixé, mais un prix dont les tisserands ont l'habitude d'être payés, une sorte de moyenne dépendante du marché. Les *houses* dans lesquelles se trouvent la production décident de baisser les tarifs, sans que les tisserands en comprennent la raison<sup>134</sup>. Ces baisses se traduisent par un contexte social explosif dont ces réunions massives de tisserands et un chômage en forte hausse, mais en contrepartie, une meilleure adaptation à la mécanisation. En effet, au même moment en 1825, les *power-loom* sont utilisés pleinement à Glasgow selon la presse locale, profitant aussi d'une utilisation massive du coton comme matière première, plus intéressante à mécaniser<sup>135</sup>, et ce sont les anciens tisserands chômeurs qui y sont employés.

Les ouvriers de Norwich sont bien conscients de cette différence, et espèrent bien lutter contre ces villes, à la fois économiquement et contre leur modèle salarial. En effet, ils le manifestent et pointent clairement du doigt ces villes, Manchester en premier lieu. Lors d'une manifestation le 12 février 1827, on peut lire sur les pancartes des manifestants « payez nous pour notre travail », « pas de prix bas de Manchester »<sup>136</sup>. Celle-ci se poursuit le lendemain. Elles montrent la conscience qu'on les tisserands sur l'économie du pays, et espèrent pouvoir conserver leur avantage économique, comme ce fut le cas jusqu'ici. De plus, les tisserands préfèrent croire en un rebond du marché que de baisser les salaires dans la ville, qui n'arrangerait pas le chômage selon eux<sup>137</sup>. Cette décision, assumée dès 1826, donne raison aux maîtres tisserands et aux vues d'ATHOW, d'un point de vue économique à

---

<sup>133</sup> De l'anglais "regular price". « Weavers' association », *The Morning Chronicle*, 19 oct. 1825.

<sup>134</sup> « Weavers' association ».

<sup>135</sup> Allen, « Why the industrial revolution was British: commerce, induced invention and the scientific revolution ».

<sup>136</sup> De l'anglais : "“Pay us for our work”, “no Manchester low prices””, « The journeymen on Mousehold Heath », *The Norfolk Chronicle*, 17 févr. 1827.

<sup>137</sup> « meeting in Chapelfield ».

plus long terme, car en maintenant des salaires élevés, la situation de l'industrie textile dans la ville s'effondre.

Les décisions délibérées de certains manufacturiers dans ces articles prouvent aussi leur pouvoir au sein de la ville et sur les tisserands. Le consensus sur les salaires est une solution viable quand la conjoncture économique se porte bien, car elle permet une bonne compréhension entre les acteurs économiques, empêche la concurrence interne et une guerre des prix qui ne serait pas bénéfique pour la ville. La municipalité ne participe d'ailleurs pas à l'organisation de la mise en place des salaires. Elle affirme plutôt que son rôle n'est pas de fixer les prix du tissage à la place des manufactures et qu'une réunion entre les tisserands et les maîtres-manufacturiers restent le seul moyen de parvenir à un accord sur ces tarifs<sup>138</sup>.

Le système des salaires à Norwich est donc particulièrement lié aux décisions des manufacturiers, qui décident d'un prix fixe dans leur intérêt respectif. Mais comme ici en temps de crise, certains décident de baisser les prix pour sauver leur situation dans un marché très concurrentiel, techniquement et géographiquement. D'autres soutiennent néanmoins l'idée qu'il faut maintenir un taux fixe commun. Néanmoins, dans un contexte de crise, le taux est difficile à fixer. Comme le rappelle *Norwich Mercury*, dans la pratique, le maître et le tisserand ne sont jamais d'accord, sauf quand les prix du tissage augmentent<sup>139</sup>. Mais la réduction des salaires est-elle une solution pour autant ?

### ***La réduction des salaires : une solution ? un combat politico-social entre maître et tisserand***

Apporter une réponse définitive sur le bénéfice d'une réduction des salaires est complexe. Dans un contexte de changement technique et social, il y a une grande diversité de cas, même si les tisserands à main semblent subir la décision plus que n'importe quelle autre acteur économique et politique. Nous pouvons toutefois étudier les points de vue que défend les différents partis. La presse locale nous offre dans un premier temps son propre point de vue. C'est le cas du *Norwich Mercury* qui se place du côté des tisserands. Un long article daté du 08 août 1829 révèle en détail les positions du journal. Il défend le fait que les

---

<sup>138</sup> « Court of Guardians », 19 décembre 1829.

<sup>139</sup> « Postscript », *The Norwich Mercury*, 2 janv. 1830.

tisserands sont dans le droit d' « empêcher la violation de l'engagement ainsi pris<sup>140</sup> » entre avec les maîtres. Un accord qui a été décidé et convenu par les deux partis. Le journal défend aussi la position du maire dont nous avons déjà évoqué la pensée :

Nous sommes entièrement d'accord avec le maire sur le fait que le maintien du barème des salaires est à la fois juste et nécessaire – une conclusion à laquelle nous sommes arrivés depuis longtemps après la plus ample enquête, tant avec les maîtres qu'avec les hommes, et qui a, nous le répétons, été plus d'une fois confirmée et ratifiée par les uns et les autres<sup>141</sup>.

Dans la deuxième partie de la citation, on peut retenir que le journal travail comme un médiateur entre les deux partis, se plaçant en défenseur du maintien des salaires et de leur relation sur la base d'un accord établis entre eux. Ces arguments sont similaires à ceux défendus par le comité des tisserands durant ses différentes réunions et débats avec les maîtres manufacturiers. En 1826, on s'inquiète et on commence à se rassembler du côté des tisserands. Même si John PERRY, ami de Richard BROWN qui lance une réunion voulue par les tisserands la trouve prématurée. BROWN reprend la discussion et accuse les maîtres de vouloir baisser les salaires depuis quatre ans, et que cela est « lâche<sup>142</sup> ». Il défend aussi l'idée qu'elle serait inutile, et ne favoriserait pas un retour du marché dans la ville. Elle entrainerait aussi une multiplication de commandes que le marché continuerait d'englober en hiver, provoquant une stagnation du marché encore plus précoce que d'habitude. Il s'appuie sur un argument historique, affirmant que des baisses de salaires ont déjà été décidé ailleurs dans le pays quand le marché était en berne, mais qu'elles n'ont fait qu'empirer cet état<sup>143</sup>. En effet, dans d'autres villes d'Angleterre, on assiste à des phénomènes similaires, notamment dans le Lancashire où l'industrie textile est comparable à celle de Norwich. C'est le cas à Leeds ou à Bolton, où les tisserands à main subissent les mêmes pressions sur leurs salaires dans le deuxième quart du siècle. A Bolton, un taux de salaire très inférieur à celui accepté par les tisserands plus tôt en 1826 les a entraîné dans « l'extrême misère et la privation », à cause de certains fabricants à « la conduite insensible »<sup>144</sup>. En 1837, on affirme

---

<sup>140</sup> De l'anglais : “[the workmen] should use their utmost vigilance to prevent the breach of the engagement thus made”, « Norwich Manufactures ».

<sup>141</sup> De l'anglais : “We cordially agree with the mayor, that the maintenance of the scale of wages is at once just and necessary - a conclusion we long since arrived at after the amplest investigation, both with the masters and the men, and which has we repeat been more than once confirmed and ratified by both.”, « Norwich Manufactures ».

<sup>142</sup> De l'anglais : “cowardly”, « Reduction of wages », *The Norwich Mercury*, 5 août 1826.

<sup>143</sup> « Reduction of wages ».

<sup>144</sup> De l'anglais : “extreme misery and privation”, “the unfeeling conduct of some manufacturers”, « Mr. Huskisson and the Bolton manufacturers », *The Manchester Courier and Lancashire General Advertiser*, 16 sept. 1826.



dans la presse mancurienne que l'état du marché ne s'est pas amélioré depuis quelques années, et que les tisserands et les fileurs ne sont employés qu'à 50%, prouvant que la politique de baisse des salaires n'est pas efficace<sup>145</sup>. A Leeds, la situation est un peu différente. En effet, le *Leeds Mercury* affirme que les tisserands sont libres de quitter leur travail s'ils considèrent qu'il n'est pas assez rémunéré mais ils doivent accepter le travail à des taux plus faibles si le marché ne le permet pas. Le journal les conseille en « ami de la classe ouvrière<sup>146</sup> », comme si c'était le bon choix à faire. La conjoncture lui donne raison. L'emploi revient dès 1829 grâce à un accord à l'amiable entre les partis qui bénéficient à la fois aux employés qui retrouvent de l'emploi et l'employeur qui peut de nouveaux produits compétitifs<sup>147</sup>. On assiste à une amélioration du marché dans la région du Yorkshire<sup>148</sup>. On assiste quand même à quelques actions en leur faveur à Bolton, où on accorde des avances de salaires aux employés, qui s'élèvent à 7% du salaire<sup>149</sup>. Mais l'industrie textile globale de cette région ne faiblit pas car elle est soutenue par une forte mécanisation. Les *power-looms* sont déjà en fonctionnement, et ce sont souvent seulement les tisserands sur métier manuel qui ont la situation la plus difficile. Ils sont en effet seulement une main d'œuvre auxiliaire sur laquelle s'appuie les maîtres tisserands utilisant le métier mécanique, et sur lesquels on peut répercuter la fluctuation de la demande<sup>150</sup>. Toutefois, le travail sur le métier mécanique, même si mieux payé n'est pas attirant pour les tisserands à main, il devient un « serviteur » et sacrifie une partie de sa liberté<sup>151</sup>. On rejoint donc les vues de Brown pour le cas de Bolton, qui ne bénéficie en effet pas de la baisse des salaires, même si son analyse ne prend pas en compte l'utilisation de la machine mécanique dans ces villes. Mais dans le Yorkshire, on peut le contredire car malgré les faibles salaires et les faibles profits, l'état du marché s'améliore.

Au-delà du chômage, les tisserands redoutent surtout une perte de leur statut, et la menace de la misère induit par ces faibles rémunérations. Certaines paroles prononcées à une réunion des tisserands en 1833 sont évocatrices :

---

<sup>145</sup> « Bolton - State of Trade », *The Manchester Times*, 29 avr. 1837.

<sup>146</sup> De l'anglais : "we are the friends of the working classes", « The Bradford Operatives », *The Manchester Courier and Lancashire General Advertiser*, 10 nov. 1827.

<sup>147</sup> « The Stuff Trade », *The Manchester Times*, 14 mars 1829.

<sup>148</sup> « The Woollen Trade, Etc. », *The Manchester Times*, 30 sept. 1837.

<sup>149</sup> « Advance of Weavers' wages at Bolton », *The Manchester Times*, 10 sept. 1836.

<sup>150</sup> Thompson, « Les Tisserands ».

<sup>151</sup> Thompson.

ils lui ont alors dit que les hommes étaient déterminés à sacrifier leur vie plutôt que de se soumettre à la réduction proposée.<sup>152</sup>

Les réductions de salaire ne vont pas simplement réduire le niveau de vie des tisserands sur une courte ou une moyenne durée, comme lorsqu'une crise économique éclate. C'est tout leur mode de vie, et leur indépendance qui est ici remise en jeu dans un contexte de disparition de la préindustrie et l'apparition du capitalisme industriel. On en revient à l'idée de la perte du statut social des tisserands, désormais soumis seulement à des impératifs économiques ne dépendant plus d'une interaction directe avec le maître-tisserand. On passe plutôt à un statut de prolétaire salarié, réduisant considérablement leur indépendance, et les exposant à la détresse et la misère car ils ne vivent que sur leur salaire<sup>153</sup>. On a ici aussi un autre exemple de la rupture du lien social entre tisserands et manufacturiers.

Notons toutefois qu'il y a là une différence notable entre les manufacturiers. Certains réduisent les salaires sans consensus. Pire, « deux ou trois » manufacturiers ont promis une réunion avec le comité pour discuter de ces baisses, mais n'ont finalement pas attendu de rencontrer les opérateurs<sup>154</sup>. D'autres préfèrent soutenir ardemment leurs opérateurs et décident de se battre pour maintenir les taux de salaire actuels, dès 1826 et les premières contestations, affirmant que « de nombreux maîtres soutenaient encore la cause, et étaient plus prêt que jamais à supporter les prix payés pour le travail<sup>155</sup> », mais aussi plus tard, en 1833, lorsqu'ils dénoncent les méthodes d'autres maîtres pour réduire les salaires en dessous du coût usuel<sup>156</sup>. Il y a une résistance de certains maîtres manufacturiers pour conserver le modèle proto-industriel, notamment car il a une « dette morale » envers les tisserands, des ouvriers indépendants, pas une simple force de travail<sup>157</sup>.

Du côté des arguments pour la réduction des salaires, les quelques manufacturiers à l'origine et en faveur de cette mesure évidemment, mais aussi quelques membres de la *Court of Guardians*. Du côté des maîtres-manufacturiers favorables à une baisse, on retrouve le

---

<sup>152</sup> De l'anglais : "they then told him that the men were determined rather to sacrifice their lives than submit to the proposed reduction.", « At a meeting of the Journeymen Weavers », *The Norfolk Chronicle*, 2 nov. 1833.

<sup>153</sup> Thompson, « Les Tisserands ».

<sup>154</sup> « Norwich crape manufacturers ».

<sup>155</sup> De l'anglais : « he could assure them, if any encouragement was wanted, that many masters still remained firm to the cause, and were as ready as ever they were to support the price paid for labour », « Reduction of wages ».

<sup>156</sup> « At a meeting of the Journeymen Weavers ».

<sup>157</sup> François Jarrige, « Les bris de machines et la crise du milieu du XIXe siècle », in *Au temps des « tueuses de bras »*. *Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)*, Presses Universitaires de Rennes, Carnot, 2009, 115-43.

Colonel John HARVEY, un marchand textile responsable de l'introduction du châle de Norwich dans la ville. De tendance royaliste et *tory*, il se prétend philanthrope, contribuant à diverses souscriptions pour les plus pauvres dans la ville et luttant pour une augmentation des salaires quand le marché était florissant<sup>158</sup>. Dans une grande réunion de quatre heures entre la municipalité, les tisserands et les manufacturiers, ils prononcent un long discours, mettant en tort les deux derniers partis cités. Ils préfèrent utiliser le mot « régulation<sup>159</sup> » plutôt que de parler de réduction des salaires. En effet, comme les autres manufacturiers, ils utilisent l'argument de la conjoncture économique qui n'est pas favorable pour maintenir les taux actuels. Défendant les manufacturiers, ils affirment que si les tisserands ont le droit de défendre le prix de leur travail, ils peuvent aussi légitimement décider s'ils doivent maintenir ou non des salaires élevés<sup>160</sup>. Effectivement, on l'a déjà vu, d'autres villes en Angleterre souffrent de cette crise des salaires, et si les maîtres-manufacturiers de Norwich veulent garder leur activité et celle de leur employé, ils semblent nécessaires pour eux de baisser les salaires. Ces baisses sont la conséquence d'un contexte économique difficile plutôt que, sinon indirectement, d'une nécessité d'investir dans le progrès technique, comme c'est le cas dans les autres villes<sup>161</sup>. En effet, le déploiement massif de la machinerie dans la ville se fait après les régions du Lancashire et du Yorkshire, et l'industrie de Norwich ne fait que s'adapter à ces nouvelles normes salariales pour les tisserands à main.

---

<sup>158</sup> « Norwich people - Robert Harvey family », Site officiel d'archives, *Norwich Heritage Projects* (blog), s. d., <http://www.norwich-heritage.co.uk/monuments/Robert%20Harvey%20family/Robert%20Harvey%201730.shtm>.

<sup>159</sup> De l'anglais : "regulation", « Meeting of Magistrates, Manufacturers, and Weavers », *The Norwich Mercury*, 19 déc. 1829.

<sup>160</sup> « Meeting of Magistrates, Manufacturers, and Weavers ».

<sup>161</sup> Eric Hobsbawm, « La révolution industrielle, 1780-1840 », in *Histoire économique et sociale de la Grande-Bretagne. Tome 2. De la révolution industrielle aux années 70.*, Seuil, L'Univers historique, 1977, 51-71.

## Chapitre 3 – Une solidarité revendiquée et active

### *L'efficacité relative des institutions protectrices des pauvres : chiffres, débats*

Pour lutter face à la pauvreté croissante et pour aider, entre autres, ses tisserands en danger, la ville de Norwich est dotée de divers organismes de protection des pauvres. Ces institutions peuvent prendre plusieurs formes, et proposent différentes aides pour les pauvres. On remarque une différence notable entre les deux journaux de Norwich. Le *Norwich Mercury* cite mais est aussi le relai de nombreuses institutions charitables et bénévoles, avec un mode de fonctionnement désintéressé dont le seul but est le soutien aux populations en difficulté. D'un autre côté, le *Norfolk Chronicle* ne mentionne quasiment pas ces institutions, sinon pour parler des redoutés *workhouse* ou des plans de la *Court of Guardians* pour réduire la pauvreté dans la ville. Des solutions moins charitables mais plus libérales et moralisatrices.

Dans un premier temps donc, le *Norwich Mercury* nous informe des solutions apportées pour les pauvres dans la ville et précise l'étendu de ces aides en les chiffrant la plupart du temps. Le journal est conscient de la situation de la ville et se place comme un véritable soutien désintéressé contre la misère :

L'augmentation fréquente et, nous le craignons, croissante des pauvres de Norwich au cours des dernières années, et l'extrême difficulté de leur apporter un secours complet ou satisfaisant, sont ressenties depuis longtemps par ceux qui sont soucieux d'atténuer leurs souffrances.<sup>162</sup>

Cette citation révèle les positions du journal sur la pauvreté, mais montre aussi que malgré leur bonne volonté et celle des donateurs, il reste difficile d'apporter une aide massive aux populations les plus pauvres. L'article datant de 1830 résume bien la complexité de la mise en place d'un tel système d'aide social, dont l'originalité et la longévité sont remarquables. En effet, l'aide pour les pauvres, communément appelée *Poor Laws* et par extension la pauvreté est institutionnalisée depuis le XVI<sup>e</sup> siècle et le règne d'Elisabeth I<sup>er</sup> et n'évolue que très peu jusqu'en 1834<sup>163</sup>. Cette pauvreté peut être saisonnière, car l'article mentionne que l'hiver dernier était éprouvant pour les pauvres. Le secours (*relief*) pour les

---

<sup>162</sup> De l'anglais : "The frequent and we fear increasing experienced by the poor in Norwich during the last few years, and the extreme difficulty of fully or satisfactorily affording them relief, have long been felt by those who are anxious to mitigate their sufferings.", « The Poor », *The Norwich Mercury*, 3 juill. 1830.

<sup>163</sup> Georges Lamoine, « Les causes de la pauvreté en Angleterre de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'en 1834 », in *Pauvreté et assistance en Grande-Bretagne. 1688-1834*, par Paul Denizot et Révauger Cécile, Publications de l'Université de Provence, 1999, 21-41.

pauvres peut à la fois être public, avec les institutions mise en place et les *Poor Laws* mais aussi privée. Le journal encourage en effet les plus riches à coopérer pour apporter un meilleur soutien aux pauvres. La difficulté à distribuer les aides en fonction des besoins de chacun et à éradiquer la misère conduit les journaux et certains hommes politiques à l'échelle locale à vouloir reformer les *Poor Laws* et à faire une distinction entre les pauvres, ceux qui « méritent » ou non. Nous reviendrons sur ce point. Ainsi, le *Norwich Mercury* encourage la création de sociétés pour organiser la récolte et les dons aux plus pauvres, afin d'apporter le meilleur soutien pour lutter contre la « mendicité » et l'« imposture » des « mauvais pauvres » mais surtout pour encourager l'industrie et la « frugalité »<sup>164</sup>.

Il y a plusieurs organisations, publiques ou non, qui s'occupent des populations les plus pauvres à Norwich. Commençons par définir comment s'articule les *Poor Laws* publiques dans la ville. Les taxes destinées au secours des pauvres sont récoltées dans 40 paroisses (*parishes*)<sup>165</sup>. Elles sont l'unité administrative de base dans le système des *Poor Laws* depuis le XVI<sup>e</sup> siècle<sup>166</sup>. Chaque habitant de ces paroisses paie des taxes pour celle-ci et chaque paroisse est responsable de ces propres pauvres<sup>167</sup>. L'Eglise n'est plus responsable de cette assistance depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, et la paroisse n'est donc pas à entendre comme une unité ecclésiastique mais bien administrative<sup>168</sup>. Chaque paroisse élit annuellement un gardien (*guardian*), voté par les contribuables qui à la *Court of Guardians*<sup>169</sup>. Leur rôle est de mettre en place et d'administrer la collecte et les dépenses des *Poor rates*, les taxes collectées dans chaque paroisse et les *workhouses*, de parler de et de prodiguer des conseils sur la condition des pauvres mais aussi sur l'économie de la ville en général. Ils peuvent notamment promouvoir la construction de solutions de travail comme le financement de la construction de machines à tisser<sup>170</sup> ou encore former des apprentis au tissage<sup>171</sup>. Logiquement, seuls les pauvres de la paroisse peuvent percevoir ces aides<sup>172</sup>. Le *Norwich*

---

<sup>164</sup> De l'anglais : “the encouragement of industry and frugality – the relief of real distress – and the prevention of mendicity and imposture”, « The Poor ».

<sup>165</sup> Annexe 1 : « Parishes and Wards in the city of Norwich c.1800 », Edwards, « Developments in Local Government in Norwich 1800-1900 ».

<sup>166</sup> Edward Royle, « Responses to Poverty », in *Modern Britain, A Social History, 1750-2011*, Third Edition (Bloomsbury Academic, 2012), 206-24.

<sup>167</sup> Royle.

<sup>168</sup> Jacques Carré, « Pauvreté et assistance », in *Pauvreté et assistance en Grande-Bretagne. 1688-1834*, par Paul Denizot et Révauger Cécile, Publications de l'Université de Provence, 1999, 121-44.

<sup>169</sup> « Reports and appendices presented to the Court of Guardians, relative to the maintenance of the poor and other subjects connected with the poor's rate in the city of Norwich » (Bacon and Kinnebrook, 1828).

<sup>170</sup> « Court of Guardians », 9 août 1834.

<sup>171</sup> « Court of Guardians », *The Norwich Mercury*, 11 juill. 1829.

<sup>172</sup> Carré, « Pauvreté et assistance ».

*Mercury* publie aussi en 1826 et 1829 les comptes de la *Corporation of Guardians of the Poor*, organe chargé de la mise en place des *Poor Laws*. Entre ces deux dates, ses recettes et dépenses augmentent considérablement. En 1826, les dépenses sont de 30 092 livres, financées en partie par les taxes. Sur cette somme, 12 552 livres sont destinées aux *out-door poors*, une aide à domicile sous forme d'argent, de nourriture ou de vêtements, et qui peut être versé à des personnes sans emplois mais aussi avec des revenus insuffisantes pour pouvoir subvenir aux besoins de leur famille<sup>173</sup>. 3 905 livres sont retenues pour la maintenance des workhouses. Une part de cette somme va aussi directement aux tisserands et aux fileurs, 112 livres exactement, mais ils peuvent aussi bénéficier des aides précédemment citées. En 1828, toutes ces sommes augmentent. Les dépenses totales atteignent 51 557 livres, dont 924 livres seulement pour le tissage. Si l'on ajoute le filage, soit 54 livres de dépenses, 8 fois plus qu'en 1826. Les dépenses aux *out-door poors* passent elles à 20 340 livres. C'est la preuve que l'état de la ville et en particulier de l'industrie textile se dégrade.

D'autres sociétés caritatives existent. On peut citer la *Norwich Sick Poor Society*, qui, comme son nom l'indique, s'occupe d'une catégorie de pauvres encore différente. La loi de 1601 classe les pauvres en trois catégories distinctes. Les pauvres avec une incapacité physique de naissance ou non sont reconnus comme une catégorie distincte, et une société comme celle ci-dessous se focalise donc sur celle-ci<sup>174</sup>. Les autres œuvres publiques, on l'a vu, préfèrent se concentrer sur des personnes valides pouvant travailler. Celle-ci fonctionne grâce aux dons réguliers des souscripteurs, et un médecin s'occupe bénévolement de ces pauvres<sup>175</sup>. Elle se félicite aussi, en 1828, d'avoir été capable, « grâce à la générosité du public, de soulager dans une large mesure les besoins d'un grand nombre de malades pauvres.<sup>176</sup> ». En 1830, la société porte secours à 780 habitants invalides ou malades. Elle leur fournit des couvertures et des vêtements, que les bénévoles, des femmes, apportent directement dans le logement des bénéficiaires<sup>177</sup>. La détresse dans les manufactures est une cause du nombre accru de pauvres, et cause aussi une augmentation des maladies, qui se

---

<sup>173</sup> Carré.

<sup>174</sup> Lamoine, « Les causes de la pauvreté en Angleterre de la fin du XVIIe siècle jusqu'en 1834 ».

<sup>175</sup> « Repository for the Norwich Sick Poor Society », *The Norwich Mercury*, 8 mars 1828.

<sup>176</sup> De l'anglais : "through the liberality of the public, to relieve in a material degree the necessities of so many of the sick poor in this city", « Repository for the Norwich Sick Poor Society ».

<sup>177</sup> « The report of the Norwich Society for Relieving the Sick Poor at their own Houses », *The Norwich Mercury*, 23 janv. 1830.

répandent plus en milieu urbain<sup>178</sup>. La société utilise la presse comme moyen d'appel aux dons ou aux suscriptions.

Une dernière société est à noter ici, la *Norwich Lying-In Charity for delivering married women at their own habitations*. Son fonctionnement est quasiment identique à la précédente, mais comme son nom l'indique, elle ne s'occupe que des femmes, mariées, et sur le point d'accoucher. Elle est créée en 1832, et espère avoir le même succès que « les diverses institutions de bienfaisance qui reflètent tant de mérite sur l'humanité des habitants de cette ville et de ce comté<sup>179</sup> ». Elle propose de fournir des sage-femmes ainsi que des nourrices pour ces femmes, et le matériel nécessaire pour les premiers jours du nouveau-né.

Le *Norfolk Chronicle* publie moins d'informations sur le secours aux pauvres. Il publie deux fois entre 1825 et 1837 sur les sociétés qu'on a citées ci-dessus, à savoir pour la *Norwich Society for relieving the Sick Poor* le 26 janvier 1833 et la *Norwich Society Lying-In Charity for delivering Poor Married Women*. Les deux articles sont publiés à l'identique dans le *Norwich Mercury*. Ils sont donc rédigés et proposés aux journaux par les sociétés elles-mêmes. Le *Norfolk Chronicle* ne parle de la pauvreté dans la ville qu'en même temps que les discussions de la *Court of Guardians* sur la prospérité de la ville. Il n'en fait pas un thème majeur et indépendant. Le journal se félicite toutefois de l'installation de nouvelles machines dans une des *Workhouses*.

### ***La solidarité de la population discutée***

On l'a vu ci-dessus la population semble être réceptive à la situation des pauvres dans leur ville. D'abord involontairement puisque toute personne ayant des revenus liés à au travail doit payer la taxe pour les pauvres dans chaque paroisse. Mais d'autres, se revendiquant philanthropes, participent aussi à l'aide pour les pauvres avec leur propre moyen. C'est le cas d'un lecteur du *Norfolk Chronicle* qui publie dans ce journal une annonce pour une nouvelle fondation, la *Philanthropic Society*. Son objectif est de prendre en main et d'aider les enfants de criminels condamnés à la prison ou aux exécutions même si celles-ci sont rares dans la ville selon l'auteur de l'article. L'objectif d'une telle organisation est de prémunir ces enfants de la « pauvreté » et du « vice » mais aussi de les instruire « de leurs

---

<sup>178</sup> Royle, « Poverty ».

<sup>179</sup> De l'anglais : "the various benevolent institutions which reflect so much credit on the humanity of the inhabitant of this city and county", « Norwich Lying-in Charity, for delivering Poor Married Women at their own habitations », *The Norwich Mercury*, 9 févr. 1833.

devoirs envers Dieu et envers les hommes », et pour qu'ils deviennent « des membres utiles et honorables de la communauté. »<sup>180</sup>. L'aide n'est donc pas totalement désintéressée. L'objectif est bien de remettre ces enfants dans le droit chemin du travail au sein de la société, pour qu'ils ne suivent pas la même voie immorale de leurs parents. Pour la même raison, le montant et les initiatives d'aide en hiver peuvent être plus importante, car les pauvres souffrent plus du froid et de la faim et que les commandes sont plus rares. Dans ce cas, la population et les plus riches n'hésitent pas à donner plus et à mener des initiatives de souscriptions volontaires. C'est le cas en 1830, où 100 livres, 16s, 6d. ont été levé en « quelques jours » dans la paroisse de St Stephen. 700 familles ont pu être aidées dans cette paroisse, avec des dons de soupes, de pain, de bière mais aussi d' « un boisseau de charbon à chaque famille », pour faire face au climat de la saison<sup>181</sup>. On a vu précédemment qu'en 1829, le minimum pour faire subsister une famille serait de 2p.1/2d par jour, soit 15p pour une semaine de six jours de travail. Le montant récolté est donc non-négligeable, surtout sur une période si courte, témoignant de l'engagement de la population pour faire face à la misère. Des opérations équivalentes ont été réalisées dans les districts de St Mary et de St Andrew, mais le journal regrette que les troubles récents causés par les tisserands mécontents aient développé des distributions à l'échelle générale de la ville et non pas par les paroisses qui ont pu être découragées par ces troubles<sup>182</sup>. Elles sont plus adaptées pour répondre « sur une échelle tout à fait proportionnée à l'effroyable ampleur de la détresse existante <sup>183</sup> ». Notons que le journal tient comme responsable « certains comité<sup>184</sup> », sûrement celui des tisserands, qu'il accuse d'avoir mené certaines manifestations. Dans tous les cas, la population répond bien présente, sous différentes formes. Le journal cite alors de nombreuses initiatives organisées dans la ville par les paroisses, d'autres organisations, ou par des particuliers, en prenant le soin de les nommer. Les particuliers, notamment les plus riches et les manufacturiers répondent aux besoins de secourir la population, avec au début du siècle une augmentation de la « charte privée individuelle » notamment au bénéfice de la

---

<sup>180</sup> De l'anglais : "poverty and vice", "save them by being instructed in their duties to God and man", Z. A., « To the Editors of the Norfolk Chronicle », *The Norfolk Chronicle*, 29 août 1829.

<sup>181</sup> De l'anglais, "one bushel of coals to each family" « Condition of the Poor », *The Norfolk Chronicle*, 23 janv. 1830.

<sup>182</sup> « Condition of the Poor ».

<sup>183</sup> De l'anglais : "on a scale at all commensurate with the appalling magnitude of existing distress.", « Condition of the Poor ».

<sup>184</sup> De l'anglais : "some Committee", « Condition of the Poor ».



pauvreté urbaine<sup>185</sup>. Les organisations sont souvent religieuses, réalisant leur devoir de secours au sein des populations notamment en distribuant de la soupe et en construisant des abris.

Mais les campagnes d'aides pour la misère de la ville se frottent à un problème d'identification entre le « bon » et le « mauvais » pauvre. Le tisserand travailleur est un bon pauvre, car leur pauvreté n'est pas dû à un quelconque refus du travail, ils sont victimes de la conjoncture, de la perte du marché dans la ville. S'ils demandaient de l'aide à la paroisse, et si ces demandes augmentent en temps de crise pour les tisserands, c'est que ceux-ci peuvent en bénéficier si leur emploi ne leur permet pas d'avoir assez de revenus pour nourrir leur famille<sup>186</sup>. Le *Norwich Mercury* met l'accent sur la difficulté de déterminer qui est « méritant » ou non pour recevoir le secours des paroisses, et qu'un suivi individualisé est le seul moyen d'y parvenir. Devant la difficulté de mise en place de suivi, des dérives existent :

c'est pourquoi, [...], ils sont souvent incités à accorder au mendiant inutile mais importun ce qui, s'il avait été utilisé à bon escient, aurait pu redonner du confort à une famille industrielle, plongée dans la pauvreté par la maladie ou le manque de travail.<sup>187</sup>

Ces difficultés sont donc renforcées au moment où les commandes affluent moins en ville et donc que les tisserands n'ont pas d'emploi et vont se masser pour demander de l'aide à leur paroisse. On retrouve là aussi une caractéristique de la ville préindustrielle de Norwich. Certains historiens affirment comme une règle le fait que les *Poor rates* sont plus généreux à la campagne qu'à la ville, en raison de l'emploi qui y serait plus stable<sup>188</sup>. Mais cela ne s'applique pas dans notre cas. Malgré sa structure urbaine, pastorale et industrielle, elle est aussi, comme à la campagne, victime de la fluctuation de la demande et les employeurs doivent aussi payés de lourds taxes pour les pauvres.

Les sociétés d'aide aux pauvres, y compris celles vues dans le chapitre précédent, ont un objectif bien particulier, qui est d'ailleurs le même que les donateurs au sein de la

---

<sup>185</sup> Françoise Deconinck-Brossard, « Le discours des églises sur la pauvreté », in *Pauvreté et assistance en Grande-Bretagne. 1688-1834*, par Paul Denizot et Révauger Cécile, Publications de l'Université de Provence, 1999, 77-88.

<sup>186</sup> Carré, « Pauvreté et assistance ».

<sup>187</sup> De l'anglais : "therefore [...], they are often induced to bestow on the worthless but importunate beggar that which, if rightly applied, might have restored to comfort an industrious family, plunged into poverty by sickness or want of work.", « The Poor ».

<sup>188</sup> Peter H. Lindert, « Unequal living standards », in *The Economic History of Britain since 1700*, par Roderick Floud et Donald McCloskey, Cambridge University Press, 1994, 357-86.

population. Il faut remettre ces pauvres, ou ceux qui peuvent le devenir dans ce cas-là, dans un droit chemin, celui du travail pour aider la société à vivre et du respect de Dieu et de l’Eglise, qui n’aime pas les profiteurs et fainéants. Il y a une préférence pour les pauvres qui travaillent et qui sont vertueux, et on leur conseil de mieux gérer leur dépense et de travailler encore plus en cas de crise. C’est le cas à Norwich, même si certains pensent que l’augmentation du temps de travail augmente le chômage en réduisant le nombre d’heures de travail disponible pour d’autres tisserands. On assiste beaucoup sur les notions de pauvres « méritant<sup>189</sup> » ou non. La morale rentre en compte dans l’attitude qu’entretient la population et ses pauvres. Elle ne veut pas que son argent soit employé dans un autre but que d’aider ces derniers à retrouver un emploi et à se remettre au travail, après une période de crise ou de récession, saisonnière ou conjoncturelle. De plus, les autorités voyaient dans les demandeurs qui ne voulaient pas travailler un possible trouble pour l’ordre public et les institutions<sup>190</sup>.

En évoquant l’ordre public, il semble y avoir une autre motivation pour les habitants à lutter contre la pauvreté, qui entre dans leur intérêt personnel. Cette raison explique aussi le grand succès de la *Norwich Society for relieving the sick poor*. Il s’agit du risque de crise sanitaire, comme en témoigne un article de 1832. Une épidémie de choléra sévit en ville en juin. Elle touche des gens en pleine détresse mais se propage aussi aux personnes plus aisées<sup>191</sup>. C’est la raison pour laquelle, en 1832, on trouve de nombreux et riches donateurs pour cette société, dont des manufacturiers et le maire de la ville Sir J. H. Yallop<sup>192</sup>. On note ici la nécessité d’organiser des levés de fonds individuelles plus efficaces que les taxes paroissiales souvent insuffisantes<sup>193</sup>. Ces dernières font l’objet de nombreuses critiques notamment vis-à-vis de la difficulté à identifier comme on l’a vu les pauvres qui doivent bénéficier des aides mais aussi sur la pression fiscale qu’elle exerce sur les tisserands.

### ***Un débat permanent sur les Poor Rates : bienfait ou facteur d’aggravation ?***

Les *Poor Rates*, du moins avant la réforme de 1834, ne font en effet pas l’unanimité parmi la population. Dans un contexte de crise pour la ville, avec une menace sur les salaires des tisserands et une augmentation de la pauvreté grandissante dans la ville, le débat sur le

---

<sup>189</sup> De l’anglais : “deserving”, « The Poor ».

<sup>190</sup> Carré, « Pauvreté et assistance ».

<sup>191</sup> « The Cholera Morbus », *The Norfolk Chronicle*, 2 juin 1832.

<sup>192</sup> « Norwich Society for relieving the sick poor at their own houses », *The Norfolk Chronicle*, 26 janv. 1833.

<sup>193</sup> Lamoine, « Les causes de la pauvreté en Angleterre de la fin du XVIIe siècle jusqu’en 1834 ».

système des *Poor rates* est au cœur des discussions pour savoir quelle solution leur apporter. Pour le *Norwich Mercury*, dans ce contexte, ce n'est plus une question d' « humanité » et de « gentillesse » mais de « raison », les taxes doivent être payées pour apporter de l'aide aux plus pauvres<sup>194</sup>. Pour le journal, c'est un droit tout à fait juste que de réclamer de l'aide lorsque leur travail ne leur permet pas de nourrir leur famille. Dans une enquête menée par la *Court of guardians* et publiée dans la même édition, le nombre de tisserands ayant besoin d'assistance est de 1200 sur les 6000 tisserands de la ville selon une « estimation modérée<sup>195</sup> ». Cette enquête n'est pas pour le journal sans importance car elle importe beaucoup à ceux qui payent ces impôts pour les pauvres, et dont la pression fiscale augmente. Selon des études menés sur la région de l'East Anglia, les taxes pour les pauvres sont bien plus élevées que la moyenne nationale, et la réforme de 1834 ne change rien à cela<sup>196</sup>. Pour le journal, la solution doit venir des manufacturiers, qui doivent donner du travail en priorité aux tisserands pauvres de la ville plutôt que ceux de la campagne, dans l'intérêt aussi des payeurs de taxe pour les pauvres de la ville<sup>197</sup>. Les tisserands ne veulent pour autant pas aller réclamer de l'aide continuellement aux paroisses, et préféreraient que des emplois leur soient garantis à des taux corrects. On estime qu'au début du XIXe, le sous-emploi conditionne la pauvreté, plus les niveaux de prix. Ici encore la situation de Norwich diffère légèrement<sup>198</sup>. Le sous-emploi est présent, on l'a vu, mais les niveaux de prix sont encore au cœur des débats concernant les *Poor rates*. Les deux phénomènes sont intrinsèquement liés, au moins dans l'argumentaire des acteurs économiques de Norwich. En effet, augmenter les nombres d'emplois allègerait, pour le *Norwich Mercury* au moins, la pression fiscale des habitants en soulageant les paroisses, mais pour cela, il faut discuter de la question salariale et du niveau des prix, responsable pour la ville de ce sous-emploi. De plus, avant 1834, l'une des critiques faite aux paroisses est qu'elles forcent les pauvres à rester dans la leur pour toucher de l'aide. Les tisserands ne peuvent donc pas aller chercher du travail ailleurs, du moins en touchant une aide en cas de difficulté économique<sup>199</sup>. Cela les pousse à réclamer des emplois dans leur paroisse et à s'y maintenir plus que de migrer économiquement.

---

<sup>194</sup> « The Poor ».

<sup>195</sup> De l'anglais : "a moderate estimate", « Norwich weaver's », *The Norwich Mercury*, 16 janv. 1830.

<sup>196</sup> Coleman, « Growth and decay during the industrial revolution - The case of East Anglia ».

<sup>197</sup> « Norwich weaver's ».

<sup>198</sup> Royle, « Responses to Poverty ».

<sup>199</sup> Royle.

Encore une fois, il y a une différence entre les deux journaux de Norwich, le *Norfolk Chronicle* étant beaucoup plus critique envers les *Poor Laws* et insistant plus sur le fait que les tisserands doivent gagner leur argent de leur propre travail, avec leur propre main, sans compter sur l'aide des paroisses. C'est ce qu'il fait en publiant le 24 décembre 1830 une adresse pour les travailleurs, écrite par le révérend George BURGES. Le journal conseille vivement la lecture de cet écrit :

Il est formulé en termes si évidemment dictés par l'esprit de bonté et si bien calculés pour être utiles en ouvrant les yeux des classes les plus humbles de la société à leurs propres intérêts, que nous le recommandons chaleureusement à une circulation générale parmi ceux pour qui de tels conseils sont précieux en tout temps, mais particulièrement dans une crise comme la présente.<sup>200</sup>

Le journal, dans ces termes, espère éduquer les populations les plus pauvres en leur indiquant ce qui est bon pour eux, dans un esprit moralisateur. Dans cette adresse, le révérend soutient l'idée que tous les travailleurs doivent sentir qu'ils tirent leur revenu de leur travail uniquement, et que c'est la raison pour laquelle le soutien de la paroisse n'est pas acceptable. Il prône néanmoins pour une amélioration des conditions des pauvres, mais ils leur somment d'être patient, en attendant une réforme venant de l'administration, et de continuer leur dur labeur en attendant cette réforme qui améliorera leurs conditions<sup>201</sup>. Preuve que malgré un objectif commun pour l'amélioration de l'état de la ville et de ses travailleurs, les méthodes ne sont pas les mêmes que le *Norwich Mercury*. De plus, l'argument qui revient dans la presse de Londres quand on parle des *Poor rates* de Norwich est aussi celui de l'incapacité des habitants de la ville à payer ces taxes qui ne cessent d'augmenter. Mais pour le correspondant pour Norwich du *Morning Chronicle*, c'est aussi dû à un grand nombre de fraudes, notamment par des tisserands ayant touchés une aide de 7 shillings pour une semaine alors qu'ils avaient une machine à tisser en pleine activité<sup>202</sup>, ce qui va dans le sens des critiques de ces lois. C'est une tendance au début du XIXe siècle, on soutient moins le *relief* à domicile pour les pauvres, sauf pour raisons médicales comme pour le *Norwich Society for relieving the sick poor*, ce qui explique aussi son succès et sa grande médiatisation<sup>203</sup>. La responsabilité des pauvres est l'une des critiques qui a été faite aux pauvres et par extension

---

<sup>200</sup> De l'anglais : "It is couched in terms so evidently dictated by the spirit of kindness and so well calculated to be useful in opening the eyes of the humbler classes of society to their own best interests, that we heartily recommend it to general circulation among those to whom such advice is valuable at all times, but especially at a crises like the present.", « Address to Labourers », *The Norfolk Chronicle*, 24 déc. 1830.

<sup>201</sup> « Address to Labourers ».

<sup>202</sup> « State of trade », 5 août 1826.

<sup>203</sup> Royle, « Responses to Poverty ».

aux *Poor Laws*, notamment par les religieux. En effet, on pense à l'époque, surtout entre 1815 et 1834 que l'assistance monétaire ne bénéficie pas aux pauvres car il dépense leur argent sans penser aux longs termes<sup>204</sup>. Ce sont les mêmes arguments de moralité envers les pauvres qui sont invoqués ici. On distingue ici ceux qui veulent responsabiliser les pauvres, soutenu ici par ce révérend, mais le journal défend aussi une autre thèse de l'époque, à savoir maintenir une aide publique paternaliste mais réformée<sup>205</sup>.

En effet, le *Norfolk Chronicle* soutient le principe des *Poor laws* sur le papier, à savoir le maintien de l'emploi pour les personnes le pouvant, l'aide à ceux qui ne peuvent plus et la correction du vice et des profiteurs. Mais pour le journal, et pour les riches et mêmes certains pauvres selon lui, elles ne sont aujourd'hui (en 1830) plus efficace pour apporter un soutien suffisant pour répondre aux besoins cités ci-dessus, à cause en partie de la dernière catégorie de bénéficiaires, les opportunistes<sup>206</sup>. Le journal souhaite d'ailleurs une assistance parlementaire pour réformer cette loi, pour ainsi « sauver les classes inférieures du peuple de cette condition abjecte à laquelle elles sont maintenant réduites aussi rapidement que possible.<sup>207</sup> ». Un lecteur demande aussi deux ans plus tard une réforme du système dans la ville. Il est intéressant de noter qu'il signe « un payeur de la taxe pour les pauvres<sup>208</sup> ». Face à l'idée de la *Court of Guardians* de proposer à chaque paroisse, il proteste et pense qu'il faut un système général dans toute la ville, car il y aurait des tensions entre elles, avec beaucoup de variations et donnerait aussi beaucoup de travail aux magistrats<sup>209</sup>.

La paroisse semble être au centre des critiques. Elle ne semble plus capable de répondre aux difficultés de la situation de l'époque et la collecte et distribution de la taxe devient trop complexe pour cette seule entité. A l'échelle nationale, cela est notamment dû à la croissance dans les villes d'Angleterre pendant la révolution industrielle<sup>210</sup>. La croissance démographique de la ville de Norwich est aussi importante au début du XIXe siècle, moins à cause de la révolution industrielle que pour l'attractivité de l'industrie textile avant les années 1820. Mais dans tous les cas, avec la croissance démographique, les

---

<sup>204</sup> Carré, « Pauvreté et assistance ».

<sup>205</sup> Royle, « Responses to Poverty ».

<sup>206</sup> « The poor laws », *The Norfolk Chronicle*, 11 déc. 1830.

<sup>207</sup> De l'anglais : « may as speedily as possible be adopted to rescue the lower classes of people from that abject condition to which they are now reduced. », « The poor laws ».

<sup>208</sup> De l'anglais : « A payer to the poor rate », « Poor-rate. New valuation of the city !! To the Editor of the Norfolk Chronicle », *The Norfolk Chronicle*, 18 févr. 1832.

<sup>209</sup> « Poor-rate. New valuation of the city !! To the Editor of the Norfolk Chronicle ».

<sup>210</sup> Royle, « Responses to Poverty ».

paroisses n'arrivent plus à apporter une aide décente à leurs pauvres<sup>211</sup>. Le système fonctionne si la paroisse connaît la situation de chaque famille individuellement. Ces relations disparaissent, à cause de la croissance de la population urbaine, et il y a une « anonymisation » du processus<sup>212</sup>. C'est l'argument malthusien avancé pour critiquer la loi des pauvres qu'on retrouve ici. On pense que la protection pour les pauvres ne les décourage pas à freiner la croissance démographique<sup>213</sup>. Cet argument est discutable à Norwich car la croissance démographique de l'époque est surtout encouragée par des flux de migrations de la campagne et par l'adhésion de nouvelles paroisses à la ville.

La protection des pauvres dans la ville est donc un marqueur important de la détresse des tisserands dans la ville de Norwich. Ils sont pris dans un débat les plaçant comme victimes, entre nécessité de trouver des aides pour subvenir à leur besoin, mais en affaiblissant les petits payeurs de la taxe qui s'appauvrissent aussi et en n'ayant pas la possibilité d'aller chercher du travail ailleurs. Mais après avoir posé le constat de la situation désespérée des tisserands, on peut maintenant se demander pourquoi, malgré un succès pluri-centenaire, ils ne peuvent conserver leur statut et sombrent dans cette détresse.

---

<sup>211</sup> Royle.

<sup>212</sup> Carré, « Pauvreté et assistance ».

<sup>213</sup> Carré.

## **Partie 2**

-

### **Les raisons du déclin, les tisserands face à la concurrence et à la conjoncture**

Bien que la situation des tisserands soit délicate dans toutes les régions textiles du pays, mécanisés ou non, au début du XIXe siècle, la situation de Norwich est particulière car la ville subit la crise de l'industrie textile si fortement qu'elle ne retrouvera pas son niveau de production préindustrielle et que l'industrie quittera progressivement la ville au cours du XIXe siècle au profit des régions industrielles du Lancashire et Yorkshire. Bien qu'on trouve des causes communes à la détresse des tisserands dans ces régions et à Norwich, le déclin irrémédiable de la ville du Norfolk s'explique par d'autres causes, mettant au centre des enjeux l'adaptation manquée à un nouveau système économique fondée sur la mécanisation et le libre-échange.

## Chapitre 4 – Des causes internes : un contexte social et législatif bouillonnant

### *Un engagement politique fort mise en exergue dans la presse locale et commenté dans la presse régionale et internationale*

Dans un premier temps, le contexte social de la ville de Norwich peut expliquer le rejet d'un système qui finit par s'imposer dans les autres villes d'Angleterre en avance, subissant la concurrence écrasante de ces villes et la privant d'un potentiel économique important pour la période post-première révolution industrielle. Evidemment, on pourrait croire que ces causes ne sont pas directement évoquées dans les journaux, comme d'autres le sont par des acteurs économiques et politiques de la ville. Les contemporains ne peuvent se porter responsables de la perte future de leur industrie parce qu'ils n'ont pas adoptés la machinerie qui est néfaste pour une grande partie d'entre eux. Il nous faut donc prendre du recul sur ce point. Néanmoins, la presse londonienne, notamment celle prônant le développement industriel, prédit que la ville retrouverait son marché si elle mettait en place ces machines, comme ce fut finalement le cas dans les nouvelles villes du textile, en sacrifiant certes les tisserands à main mais en maintenant une activité textile<sup>214</sup>. Il va même jusqu'à affirmer que cette industrie pourra concurrencer celle du Yorkshire, et trouver un grand marché de clients londoniens mais aussi irlandais et écossais, de nombreux débouchés en perspective donc<sup>215</sup>. Encore plus évocateur, au début des années 1830 après quelques années de crises et de nombreux débats sur la possibilité d'employé des machines, le *Norwich Mercury* s'indigne de voir la ville dans un tel état dépressif alors qu'elle présente tous les éléments pour se développer industriellement, « la matière première », « une population suffisante pour fournir de la main d'œuvre », « un approvisionnement en charbon facilité » et enfin « un accès à l'eau pour approvisionner tous les coins du monde. », et donc la ville n'a rien à envier aux autres villes d'Angleterre et d'Ecosse<sup>216</sup>. Le journal ne voit qu'une seule raison à cette situation : « l'animosité violente, irrationnelle, implacable de quelques hommes désespérés, dont l'existence entière est consacrée à maintenir l'ascendant alternatif de la couleur d'un

---

<sup>214</sup> « The Manufactures of Norwich ».

<sup>215</sup> « The Manufactures of Norwich ».

<sup>216</sup> De l'anglais : "the capital points lie completely within our grasp – the raw material of our own growth – a population sufficient to furnish labour almost to an indefinite extent – habitations and buildings at a low rate – easy conveyances of coals – and lastly, water carriage to every part of the globe.", « Norwich manufactures », *The Norwich Mercury*, 24 août 1833.



ruban... »<sup>217</sup>. Les rubans se référant aux couleurs des deux partis opposés en ville, leur opposition semble être la cause d'une lenteur à prendre des décisions dans le sens du développement de la ville. Placer la ville sur le même niveau et avec les mêmes caractéristiques que d'autres en Angleterre bénéficiant positivement d'un développement industriel au long du XIXe siècle peut être discuté et nous reviendrons sur la question. Mais Norwich jouit bien d'une réputation de ville turbulente, où les combats politiques entre *whigs* et *torys* sont violents et donc préjudiciables pour son développement. Les « rubans » cités ci-dessus se réfèrent aux couleurs des partis. Les radicaux *torys* portent les couleurs violettes et oranges tandis que leurs rivaux *whigs* portent le bleu et blanc<sup>218</sup>. Les raisons de ce militantisme ont été étudiées dans l'historiographie locale. D'abord, on trouve des raisons structurelles. La gouvernance locale encourage un degré d'implication politique important, et la presse politique régionale se développe très tôt, dès 1701, soit la première en Angleterre<sup>219</sup>. La presse locale a en effet dès le XVIIIe siècle plus seulement économique et commerciale mais c'est aussi un vecteur des idées politiques locales mais aussi nationale, surtout lorsqu'une ville bénéficie de plusieurs titres à disposition<sup>220</sup>.

En 1832, les électeurs de la ville votent pour Lord STORMONT et Sir James SCARLETT, les deux candidats *torys* de la ville en tant que membre du parlement<sup>221</sup>. C'est un fait marquant pour la presse anglaise mais aussi française. La *Quotidienne*, la *Gazette de France* et le *Constitutionnelle* mentionnent les événements de Norwich en décembre 1832. Les trois journaux se montrent particulièrement critiques envers ces élections. Le *Constitutionnelle* dénonce les cas de corruption qui les ont ternis. Les trois journaux citent de concert les violences qui ont suivi, et la *Gazette* ajoute que même Norwich, « si renommé pour ses désordres, n'avait été témoin de scènes plus tumultueuses.<sup>222</sup> ». La réputation de Norwich est donc déjà établie, et ces élections sont l'exemple type d'une manifestation du désordre politique qui sévit dans la ville. Bien que le *Constitutionnel* prenne des précautions sur les fauteurs de troubles, les deux autres journaux accusent les candidats *whigs* quasiment certains d'avoir perdus d'avoir détruit les lieux de vote et causés des dégâts matériels près

---

<sup>217</sup> De l'anglais : « the violent, irrational, implacable animosities of a few desperate men, whose whole existence is devoted to maintaining the alternate ascendancy of the colour of a ribband », « Norwich manufactures ».

<sup>218</sup> Wilson, « Politics, 1660-1835 ».

<sup>219</sup> Wilson.

<sup>220</sup> Black, « The Development of the Provincial Press ».

<sup>221</sup> Charles Mackie, « 1832 » dans *Norfolk Annals. A Chronological Record of Remarkable Events in the Nineteenth Century*, s.l., The Project Gutenberg, 2010, vol.1.

<sup>222</sup> « Nouvelles étrangères », *La Gazette de France*, 14 déc. 1832.

de ceux-ci<sup>223</sup>. Si ces élections entraînent manifestement plus de déchainements cette année, c'est aussi à cause de la crise des industries de la ville. En effet, les situations de crise ont tendance à favoriser l'affrontement politique<sup>224</sup>. Deux ans plus tôt, la ville avait déjà vu des élections remportées par les violet-et-orange, après que les tisserands aient accusés les *Guardians of the Poor* d'être bleu-et-blanc et de traiter avec les maîtres-tisserands pour baisser les prix<sup>225</sup>. D'un côté, les radicaux promettent donc de maintenir les salaires fixes pour les tisserands qui les soutiennent donc, d'un autre côté, les partisans *whigs* libérales favorables à une dérégulation des salaires en ville et à la mécanisation sont moins populaires pour ces raisons. Pourtant, selon WILLETT, interrogé sur l'effet des élections locales de 1832 sur le commerce, l'absence de capital engagé ici est préjudiciable, manquant ainsi de créer de grandes entreprises pouvant concurrencer les nouvelles usines du pays. Pour lui, l'insatisfaction des ouvriers contestataires et le maintien des salaires sont des « désagréments que subissent les capitalistes ici », et qui les dissuadent d'engager des capitaux dans l'industrie textile de la ville, empêchant toutes formes de développement industriel mécanisé<sup>226</sup>. Mais l'esprit libéral que partagent WILLETT et les *whigs* ne va pas dans le sens des tisserands. Comme le rappelle le *Constitutionnel* en 1835, repris par la *Quotidienne*, rien n'a été accordé à la classe manufacturière, et que le principe de liberté commerciale a été appliqué seulement au système industriel et pas au blé, avec le maintien des *Corn Laws*<sup>227</sup>. Le résultat est l'élection des *tories*. Le contexte original de Norwich intervient encore ici. Contrairement à ce qu'affirme KASDI et TERRIER sur la faiblesse des tisserands à s'unir et à défendre leurs intérêts dans des sociétés proto-industrielle compte-tenu de leur dissémination dans les campagnes et de leur pluriactivité<sup>228</sup>, l'originalité de Norwich fondée sur une pré-industrie urbaine permet aux tisserands de se rencontrer et de se regrouper et en découlent une forte opposition sociale contre le progrès qui menace leur existence.

La capacité à se regrouper des tisserands de Norwich est en effet remarquable. Nous avons déjà évoqué un long article du *Norfolk Chronicle* du 8 août 1829, relatant les discussions issues de réunions de tisserands dans la ville, et les différentes demandes et

---

<sup>223</sup> « Nouvelles étrangères », *La Gazette de France*, s. d. ; *La Quotidienne*, 14 décembre 1832.

<sup>224</sup> Wilson, « Politics, 1660-1835 ».

<sup>225</sup> Wilson.

<sup>226</sup> De l'anglais : "I attribute it to the annoyances capitalists are subject to here. [...] The dissatisfaction of the workmen, and to such and extent, that they will not alter the fixed scale.", « Norwich Corporation - Local elections ».

<sup>227</sup> « Elections anglaises », *Le Constitutionnel*, 16 janv. 1835.

<sup>228</sup> Kasdi et Terrier, « "Conserver les ouvriers à leur sol natal". Processus d'industrialisation et regards sur l'avenir du tissage dans les campagnes françaises (années 1860) ».

réponses faites au maire<sup>229</sup>. Lors de ces réunions, les tisserands écrivent une requête sur leurs conditions qui est transmis au maire Mr. Springfield. Cela témoigne non seulement de leur capacité à trouver des solutions ensemble en se regroupant, mais aussi à mettre en forme et communiquer au pouvoir, au moins local, leurs revendications. Dès 1826, on note des réunions entre une députation du comité des tisserands et un comité de la *Court of the Guardians*<sup>230</sup>. Ils sont capables d'être représentés, avec des personnalités fortes comme BROWN. L'existence du comité des tisserands en soit est déjà une preuve de l'implication associative des tisserands et leur volonté de se regrouper pour faire valoir leur force, ce qui leur donne un poids considérable dans le développement de la ville. Ils peuvent faire valoir leur voix, et leur capacité de réunions peut aussi être une menace, car ils peuvent, et provoquent, on le verra, des troubles, parfois dévastateurs dans la ville. Ces formes associatives se développent pourtant surtout après 1830<sup>231</sup>. Mais à Norwich, on bénéficie déjà des ressources nécessaires pour résister à la mise en place des machines en ville avant cette date, et les tisserands résistent en amont à la mécanisation, moins en réaction que dans d'autres villes anglaises. Là aussi, c'est le contexte urbain qui peut permettre la création de cette classe de tisserands<sup>232</sup>. La résistance et la cohésion de ces derniers se fait surtout contre les machines, l'ennemi commun qui menace leur mode de vie et qui justifie leur combat, pacifique ou non.

### ***Une peur et un rejet du progrès technique : un cas unique ?***

L'introduction de la machine dans l'industrie textile et le refus de son utilisation par les tisserands est au cœur de l'échec de développement industriel de la ville. Les partisans de l'industrialisation font des tisserands les principaux responsables de cet échec. La rupture entre ces deux mondes s'exprime dans la presse, notamment dans une page du *Norwich Mercury*, datée du 28 janvier 1832. D'un côté, le journal publie une adresse d'un lecteur qui se nomme U. V. W., qui critique fortement la mécanisation. Pour lui, elle soutiendrait le commerce extérieur, qui est l'origine d'une surabondance néfaste de main d'œuvre. Cela

---

<sup>229</sup> « Meetings of Operatives ».

<sup>230</sup> « Reduction of wages ».

<sup>231</sup> François Jarrige, « Les formes de la mobilisation », in *Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)*, Presses Universitaires de Rennes, Carnot, 2009, 147-72.

<sup>232</sup> Edward Royle, « The Making of a Class Society », in *Modern Britain, A Social History, 1750-2011*, Third Edition (Bloomsbury Academic, 2012), 117-34.

créerait une compétition faisant baisser les salaires, réduirait les emplois et serait donc contraire à la prospérité du pays. Il résume son article ainsi :

Le commerce extérieur, soutenu par les machines, a inutilement conduit à la paupérisation d'une grande partie de la population<sup>233</sup>

Le journal dit avoir publié cette adresse par « courtoisie », et ne veut pas se mêler à cette controverse « interminable » et « inutile »<sup>234</sup>. Néanmoins, il répond rapidement et conclut en utilisant une métaphore littéraire, celle de Don Quichotte. Selon lui, le correspondant agit vis-à-vis de la machine comme le chevalier face au moulin à vent, de manière agressive alors que ces instruments « préparent notre subsistance<sup>235</sup> ». En répondant ainsi, le journal contribue à l'idée que le développement industriel par la machine est nécessaire dans le maintien de l'industrie textile dans la ville, et qu'elle est en réalité bénéfique aux tisserands notamment. Cette incompréhension d'en vouloir à la mécanisation s'explique par la conviction qu'ont les acteurs économiques aux bénéfices économiques et sociales de celle-ci. Pour certains habitants de la ville, le futur ne peut se faire sans la machine, présente dans toutes les étapes de production du textile. C'est ce que pense un « rêveur éveillé » dans un article utopique publié dans le *Norwich Mercury*. Dans son voyage en 1931, il entend le bruit des roues, dans les usines de filature et de tissage des produits fabriqués à cette époque, les camelots et bombasines, le tout dans un lieu qui semble intégré au système marchant et particulièrement riche et prospère<sup>236</sup>. L'article est encore anonyme, mais le rédacteur conclut en affirmant que c'est ainsi que fonctionne une industrie bien dirigée<sup>237</sup>. Dans un registre plus imaginaire et onirique, on retrouve là encore la croyance en l'industrie lourde tel qu'elle existe dans l'industrie du coton où elle est mise à contribution efficacement. A une échelle bien plus réduite, l'ouverture de l'usine de filage en 1834 matérialise l'idée que le soutien de la machine est nécessaire. Elle rencontre un grand succès, puisqu'en plus d'introduire le système usinier en ville, elle n'est pas directement néfaste pour les tisserands mais visent plutôt à les soulager, en leur fournissant un fil prêt à être tissé rapidement et efficacement<sup>238</sup>. C'est aussi le cas dans d'autres régions préindustrielles, où le

---

<sup>233</sup> De l'anglais : "foreign trade, supported by machinery, has unnecessarily led to the pauperization of a vast bulk of the people", « To the Editor of the Norwich Mercury », *The Norwich Mercury*, 28 janv. 1832.

<sup>234</sup> De l'anglais : "as a matter of courtesy", "to make our Journal the vehicle for so endless, and [...] so useless a discussion.", « We have inserted », *The Norwich Mercury*, 28 janv. 1832.

<sup>235</sup> De l'anglais : "which prepares our sustenance.", « We have inserted ».

<sup>236</sup> « A dream of the year 1931 », *The Norwich Mercury*, 24 déc. 1831.

<sup>237</sup> « A dream of the year 1931 ».

<sup>238</sup> « Spinning of Yarn by Machinery », *The Norwich Mercury*, 22 janv. 1831.

tisserand souhaite qu'on soulage les opérations qui précèdent le tissage, facilitant ainsi son travail et augmentant sa productivité<sup>239</sup>. En s'organisant ainsi, les tisserands sont persuadés de conserver leur valeur ajoutée, à savoir une production manuelle de produits de grande qualité, avec une vitesse de production désormais capable de rivaliser avec les machines si ce genre d'opérations prérequis sont faites en usines, mécanisées.

Il est intéressant de noter que les deux journaux ne portent jamais pour responsable la machine comme une cause des difficultés de la ville. Le *Norwich Mercury* se contente de citer des arguments de personne contre la machine et leur potentiel destructeur pour les fabricants artisanaux, mais ne prononce jamais d'arguments contre, tout comme le *Norfolk Chronicle*. Ils se contentent d'accuser les troubles envers ces machines, notamment contre les bris de machines et y voient plutôt, comme la classe industrielle, une solution viable pour maintenir le marché dans la ville.

L'un des arguments majeurs des tisserands face à la mécanisation est la croyance qu'ils ont en la qualité de leur produit et l'avantage concurrentielle qu'elle leur procure. C'est un argument bien répandu, les tisserands de l'Irlande du Nord revendiquent aussi qu'en l'absence de machines, ils ont des produits de bonnes qualités à vendre<sup>240</sup>. A Norwich aussi, la *Court of Guardians* plébiscite la qualité des produits fabriqués par les tisserands de la ville<sup>241</sup>. Si l'on compare cette situation à celle de villes spécialisées dans la laine en France comme Roubaix, Amiens ou Reims, on observe que ces villes se passent effectivement de la machine pour continuer de fabriquer des créations fines, variées et fabriqués en séries limités<sup>242</sup>. Malgré cela, dans les deux cas cités par la presse, les produits ne sont pas assez compétitifs pour pouvoir concurrencer avec ceux des autres régions britanniques, peut-être parce qu'ils n'ont pas su développer un marché de niche comme dans les villes françaises, un marché certes très différent de celui des villes britanniques mais qui aurait pu être salvateur. D'autres problèmes sont à noter, il y a beaucoup de main d'œuvre disponible dans le tissage de haute qualité, à cause des machines plus productive qui renvoient les tisserands vers ces produits hauts de gammes. De manière générale, elles les privent de nombreux

---

<sup>239</sup> Kasdi et Terrier, « "Conserver les ouvriers à leur sol natal". Processus d'industrialisation et regards sur l'avenir du tissage dans les campagnes françaises (années 1860) ».

<sup>240</sup> « Progress of manufactures in the north of Ireland », *The Morning Advertiser*, 13 janv. 1826.

<sup>241</sup> « Court of Guardians - State of trade », *The Norfolk Chronicle*, 5 déc. 1829.

<sup>242</sup> Kasdi et Terrier, « "Conserver les ouvriers à leur sol natal". Processus d'industrialisation et regards sur l'avenir du tissage dans les campagnes françaises (années 1860) ».

emplois<sup>243</sup>. Par ailleurs, on l'a déjà vu, on est peu enclin à Norwich à adopter d'autres produits que ceux qui sont déjà fabriqués en ville, alors que dans d'autres villes dont Manchester, les tisserands qui résistent à la mécanisation fabriquent et sont un complément à la production usinière. De cette manière, un exemple comparable est celui de Sedan. Ici, on observe aussi une résistance aux métiers mécaniques, notamment face au refus des tisserands d'aller travailler sur des métiers mécaniques, du manque d'innovation des machines pour fabriquer les produits de hautes qualités mais aussi le manque de fonds pour mettre en place cette industrialisation<sup>244</sup>. L'attachement de Norwich à ses produits provient de la nostalgie qu'ont les tisserands de leur industrie textile autrefois glorieuse. Au début de l'industrialisation de la branche textile, la ville accueille naturellement des tisserands qui sont attirés par la prospérité de la ville. Plus tard, les tisserands de la ville ne voient toujours pas l'intérêt d'adopter ces machines et prétendent qu'ils peuvent ramener leur marché avec le temps. A Lille, dès la fin du XVIIIe siècle, des négociants lillois sont envoyés étudier ces machines révolutionnaires dans l'optique d'en implanter dans la ville qui souffre d'une crise à cette période. Les tisserands lillois voient d'un bon œil ce nouveau secteur d'activité, créatrices d'emploi dans une région en crise<sup>245</sup>. En outre, l'absence de production à base de coton prive aussi logiquement la ville d'une industrialisation rapide, qui est plus facile à mettre en place avec cette matière première, qui est d'ailleurs l'une des moteurs de la révolution industrielle<sup>246</sup>.

La rhétorique de la nécessité d'adopter la machine est trompeuse. En effet, si elle est adoptée, elle permet sans doute à l'industrie textile de survivre, comme c'est le cas du Lancashire et Yorkshire. C'est ce que martèle les manufacturiers désireux d'introduire les métiers mécaniques, qui accusent les tisserands de les refuser contre leur bien et d'avoir causé un désavantage commercial définitif<sup>247</sup>. Mais c'est elle qui provoque une baisse significative des salaires des tisserands, et ces mêmes manufacturiers sont peu conscients de leur préoccupation, à savoir le manque d'emploi, la baisse des salaires et la menace de la machine à tisser mécanique sur leur mode de vie<sup>248</sup>. Les contemporains ont pourtant affiché

---

<sup>243</sup> Mohamed Kasdi, « Une mécanisation subreptice et indolore : la filature de coton à Lille sous la Révolution », in *La gloire de l'industrie : XVIIe-XIXe siècle. Faire de l'histoire avec Gérard Gayot*, Presses Universitaires de Rennes, 2012, 115-26.

<sup>244</sup> Jarrige, « Les bris de machines et la crise du milieu du XIXe siècle ».

<sup>245</sup> Kasdi, « Une mécanisation subreptice et indolore : la filature de coton à Lille sous la Révolution ».

<sup>246</sup> Allen, « Why the industrial revolution was British: commerce, induced invention and the scientific revolution ».

<sup>247</sup> Wilson, « The Textile Industry ».

<sup>248</sup> Wilson.

leur crainte. Au cours des réunions entre tisserands, manufacturiers et magistrats, le colonel HARVEY affirme que la mécanisation pourrait remplacer 30 millions de travailleurs<sup>249</sup>. Le *Norwich Mercury* publie en complément de ces réunions un complément qui cite notamment Mr HYETT, Secrétaire pour la Société de secours pour les manufacturiers en détresse affirmant que les tisserands ne pourraient jamais retrouver leur taux de salaire face aux métiers à tisser mécaniques<sup>250</sup>. Il ajoute que la puissance de production de ces machines entraîne une surabondance de la production et donc une baisse des prix<sup>251</sup>. Un moyen pour le journal de convaincre les tisserands de cesser leur combat contre la mécanisation. En réalité, les tisserands à main se retrouvent piégés dans un système où ils doivent soit aller travailler sur des métiers mécaniques soit conserver leur indépendance de travailleur manuel indépendant mais en travaillant plus pour compenser les baisses de salaire dans l'industrie manuelle, puis finalement disparaître à cause de la concurrence. Or, en travaillant sur des métiers mécaniques, les tisserands sont contraints de travailler en usine qui fournit l'énergie nécessaire au fonctionnement de ces machines. Le rythme imposé dans les usines et la discipline nécessaire pour les machines mécanisées sont radicalement opposés au mode de vie artisanal des tisserands<sup>252</sup>. En décidant de ne pas choisir, les tisserands de Norwich ne peuvent que constater la progression technique des autres régions, et la ruine de leur industrie à cause de cette nouvelle concurrence.

---

<sup>249</sup> « Meeting of Magistrates, Manufacturers, and Weavers ».

<sup>250</sup> « Postscript ».

<sup>251</sup> « Postscript ».

<sup>252</sup> Hobsbawm, « La révolution industrielle, 1780-1840 ».

## Chapitre 5 – Un système de production et un territoire inadapté au changement industriel

### *Une situation géographique défavorable : les tisserands victimes accidentelles ?*

Dans l'hypothèse que les tisserands soient contraints à travailler avec l'aide des machines pour préserver leur emploi et l'industrie dans la ville, Norwich pouvait-elle seulement bénéficier de l'environnement nécessaire à l'introduction de ces machines en ville ? L'une des raisons généralement invoquées pour expliquer cette absence de développement industriel est le manque de ressources minières dans la région, en particulier du charbon, carburant de la révolution industrielle. La question de l'importance de la présence de réserves carbonifères dans les régions pionnières de la révolution industrielle divise les historiens de cette période, et est vu comme essentiel pour expliquer le retard industriel de Norwich<sup>253</sup>. Elle l'est aussi discutée par les contemporains, inquiets de voir le marché leur échapper.

C'est un fait, l'Est de l'Angleterre ne comporte que très peu de réserves houillères. Une carte géologique de l'Angleterre datée de 1820 révèle parfaitement la présence de différents minerais sur l'île. Les réserves les plus proches se trouvent à l'Ouest, à partir de Leicester et évidemment au nord de l'Angleterre jusqu'en Ecosse<sup>254</sup>. Néanmoins, on ne manque pas de charbon en ville. Plusieurs témoignages nous permettent d'affirmer que la ville dispose d'un approvisionnement important en charbon. D'abord, c'est l'énergie qui est utilisée en ville pour pouvoir réchauffer son foyer. C'est l'une des ressources que l'on donne aux pauvres lors des hivers les plus rudes et quand la détresse frappe les ouvriers<sup>255</sup>. Le charbon en tant que ressource non-industrielle est utilisée depuis le Moyen-Age en Angleterre, et la croissance de Londres à la fin du XVIe siècle accroît la demande pour ce carburant disponible en grande quantité contrairement au bois et au charbon de bois<sup>256</sup>. Son approvisionnement est assuré par des voies de communication autour de la ville bien identifiées. La relation entre Norwich et Yarmouth est largement évoquée dans la presse locale. La ville de Yarmouth, située sur la côte Est est l'un des ports anglais les plus

---

<sup>253</sup> Donald C. Coleman, « Growth and decay during the industrial revolution - The case of East Anglia », *Scandinavian Economic History Review* 10, n° 2 (1962): p. 115-27 ; Richard Wilson, « The Textile Industry », in *Norwich Since 1550*, par Carole Rawcliffe et Richard Wilson, Hambledon Continuum, 2004, p. 219-41.

<sup>254</sup> Annexe 2 : W. Smith, *A New Geological Map of England and Wales, with the Inland Navigations; exhibiting the Districts of Coal and other Sites of Mineral Tonnage.*, 1820, 1820.

<sup>255</sup> « Condition of the Poor ».

<sup>256</sup> Allen, « Why the industrial revolution was British: commerce, induced invention and the scientific revolution ».



importants sur la mer du Nord. Ses marchands sont dépendant de Norwich pour vendre leurs produits importés et faire vivre leur cité portuaire<sup>257</sup>. Dans l'autre sens, Norwich dépend grandement du port de Yarmouth pour recevoir les ressources nécessaires à son industrie et à sa population, comme le charbon<sup>258</sup>. Notons que cette relation est particulièrement développée grâce aux commerces de textile. Lors de l'âge d'or de l'industrie textile de Norwich, le port de Yarmouth fournissait l'Europe avec les produits de la ville, de la Russie, à l'Espagne, l'Italie, la Turquie<sup>259</sup>... Au cœur de cette relation, la rivière Yare, artère centrale reliant les deux villes et faisant transiter les marchandises bien plus simplement qu'entre Norwich et Londres par la voie terrestre<sup>260</sup>. L'approvisionnement en charbon dans la ville est assuré par des grands et petits importateurs comme Mr STEAD ou Mr HAMMOND qui sont notamment entendu à la commission municipale du 17 février 1834, pour parler des dépenses et de l'utilisation du charbon dans la ville. Ce dernier prévient que pour que son commerce fonctionne, il est bien rémunéré à la bonne valeur, avec des profits limités<sup>261</sup>. Il répond enfaite à des accusations faites à leur encontre, qui les accusent de profiter de la situation de la ville pour augmenter ses profits. Il rappelle qu'un charbon mal importé serait préjudiciable pour la ville, et qu'il gagne seulement de quoi faire vivre son entreprise<sup>262</sup>.

Mais la présence de charbon ne semble pas nécessaire au développement d'une industrie textile mécanisée. William STARK, un manufacturier dans le textile, affirme que si l'industrie quitte la ville, c'est bien à cause des machines<sup>263</sup>. Lorsque les fils étaient fabriqués à la main, les tisserands pouvaient les recevoir et les utilisés facilement. Mais avec l'apparition de la machine, les fils sont fabriqués ailleurs, réduisant ainsi la force de l'industrie textile de la ville en faisant disparaître les fileurs et en pénalisant grandement les tisserands. STARK va plus loin dans son analyse, et dénonce le prix du charbon dans la ville qui empêche la construction de ces machines. Pourquoi le payer aussi cher ? Car en l'absence de sources de charbon à proximité, le charbon est importé ce qui fait grimper son prix. Mais il met aussi en cause une taxe sur le charbon qui est particulièrement élevée. Cette taxe sur le charbon est importante selon lui à cause des *Poor rates*, qui comprennent le prix du charbon. Ils les accusent de faire payer aux habitants de Norwich à la fois leur charbon et

---

<sup>257</sup> « Norwich a port », *The Norwich Mercury*, 18 févr. 1826.

<sup>258</sup> « Norwich a port », *The Norwich Mercury*, 5 juill. 1828.

<sup>259</sup> Edwards, « Communications and Trade 1800-1900 ».

<sup>260</sup> Edwards.

<sup>261</sup> « Municipal Commission », *The Norfolk Chronicle*, 22 févr. 1834.

<sup>262</sup> « Municipal Commission ».

<sup>263</sup> « Coals », *The Norwich Mercury*, 1 janvier 1831 ; « The coal tax », *The Norfolk Chronicle*, 1 janv. 1831.

celui des pauvres, ce qui est injuste puisque les régions charbonnières sont exemptées de ce surplus fiscal<sup>264</sup>. Le problème n'est donc pas lié à la présence ou non de charbon dans la ville mais à son coût. Malgré les réseaux de communication de Norwich, un charbon importé est bien plus coûteux que s'il est distribué dans une ville proche de sa zone d'extraction, pour une utilisation domestique ou industrielle<sup>265</sup>. Pour les historiens de la Révolution Industrielle, ce n'est pas la présence de charbon qui fait qu'une région industrielle se développe ou non, mais son accessibilité, son abondance et le prix de son exploitation<sup>266</sup>. De plus, les réserves de charbon sont souvent présentes près de grands centres économiques, ce qui favorise cette exploitation<sup>267</sup>. Des recherches récentes menées par FERNIHOUGH et O'ROURKE ont montré que la nature des évolutions technologiques a fait que l'accès au charbon soit devenu un facteur important du développement économique, et qu'il existe une relation entre la proximité de charbon et la croissance des villes pendant la Révolution Industrielle<sup>268</sup>. Norwich étant privé de cette proximité n'a pas pu profiter de cette ressource essentielle et peu coûteuse à utiliser, et gangrener par des salaires et revenus trop faibles dans l'industrie textile, il n'y a pas de fonds suffisants pour investir dans des machines très demandant en carburant. L'avènement du chemin de fer aurait pu contribuer à apporter de grandes quantités de charbon en ville, mais la compagnie missionnée pour créer la première ligne ne se forme qu'en 1834<sup>269</sup>. Elle est prévue entre Norwich et Londres, pour favoriser l'approvisionnement des marchandises qui sont aussi exporté par cette route et ouvrir les perspectives commerciales, pas pour se fournir en ressources.

Cependant, certains historiens comme Joël MOKYR remettent en cause l'importance de l'utilisation du charbon comme facteur clé de la Révolution Industrielle en Grande-Bretagne. Ces arguments consistent à dire que d'autres régions industrielles se sont développées sans réserve de charbon à proximité et que dans les régions où cette matière

---

<sup>264</sup> « Coals ».

<sup>265</sup> David Zylberberg, « Fuel prices, regional diets and cooking habits in the English industrial revolution (1750-1830) », *Past & Present*, n° 229 (2015): p. 91-122.

<sup>266</sup> Allen, « Why the industrial revolution was British: commerce, induced invention and the scientific revolution » ; Emma Griffin, « 8. Why Was Britain First? The Industrial Revolution in Global Context » ; David Zylberberg, « Fuel prices, regional diets and cooking habits in the English industrial revolution (1750-1830) »

<sup>267</sup> Emma Griffin, « Why Was Britain First? The Industrial Revolution in Global Context », in *A Short History of the British Industrial Revolution*, Bloomsbury Publishing Plc, 2018, 124-42.

<sup>268</sup> Alan Fernihough et Kevin H. O'Rourke, « Coal and the European Industrial Revolution », *The Economic Journal* 131, n° 635 (2021): 1135-49.

<sup>269</sup> « Nouvelles extérieures », *Le Moniteur Universel*, 23 août 1834.

était chère, le développement industriel s'est fait différemment, par d'autres moyens<sup>270</sup>. Il pense que les matières premières ne sont que des facteurs secondaires à se développement, chaque machine pouvant être nourrit par n'importe quelles ressources combustibles. Mais la chose qui peut expliquer cette évolution vers une industrie mécanisée est le bénéfice qu'offre ces machines aux personnes qui les utilisent. Si elles ne le sont pas, on observe de nombreuses résistances. Mais l'inconsidération du parlement ainsi que la persévérance des personnes prônant le progrès technologique ont finalement eu le dessus dans ces combats<sup>271</sup>. Pour le cas de Norwich, on atteste bien de la présence de ces machines, comme le prouve l'installation de la nouvelle usine de filage inaugurée en 1834. La ville est même pionnière dans l'utilisation de ces technologies, et cela est même attesté dans la presse française. En revenant sur l'histoire de la machine à vapeur, le *Moniteur Universel* rappelle que le troisième bateau à vapeur en activité et le second en Angleterre naviguait entre Norwich et Yarmouth, sur la rivière Yare, en 1813, soit seulement un an après le premier navire à vapeur qui naviguait sur la Clyde<sup>272</sup>.

Le manque de charbon à proximité a accentué le retard technologique, car il est trop cher pour une population qui souffrent déjà de la pauvreté et où les taxes pour les pauvres sont alourdies par le coût de cette matière première très bénéfique car accessible pour les autres régions industrielles d'Angleterre. Mais cela reste un facteur secondaire, la résistance politique de Norwich contre ces machines étant toujours virulente face aux peu de bénéfices de ces machines pour les tisserands. Une résistance qui a permis à la ville de résister plus longtemps aux machines que dans d'autres régions d'Angleterre.

### ***Un débat sur le système commercial : préjudice ou chance pour les tisserands ?***

L'intégration des tisserands dans le système commercial entre la ville, les grandes places commerciales comme Londres et le marché mondial ont été évoqués comme l'une des causes du déclin de l'industrie textile dans la ville. Les tisserands auraient été victimes de marchands peu vertueux qui achètent leur marchandise à des prix qui ne correspondent

---

<sup>270</sup> Joel Mokyr, « Why Was the Industrial Revolution a European Phenomenon ? », *The University of Chicago Press*, 2003, vol. 10, p. 27-63 ; Annexe 3 : « L'Europe industrielle (1880) », Marion Fontaine, François Jarrige et Nicolas Patin, « Les mécanismes de l'industrialisation européenne : formes, enjeux et débats » dans *Le travail en Europe occidentale 1830-1939*, Atlande., s.l., 2020, p. 195-218.

<sup>271</sup> Mokyr, « Technological change, 1700-1830 ».

<sup>272</sup> « Mélanges. Des Machines à Vapeur », *Le Moniteur Universel*, 30 juill. 1833 ; Annexe 4 : "The steam packet painted by John Crome", *Archant Archive*

pas à leur travail. C'est l'un des arguments du pamphlet intitulé *The Griper*, écrit par BEAUMONT, un révérend de Norwich. Dans ce livre, il répond à une série de discours interposés entre lui et le Colonel HARVEY prononcé au cours d'une réunion des tisserands le 7 décembre 1829 et une assemblée publique le 14 décembre. Il y reprend ses arguments et répond au Colonel de façon détaillée, avec d'après sa préface « de nombreuses remarques, politiques et religieuses, sur le l'état présent de notre Nation et sur des principes généraux.<sup>273</sup> ». Le révérend se montre très remontant contre les marchands venus de Londres, qu'ils nomment les « *riders-out* » ou « *extortioners* »<sup>274</sup>. En bref, de jeunes garçons avides de succès et de bénéfices pour leurs recruteurs, des sociétés de grand capital de la capitale britannique, au nombre de 4 ou 6 selon lui. Ils sont accusés de profiter de trouver des hommes d'affaires dans la détresse, avec des besoins de liquidités immédiates, afin d'obtenir des produits à bas prix<sup>275</sup>. En utilisant ces pratiques peu scrupuleuses, les autres manufacturiers sont obligés sont obligés de s'adapter, et pour s'aligner sur ces tarifs et assurer un bénéfice, ils sacrifient le salaire des tisserands<sup>276</sup>. C'est un argument aussi repris par les tisserands eux-mêmes, qui se plaignent des méthodes d'achat des marchandises de la ville par les Londoniens, qui créent des situations déplorables pour les petits manufacturiers et les tisserands. Ces marchands achètent les produits en très grande quantité, et négocient des prix à la baisse, que les manufacturiers acceptent pour sécuriser ces contrats fructueux<sup>277</sup>. C'est aussi l'une des raisons qu'évoquent Benjamin P. TITTER, un fabricant de table renommé de la ville, même si cela reste un problème secondaire. Pour lui, ce système commercial et « démoralisant » et « ruineux »<sup>278</sup>. La mauvaise conduite des agents alliée au manque de capital dans la ville, qui « soutenait le commerce équitable<sup>279</sup> ». Ce système peut être préjudiciable pour ces petits producteurs mais aussi pour l'industrie de la ville tout entière, car la seule façon de faire face à la concurrence de la production de masse mécanisée, c'est la production de produits de hautes qualités vendu sur des petits marchés intérieurs à haute valeur ajoutée, des « marchés de niche »<sup>280</sup>. Un rédacteur du *Norwich Mercury* est d'accord

---

<sup>273</sup> De l'anglais : "With many additional Remarks, Political and Theological, on the present state of our Nation ; and on General Principles.", G. Beaumont, *The Griper*, George Wright, 1830.

<sup>274</sup> Beaumont.

<sup>275</sup> Beaumont.

<sup>276</sup> Beaumont.

<sup>277</sup> « To the Editor of the Norwich Mercury », 3 janvier 1829.

<sup>278</sup> De l'anglais : "demoralizing and ruinous system", Benjamin P. Titter, « State of Trade », *The Norfolk Chronicle*, 9 janv. 1830.

<sup>279</sup> De l'anglais : "the city has lost its once tamed character which upheld the fair trader", Titter.

<sup>280</sup> Kasdi et Terrier, « "Conserver les ouvriers à leur sol natal". Processus d'industrialisation et regards sur l'avenir du tissage dans les campagnes françaises (années 1860) ».

pour dire que des produits ont été vendus à bas prix à Londres, mais que pour fabriquer cette quantité de produits à un tel tarif, la qualité en a pâti. Pour lui, cela nuit à la « réputation générale et l'excellence de la fabrication » et qu'il s'agit d'une « conduite impolitique » inacceptable, qu'elle soit nécessaire ou calculer par ruse<sup>281</sup>. Cette tendance de voir les marchands profiter des difficultés des manufacturiers a pu être facilitée par une classe de maître manufacturiers inexpérimentés à Norwich. Pour TITTER, certains maîtres-tisserands n'ont pas assez de capital et de relations pour maintenir les emplois et faire face aux marchands sans scrupules<sup>282</sup>. Le manque de capital dans la ville est un des problèmes récurrents mais souvent complémentaire d'autres causes. Il est dû à la faiblesse de certains maîtres-tisserands et constitue une véritable faiblesse contre les marchands, mais d'autres témoignages prouvent qu'il a aussi pu être une cause du retard de mécanisation, encore une fois de façon indirecte. WILLETT dénonce :

Une bonne partie du capital employé dans le commerce a été soit perdue, soit a quitté la ville – il y a moins de capital employé ici que dans toute autre ville manufacturière de la même taille.<sup>283</sup>

La raison pour lui a déjà été évoquée, le taux de salaire fixe et la colère des ouvriers contre leurs employeurs font fuir les investisseurs dans d'autres régions ou d'autres branches d'activité, alors que la ville possède les capacités de faire autant voire mieux en termes de prospérité économique. Une autre explication réside dans le fait que dans les années 1780, l'industrie textile de la ville est guidée par de grandes familles, très fortunées et influentes, qui se tournent vers d'autres activités à la fin du XVIIIe siècle lors des premières difficultés de cette branche. Celles de 1820 ne possèdent pas ces capacités commerciales<sup>284</sup>. Ce manque d'expérience a pu conduire ces marchands à subir la loi de ces commerçants londoniens peu scrupuleux, avec des transferts de capitaux toujours plus importants entre les petits exploitants, les tisserands victimes de ce système commercial désavantageux vers les entités capables d'investir de nombreux capitaux<sup>285</sup>.

---

<sup>281</sup> De l'anglais : "the general reputation and excellence of the manufacture have been brought into suspicion. The city at large is now suffering from this impolitic conduct, the result of cunning or of necessity", « Norwich Manufactures ».

<sup>282</sup> Titter, « State of Trade ».

<sup>283</sup> De l'anglais : "A good deal of the capital employed in the trade has been either lost in it, or has left the city – there is less capital employed here than in any other manufacturing town of the same size.", « Norwich Corporation - Local elections ».

<sup>284</sup> Wilson, « The Textile Industry ».

<sup>285</sup> Hobsbawm, « Les conséquences humaines de la révolution industrielle. 1750-1850 ».

Le Colonel HARVEY a lui aussi ses arguments qu'il expose face à Beaumont. Rappelons que le Colonel se veut comme un médiateur entre tisserands et maîtres, mais qu'ils pensent que ses derniers doivent avoir la confiance de leurs ouvriers. Ils pensent d'ailleurs que la volonté de se réunir est inutile et dangereuse, car quelques hommes peuvent exercer une influence positive sur toute l'industrie<sup>286</sup>. Ces hommes, sensés selon lui, doivent lutter pour maintenir le commerce dans la ville, car pour lui, les marchands décriés par BEAUMONT sont nécessaires pour vendre les produits et s'ouvrir de nombreux marchés<sup>287</sup>. Sur ce point, HARVEY a pu avoir raison car dans le *Griper*, BEAUMONT s'insurge aussi contre le commerce international, couteux financièrement et humainement, prenant pour exemple l'année 1821 et ses nouveaux naufrages notamment<sup>288</sup>. Ce marché est pourtant bel et bien nécessaire pour la ville, les produits de Norwich étant exporté sur les foires annuelles germaniques et françaises, sur les autres pays du continent jusqu'en Russie et en Scandinavie, et même en Chine, dès la fin du XVIIIe siècle, pour faire face à l'arrivée de l'industrie du coton<sup>289</sup>. On peut aussi reprocher au révérend l'abondance d'argument peu rationnel, parfois fondé sur une moralité religieuse méfiante envers le commerce et le profit qu'il engendre, ou sur la tentative de décrédibilisation de Harvey uniquement sur la forme de son discours et sa rhétorique, peu instructif sur le sujet d'origine. Le gouvernement se place aussi dans une position de défense pour le commerce, dans une optique libérale. John SPENCER, Chancelier de l'Echiquier en 1831, affirme que le principe du libre-échange doit subsister, car il a notamment permis l'extension du marché de la soie par exemple<sup>290</sup>. Dans l'East Anglia après les années 1820, au commencement des difficultés pour la ville et son industrie, les marchands semblent se détourner du commerce des tissus dans la ville, légitimant la perte des marchands dans la région comme quelque chose plus préjudiciable que l'affirme BEAUMONT<sup>291</sup>. Même si ces marchands londoniens pratiquent des tarifs peu avantageux, les tisserands et manufacturiers sont dépendants vis-à-vis de leur service et leur connaissance des marchés demandant. La baisse des tarifs marchands est sans doute malheureux, mais des solutions apportées auraient pu être facilement mis en place dans le but de protéger les manufactures de ces marchands. Leur absence a un effet bien plus néfaste, c'est la raison pour laquelle ces nouveaux tarifs appliqués seulement par les marchands

---

<sup>286</sup> « State of the City », *The Norfolk Chronicle*, 19 déc. 1829.

<sup>287</sup> « State of the City ».

<sup>288</sup> Beaumont, *The Griper*.

<sup>289</sup> Morris, « Portents of a depression ».

<sup>290</sup> « House of commons », *The Norfolk Chronicle*, 12 févr. 1831.

<sup>291</sup> Terrier, « Villageois occupés d'industrie en Europe occidentale (1830-1930) : des ouvriers hors champ ? »

londoniens (rappelons que ce n'est pas le seul débouché pour la ville), ne peuvent être une cause principale du déclin de l'industrie textile dans la ville.

### ***Les tisserands et le marché : une dépendance à la demande***

Les tisserands de Norwich sont influencés par le marché, car ils vendent leurs produits à différents clients, à différents endroits, par le biais des marchands locaux, londoniens ou de toute l'Angleterre, ou directement aux gens de la ville. Leurs produits se retrouvent sur toute l'île mais aussi dans des contrées plus éloignées, sur le continent, en Russie, en Scandinavie ou jusqu'en Chine. Ils sont influencés par la demande, qui peut varier selon les événements qui surviennent dans ces différents marchés, faisant varier la quantité de produits qu'on leur commande, et faisant par conséquent fluctuer leur travail et leur salaire. *Le Messenger des Chambres* révèle un événement qui se produit en 1829, et qui influence de manière significative l'industrie textile de la ville. Il se pourrait qu'en franchissant le Balkan, les Russes auraient indirectement provoqué la suspension des paiements d'une maison manufacturière de Norwich<sup>292</sup>. Le journal fait référence à la guerre russo-turque de 1828-1829, à l'instant où les Russes fondent sur Constantinople avec leur armée. Les Britanniques ont plutôt une attitude défiante envers les Russes, et on peut penser que cela est des effets sur le commerce, des effets immédiats et conséquents sur les manufactures du pays et en particulier sur celles de Norwich si l'on en croit l'article. Cet événement entraînerait une « stagnation remarquable » selon les mots du journal, mais précise que d'autres journaux pense qu'elle est dû à « une abondance de l'argent », peu probable en vue des difficultés de la ville pendant cette période<sup>293</sup>. La situation s'est déjà produite quelques années plutôt lors des Guerres Napoléoniennes. Elles ont eu un double effet, augmenter la demande pour les produits nécessaires pour la guerre et par conséquent diminuer celle de ceux dispensables, mais aussi fermer la porte à de nombreux marchés, les voies maritimes étant profondément entravées<sup>294</sup>. Or dans les années 1820 et 1830, il n'y a d'événements majeurs internationalement pouvant expliquer un recul de la demande pour la ville, du moins pour les marchés extérieurs et dans une proportion aussi importante que les Guerres Napoléoniennes. La ville ayant survécu à de tels événements aurait aussi pu survivre à

---

<sup>292</sup> « Bruits de la bourse de Londres », *Le Messenger des chambres*, 2 août 1829.

<sup>293</sup> « Bruits de la bourse de Londres ».

<sup>294</sup> Edwards, « Communications and Trade 1800-1900 ».

quelques événements éparses et mineurs sur le continent, et ne peuvent expliquer un recul considérable de l'industrie textile.

La demande peut aussi être décidée par l'*East India Company*, dont le poids considérable dans l'économie des exportations britanniques exerce une influence tout aussi grande sur les manufactures de la métropole. Une simple commande peut permettre aux tisserands de la ville de passer l'hiver avec un nombre d'emplois important. C'est ce qu'il se passe en 1830 lorsque la gigantesque entreprise commande 6000 pièces aux tisserands de Norwich. Cela permet une réduction provisoire de la détresse des tisserands les plus pauvres pour une saison et un soulagement de la taxe des pauvres<sup>295</sup>. Le cas de la Compagnie des Indes est particulier, car elle dirige tout le commerce jusqu'aux Indes et en Chine, et sa puissance a une influence considérable sur la production textile en métropole. La ville de Macclesfield dans le Cheshire a par exemple subi une grave dépression dans le secteur de la soie lorsque l'EIC a interdit l'importation de soie en Inde<sup>296</sup>. Mais les commandes de l'EIC sont aussi un phénomène provisoire, fluctuant, qui sauve ou menace quelques tisserands pour un temps limité. D'ailleurs, ces commandes sporadiques sont montrées comme exemple par un député de la Chambre des Communes. Face aux accusations de députés de l'opposition contre la chartre commerciale de l'EIC, Mr ASTELL répond qu'elle a permis de couvrir les besoins des manufactures de Norwich<sup>297</sup>. Mais l'effet de fluctuation de ces commandes et de la demande internationale en général peut être un problème pour le développement d'une industrie pendant la Révolution Industrielle. Les recettes engrangées par les exportations sont particulièrement irrégulières et les recettes évoluent moins vite que l'augmentation des volumes d'exportation dans l'industrie textile<sup>298</sup>. Elles ne peuvent être une source de financement suffisantes si on veut développer une industrie mécanisée de façon stable et constante. Pour contrer ces fluctuations, certains manufacturiers fabriquent sur spéculation, anticipant de possibles commandes<sup>299</sup>. Mais l'astuce peut être néfaste, car ils se retrouvent parfois avec des quantités de marchandises invendables au prix du marché, comme en 1827 où les manufacturiers de la laine se retrouvent avec 3 années de stocks invendues et

---

<sup>295</sup> « An East India order », *The Morning Post*, 28 déc. 1830.

<sup>296</sup> « Past and Present State of Macclesfield », *The Manchester Courier and Lancashire General Advertiser*, 1 avr. 1826.

<sup>297</sup> « House of Commons - East India Company's charter », *The Manchester Courier and Lancashire General Advertiser*, 20 févr. 1830.

<sup>298</sup> Charles K. Harley et Nicholas F. R. Crafts, « Simulating the Two Views of the British Industrial Revolution », *The Journal of Economic History* 60, n° 3 (2000): 819-41.

<sup>299</sup> « Wages », *The Norwich Mercury*, 26 oct. 1833.



invendables au prix du marché en vue de son évolution permanente<sup>300</sup>. La nature irrégulière a pu empêcher les manufactures de se mécaniser à un certain niveau, car les machines ne sont profitables que si elles permettent de vendre de grande quantité de produits<sup>301</sup>. La production artisanale qui subsiste à Norwich dépend beaucoup des cycles commerciaux, des saisons et de la fluctuation importante, autant de raisons qui freinent les investissements dans les machines<sup>302</sup>. De plus, la frilosité des marchands pour acheter de grandes quantités et leur préférence pour des achats hebdomadaires leur permettent de mieux faire face aux aléas du marché, mais ne procure pas aux tisserands des revenus réguliers et garantis, favorisant leur détresse.

Il y a un autre effet qui fait fluctuer la demande, dans ce cas plus particulièrement sur le marché intérieur ; c'est la mode. Les goûts du public changent, et les tisserands doivent s'y adapter avec plus ou moins de réussite. Le phénomène saisonnier s'applique à la mode. A Manchester, la fin de la saison des « articles fantaisistes colorés<sup>303</sup> » pousse de nombreux tisserands au chômage. Mais les changements de la mode ont un impact plus significatif à Norwich. En effet, de nombreux acteurs de la ville accusent ces changements de la ruine des tisserands de la ville. Edward OXLEY est sollicité pour un discours devant quelques milliers de tisserands, pour qu'il donne quelques conseils à ceux-ci. Il était en effet manufacturier dans le textile avant de se retirer. Il pense que les goûts du public ont changé et que cela « a matériellement diminué la demande pour les produits de Norwich, et les effets ont été particulièrement douloureux<sup>304</sup> » pour la plupart d'entre eux. ATHOW déplore aussi les baisses de salaires nécessaires selon lui si les manufacturiers veulent changer leur ligne de produits, car une pièce qui donnait de nombreux emplois aux tisserands n'est plus à la mode<sup>305</sup>. Cela réduit aussi la compétitivité de ces tisserands, car ils n'ont moins l'habitude de fabriquer ce type de produit en comparaison d'autres régions où il est déjà implanté. La clientèle a tendance à préférer les produits de haute qualité, avec de meilleures finitions et parfois embellis<sup>306</sup>. Mais là où les machines produisent des tissus et vêtements standardisés, ce genre de vêtements haut de gamme est d'autant plus affecté par les changements de mode. Le problème de Norwich, c'est qu'il y a peu de variétés de produits fabriqués, privilégiant

---

<sup>300</sup> « The wool trade », *The Norfolk Chronicle*, 29 déc. 1827.

<sup>301</sup> Raphael Samuel, « Workshop of the world : Steam Power and Hand Technology in Mid-Victorian Britain », *History Workshop Journal* 3, n° 1 (1977): 6-72.

<sup>302</sup> Samuel.

<sup>303</sup> « State of Trade », *The Manchester Times*, 4 août 1832.

<sup>304</sup> « State of trade », *The Norfolk Chronicle*, 9 janv. 1830.

<sup>305</sup> « Court of Guardians - State of trade ».

<sup>306</sup> Samuel, « Workshop of the world : Steam Power and Hand Technology in Mid-Victorian Britain ».

une production très spécialisée, et que les manufacturiers doivent donc changer de gamme de produits si les tendances évoluent<sup>307</sup>. Paradoxalement, la réduction de la gamme de produit peut encourager la mécanisation, et l'East Anglia résiste à la concurrence du coton notamment autant que possible grâce à ce resserrement<sup>308</sup>. Mais dans le cas où les tisserands désirent continuer à tisser de façon artisanal, résistant à la mécanisation, la concentration de la production est un handicap.

La demande intérieure peut malgré tout stimuler la production textile. A Leeds, une augmentation des acheteurs du marché national en 1837, à la fin de la crise des tisserands est une indication que les temps s'améliorent<sup>309</sup>. Dans cette optique, dans les périodes de difficultés, les manufactures de la ville recommandent aux habitants de la ville de Norwich d'acheter uniquement des tissus locaux<sup>310</sup>. Mais le public a maintenant une préférence pour le coton, moins chère, plus léger, attractif et plus facile à laver, que des avantages comparés aux produits de Norwich<sup>311</sup>, et de toute manière, sa population ne permet pas de maintenir en vie une industrie si conséquente.

---

<sup>307</sup> Wilson, « The Textile Industry ».

<sup>308</sup> Coleman, « Growth and decay during the industrial revolution - The case of East Anglia ».

<sup>309</sup> « The Woollen Trade, Etc. »

<sup>310</sup> « Norwich Manufactures ».

<sup>311</sup> Williams, « The textile industry ».

## Chapitre 6 – Du monopole à la concurrence : une nostalgie à l'épreuve du changement de paradigme géographique

### *Tisserands des villes contre tisserands de la campagne : des tensions internes*

Face à la difficulté de payer des salaires dont les taux ne s'abaissent pas pour s'adapter aux marchés, certains maîtres-manufacturiers ont pu profiter de la main d'œuvre du comté de Norfolk. Leur objectif est de faire tisser des produits à la campagne, à moindre coût, en fournissant la matière première depuis Norwich pour ensuite faire revenir le produit fini dans la ville. Cela favorise la défiance des tisserands de Norwich, qui se rassemblent aux entrées de la ville pour contrôler les chariots qui alimentent le trafic avec les tisserands campagnards<sup>312</sup>. Ils y voient une menace pour leur salaire et leur emploi, car si la production est délocalisée, les maîtres-manufacturiers auront évidemment moins de travail à leur proposer. Dans l'autre sens, une population de travailleur campagnard peut aussi affecter la production en ville et le coût de fabrication des marchandises. Un certain W. James écrit une lettre à destination d'un membre de la *Court of the Guardians* pour lui demander des mesures concernant la situation des pauvres. Selon lui, elle est dégradée par l'immigration de travailleurs irlandais, entre autres causes qu'il ne cite pas<sup>313</sup>. La présence de ces travailleurs n'est pas attestée dans d'autres sources et dans l'historiographie, ce qui nous fait prendre cette information avec précaution. Quoiqu'il en soit, cela prouve que les tensions sont vivaces entre les deux mondes. BROWN, dans une lettre pour le *Norfolk Chronicle* et en réponse à l'article de ATHOW sur l'état de la ville, reprend ces critiques faites aux manufacturiers. Ils affirment que certains maîtres-manufacturiers utilisent des moyens secrets et frauduleux pour faire faire travailler les tisserands campagnards à moindre coût. Pour lui, les manufacturiers doivent être persuader de payer le bon prix aux tisserands et de ne pas transmettre leur production ailleurs qu'en ville, pour éviter une course à la concurrence destructrice. Selon lui, ce « n'est pas la compétition entre le Yorkshire ou les autres comtés avec Norwich mais entre les manufacturiers de Norwich entre eux qui ont

---

<sup>312</sup> « On Tuesday last », *The Norfolk Chronicle*, 5 sept. 1829.

<sup>313</sup> « Letters to Lord Suffield » (Norfolk Record Office, 16 juillet 1832), GTN 5/9/72/6-31.

amené la misère actuelle<sup>314</sup> » sur la ville. OXLEY revient aussi sur ce point, raison pour lui de la ruine des tisserands. La demande est fabriquée à la campagne en raison des taux de salaires plus faible. Norwich est située dans une grande région agricole, où les salaires sont faibles, à cause selon lui de la surabondance de la production et de *poor rates* particulièrement désavantageuse dans cette région rurale, et qui fait fondre les salaires<sup>315</sup>. Mais à la différence de BROWN, il justifie la nécessité de baisser les salaires en ville pour pouvoir faire face à la concurrence de la campagne. Cette concurrence n'est pas vraiment à l'origine de tous les maux de la ville, et elle ne se fait écho qu'auprès des tisserands en colère, que cette concurrence ne fait qu'amplifier. Mais elle ne fait que se superposer à une quantité d'autres problématiques auxquelles les tisserands font face. Mais il est certain qu'elle alimente la méfiance et la violence des tisserands contre leurs maîtres, notamment car ce réseau clandestin entre la ville et la campagne devient une cible de choix pour eux, avec comme motivation la volonté de préserver leur mode de vie menacée<sup>316</sup>. Ces formes de violence encouragent l'abandon du textile par les grandes maisons manufacturières<sup>317</sup>. Les différences de salaires entre ville et campagne existent depuis un certain temps, mais les deux journaux locaux ne révèlent ces violences qu'à partir de 1826 où la crise apparaît avec le manque d'emploi et la chute des salaires qu'elle implique<sup>318</sup>. Les tisserands de la campagne deviennent une cible facile pour les tisserands qui se sentent délaissés.

On observe toutefois des tentatives de médiation entre les deux mondes. Edmond WODEHOUSE, député du parlement britannique représentant le Norfolk, propose une solution pour apaiser les tensions entre ces deux communautés. Il propose son plan d'action détaillé à la chambre des magistrats en janvier 1830. Un comité de magistrats appartenant au comté doit être réuni pour établir une communication officielle avec les magistrats de Norwich à propos du tissage. Cette communication doit avoir pour vocation la mise en place d'une politique commune en termes de sécurité, pour prémunir de la « répétition des attaques anarchiques et des actes de violence contre les personnes et les biens qui ont eu lieu

---

<sup>314</sup> De l'anglais : "It is not Yorkshire or any other Shire competing with Norwich, but Norwich Manufacturers against each other, that have brought all the present evils upon us", Brown, « To the Editor of the Norfolk Chronicle ».

<sup>315</sup> « State of trade », 9 janvier 1830.

<sup>316</sup> Williams, « The textile industry ».

<sup>317</sup> Williams.

<sup>318</sup> Morris, « Attempted Revival ».

récemment dans les environs de la ville de Norwich<sup>319</sup> ». La proposition du député de faire collaborer les magistrats des deux camps est uniquement répressive, elle ne propose pas de politique commune en termes de salaires, qui aurait sans doute été une tentative plus ambitieuse de maintenir une bonne entente entre Norwich et son comté. D'autres tentatives ont été faites dès le début de la crise en 1826 auprès du comité des tisserands par le comité de la *Court of Guardians*. Ce dernier affirme que si la proposition de réduction des salaires est acceptée, 1000 emplois seraient créés grâce aux manufacturiers qui retireraient leur production de la campagne<sup>320</sup>. On lui répond qu'historiquement les réductions de salaires n'ont eu aucun impact sur le chômage<sup>321</sup>. On ne peut affirmer ces déclarations car les réductions de salaire n'ont pas eu lieu à l'échelle de toute la ville. De plus, les tisserands affirment qu'en réduisant les salaires en ville, ils s'abaisseraient mécaniquement à la campagne. Sur ce point, les tisserands proposent un argument solide, car les industriels profitent des faiblesses inhérentes aux tissages campagnards, à savoir leur dissémination, leur pluriactivité et leur difficulté à s'unir, pour réduire les salaires au point le plus bas possible<sup>322</sup>. Les tisserands des campagnes n'ont d'ailleurs pas des conditions de vie enviables. Ils se rassemblent aussi pour exprimer la détresse du comté, contestant contre le prix des matières, trop élevé par rapport aux produits manufacturés, et contre une taxe sur le malt, qu'on voit comme une offense contre les ouvriers et contre leur distraction<sup>323</sup>. La faiblesse de leur revenu et le prix de ces ressources les forcent à travailler de longues heures par jour, jusqu'à 15 heures<sup>324</sup>. La situation de ces tisserands campagnards est d'ailleurs identique dans tout le pays. Dans le Lancashire, les journaux provinciaux établissent un bilan préoccupant de leur industrie campagnarde, notamment face à la faiblesse des salaires qu'on leur propose et leur résistance contre la mécanisation<sup>325</sup>.

Les relations de proximité entre les Norwich et son comté lient leur destin face au développement industriel et on ne peut remettre la faute du déclin sur les tisserands des

---

<sup>319</sup> De l'anglais : "the repetition of the lawless attacks and violent outrages, upon persons as well as property, which have lately prevailed in the neighbourhood of the city of Norwich", « Magistrates' Chamber », *The Norfolk Chronicle*, 23 janv. 1830.

<sup>320</sup> « Reduction of wages ».

<sup>321</sup> « Reduction of wages ».

<sup>322</sup> Kasdi et Terrier, « "Conserver les ouvriers à leur sol natal". Processus d'industrialisation et regards sur l'avenir du tissage dans les campagnes françaises (années 1860) ».

<sup>323</sup> « Norfolk County Meeting », *The Norfolk Chronicle*, 23 janv. 1830.

<sup>324</sup> Kasdi et Terrier, « "Conserver les ouvriers à leur sol natal". Processus d'industrialisation et regards sur l'avenir du tissage dans les campagnes françaises (années 1860) ».

<sup>325</sup> « The disturbed districts », *The Morning Post*, 5 mai 1826.

campagnes. Leur détresse est aussi importante que les autres tisserands artisans et les tensions entre eux ne sont que le révélateur de la situation régionale difficile. Alors que les campagnes ont été le lieu de l'avènement de la proto-industrie, la centralisation de la production industrielle à Norwich ne permet pas non plus un développement du tissage campagnard. Comme dans les autres campagnes britanniques, les tisserands disparaissent face à l'expansion de l'utilisation des machines à vapeur<sup>326</sup>, mais pas au profit de la capitale régionale.

### ***Une étude comparative de Norwich et des villes du Yorkshire et du Lancashire : comprendre la concurrence nationale***

Plus que les tisserands campagnards, l'industrie textile des villes émergentes de l'Ouest et du Nord de l'Angleterre constitue une réelle menace pour celle de Norwich. Le nouveau modèle de production qui y est appliqué remet en cause la fabrication artisanale du textile à l'échelle de tout le pays, y compris dans les villes où il est implanté.

A Norwich, on dénonce le déplacement de la production de nombreux produits, dont les « *camblets, stuffs, damasks, etc...* »<sup>327</sup> vers le Yorkshire, augmentant le paupérisme dans la ville. De plus, une preuve de la faiblesse de la ville face à ce comté est l'envoi de la laine du Norfolk vers le Yorkshire pour être filer, puis retourner à Norwich pour être manufacturé. Cela entraîne des coûts prohibitifs pour les manufactures de la ville et donne un avantage considérable pour celle du Yorkshire<sup>328</sup>. C'est une double peine pour la ville qui perd sa production à cause de tarifs plus élevés que dans d'autres régions du pays, et l'absence, jusqu'en 1834, de manufactures de filage opérationnelles. La crainte de voir toute la production transférée est réelle, comme en témoigne à une réunion des artisans tisserands :

ils pensaient que les habitants du Yorkshire n'avaient pas encore porté leur attention sur le tissage de larges bombazines<sup>329</sup>.

---

<sup>326</sup> Edward Royle, « Industrialisation », in *Modern Britain, A Social History, 1750-2011*, Bloomsbury Academic, 2012, p. 43-48.

<sup>327</sup> « The Manufactures of Norwich ».

<sup>328</sup> « The Manufactures of Norwich ».

<sup>329</sup> De l'anglais : « they believed the Yorkshire people had not yet turned their attention to weaving broad bombazines. », « At a meeting of the Journeymen Weavers ».

Cette citation fait référence aux autres produits transférés, et montrent que les tisserands sont inquiets de voir d'autres de leurs spécialités ajoutées à la liste. Ils sont dépendants des choix des tisserands des villes du Yorkshire, même s'ils préfèrent cette option à réduire leur salaire<sup>330</sup>. La fabrication de produits de qualité inférieure dans d'autres villes du pays est d'ailleurs vue comme une conduite indigne, les manufacturiers de ces villes s'emparent d'un savoir-faire durement acquis, faisant baisser la demande pour les prix de Norwich et poussant les honnêtes tisserands de Norwich à la ruine<sup>331</sup>. La compétition est aussi politique, et est dépeinte par la presse provinciale. Un article du *Leeds Mercury*, publiée dans la région du Yorkshire, fait réagir le *Norwich Mercury*. Ce dernier dénonce le « mépris<sup>332</sup> » du premier d'avoir pensé que les installations locales sont bien supérieures à celle en activité à Norwich. Il pense aussi que les avantages du Yorkshire peuvent être émulés, notamment en affirmant que le coût de l'énergie n'est pas tellement supérieur et que la question du capital est la même dans tout le pays<sup>333</sup>. Le *Norwich Mercury* a pu avoir raison sur ce point mais omet les tensions politiques inhérentes à la ville. Ces oppositions de journaux provinciaux révèlent la croissance de l'importance de la presse régionale dans la politique locale et nationale, mais aussi la défense de sa région et d'un modèle de développement. D'un côté, le *Leeds Mercury* politiquement très actif et avec des journalistes exprimant leurs opinions politiques et économiques<sup>334</sup>. Ils défendent et promeuvent le développement économique de leur région face à une région rurale en déclin, mais qui se défend par le biais du *Norwich Mercury* notamment, qui insiste sur les capacités du Norfolk à pouvoir rivaliser. Pourtant, la ville est bien victime de la concurrence, qui peut elle aussi concurrencer avec les avantages des tisserands de Norwich. En effet, le savoir-faire transmis entre les générations de tisserands n'est pas nécessaire pour ceux de Leeds par exemple, profitant d'un environnement bénéfique, comme la présence de matière première décisive dans le développement industriel, de marchands et négociants ou d'une multitude de village procurant une main d'œuvre significative, mais aussi l'utilisation du coton comme matière première principale<sup>335</sup>.

---

<sup>330</sup> « At a meeting of the Journeymen Weavers ».

<sup>331</sup> « Norwich Manufactures ».

<sup>332</sup> De l'anglais : "with such a decided contempt", « The Norwich Yarn Company », *The Norwich Mercury*, 2 nov. 1833.

<sup>333</sup> « The Norwich Yarn Company ».

<sup>334</sup> Jeremy Black, « Politics 1800-1833 », in *The English Press, 1621-1861*, Sutton Publishing, 2001, 161-76.

<sup>335</sup> Terrier, « Villageois occupés d'industrie en Europe occidentale (1830-1930) : des ouvriers hors champ ? »

Dans les villes du Yorkshire, la situation des tisserands artisans est identique à Norwich. Mais si la situation difficile des tisserands sur métier manuel est nationale, Norwich n'a pas d'industrie de substitution comme à Manchester avec le coton par exemple. A Bradford, les tisserands se réunissent aussi, de manière plus sporadique qu'à Norwich, et demande des salaires décents à leurs maître-manufacturiers<sup>336</sup>. Pour le *Morning Chronicle* et son correspondant sur place, il faut laisser les employeurs décider quel type de machines est utilisé, mécanique ou manuel, du moment qu'elle n'utilise pas la vapeur et qu'ils emploient les tisserands<sup>337</sup>. Sans discuter de l'efficacité de l'une ou de l'autre et de l'intérêt des tisserands dans ce choix, on peut au moins établir que le choix existe, et que les deux sont une solution envisageable et prête à être mise en place dès 1825. A Colne, dans le Lancashire, la détresse des tisserands est considérable. Ils sont majoritairement employés sur des métiers manuels et sont remplacés par les métiers à tisser mécaniques, ce qui s'ajoute au mauvais état du marché et aggrave leur situation<sup>338</sup>. La compétition s'étend jusqu'en Ecosse, où les tisserands artisans du comté de Lanark sont dans un état de « dénuement le plus total », et où chaque amélioration du métier à tisser mécanique les affaiblit un peu plus, à un degré « qui révolte l'humanité »<sup>339</sup>. Dans la presse du Yorkshire, on affirme aussi que l'état général des manufactures de textile dans le pays est déplorable, en prenant Norwich comme exemple marquant de cette situation, qui a peu de précédent dans l'histoire du pays selon le *Manchester Courier*<sup>340</sup>. Les tisserands sur métier manuel sont sacrifiés dans tout le pays au profit de la mécanisation et des grandes firmes industrielles. A Norwich, les seuls qui survivent sont celles qui investissent dans le tissage mécanique et se focalise sur une gamme limitée de produits<sup>341</sup>. C'est donc moins la concurrence des autres villes que celle des machines qui menace l'industrie textile dans la ville. Le problème réside toujours dans l'incapacité des acteurs de la ville à prendre la pleine mesure de l'importance et de la nécessité des machines dans la survie de son industrie, pour les raisons sur lesquels nous nous sommes déjà penchées.

Néanmoins, la presse se focalise majoritairement sur le Yorkshire comme le véritable concurrent<sup>342</sup>. On parle moins du Lancashire et de son importante industrie du coton, sans

---

<sup>336</sup> « Bradford combers and weavers », *The Morning Chronicle*, 20 août 1825.

<sup>337</sup> « Bradford combers and weavers ».

<sup>338</sup> « Extreme distress at Colne and the neighbourhood », *The Morning Chronicle*, 7 août 1826.

<sup>339</sup> De l'anglais : "hopeless destitution", "at which humanity revolts", « The condition of the hand-loom weavers of the West of Scotland », *The Morning Chronicle*, 30 sept. 1826.

<sup>340</sup> « State of the country ».

<sup>341</sup> Coleman, « Growth and decay during the industrial revolution - The case of East Anglia ».

<sup>342</sup> Wilson, « The Textile Industry ».



doute parce que la région traverse aussi une période de grave crise de son industrie textile, souffrant aussi de la concurrence avec sa région voisine. La presse de Manchester la présente sous un prisme de difficulté tout aussi importante que Norwich, favorisant peut-être cette dernière à la mettre en retrait dans ces accusations de concurrence. Le *Norwich Mercury* reporte par exemple les dires de HYETT dans son édition du 2 janvier 1830. Il affirme que les tisserands du Lancashire et des autres villes manufacturières ne pourront jamais retrouver leur niveau de vie avec pour responsable la machine<sup>343</sup>. Le Lancashire est aussi vu comme une victime du développement industriel, pas comme un profiteur. Des manifestations très médiatisées comme celle tragique de Peterloo en 1819 ont pu contribuer à cette vision désastreuse de la région. A Manchester aussi, la presse n'est pas non plus optimiste vis-à-vis de ces tisserands. Certains articles dénoncent d'ailleurs des titres de presses qui les exciteraient à se rebeller contre leur maître qui les opprimerait, et soulignent que leur détresse est nationale, créant un climat hostile dans la ville<sup>344</sup>. D'autres articles, dans les mêmes journaux, rendent plus tard un bilan négatif de la manufacture textile dans la ville, tissage manuel et mécanique confondu<sup>345</sup>. Face à cette vision très pessimiste de la région, la ville de Norwich tourne son ressentiment vers le Lancashire, une région vue comme bien plus prospère. Pourtant, Manchester est le symbole de la ville industrialisée, où les manufactures de coton écrasent les petits producteurs artisanaux, grâce notamment au métier à vapeur<sup>346</sup>. En se focalisant sur les faiblesses et les dommages causés par la mécanisation aux classes vulnérables, la presse mancunienne détourne l'attention de sa réussite vers le Lancashire.

Dans la compréhension du déclin de l'industrie textile de la ville de Norwich s'explique souvent par l'augmentation de la concurrence des régions évoquées. Néanmoins, ces régions souffrent aussi d'une grande crise du textile dans les années 1820 et 1830. La véritable concurrence est celle de la mécanisation, qui met en péril les tisserands sur métier mécanique, et propose un travail moins valorisant pour ceux qui se reconvertissent à l'usine. De plus, on l'a vu, Norwich a les moyens de se mécaniser, et donc de faire face à la concurrence, mais la configuration des régions industrielles et leurs caractéristiques favorisent le déploiement de la machine malgré les résistances.

---

<sup>343</sup> « Postscript ».

<sup>344</sup> « The hand-weavers », *The Manchester Courier and Lancashire General Advertiser*, 15 janv. 1825.

<sup>345</sup> « State of trade », *The Manchester Courier and Lancashire General Advertiser*, 25 nov. 1837.

<sup>346</sup> Hobsbawm, « La révolution industrielle, 1780-1840 ».

## *Les tisserands face à la concurrence internationale*

Une autre menace identifiée pour les tisserands de Norwich est la présence d'industrie textile à l'internationale qui peuvent faire office de concurrence, d'autant plus dans les matières travaillées qu'ils travaillent, la laine et la soie. Ce sont des matières travaillées dans plusieurs régions, de la France aux Indes orientales, au moins depuis aussi longtemps que Norwich. L'ouverture de Norwich sur les marchés internationaux après les guerres napoléoniennes ouvrent les produits à cette concurrence, il nous faut donc définir si elle présente une réelle menace décisive.

La concurrence se présente de deux façons. D'un côté, les produits de Norwich subissent la concurrence sur les marchés internationaux, mais aussi sur le marché intérieur. Le premier pays évoqué en tant que concurrent direct est la France. La presse britannique et française nourrit cette rivalité. La fabrication de vêtements en soie à Lyon est attestée dès le 15<sup>ème</sup> siècle, à la même date que les Britanniques<sup>347</sup>. Le *Journal du commerce de la ville de Lyon*, sur de la supériorité de son industrie, affirme avec maladresse lors d'une exposition de produits en 1834 qu'elle peut rivaliser avec sa concurrente britannique, Manchester :

Fabrication défectueuse, absence de goût pour les dessins, prix élevés, voilà en quelques mots le programme de l'exposition de Manchester que les insulaires de Royaume-Uni appellent le *Lyon* de l'Angleterre. On voit qu'il n'y a pas-là de quoi effrayer le *Lyon* de la France.<sup>348</sup>

De ce point de vue, la concurrence est féroce, avec des produits dont les avantages sont nettement en faveur des Français. Mais l'article se focalise plus sur les soieries que sur l'industrie et sa diversité de produits fabriqués, négligeant ainsi la puissance de l'industrie de masse du coton par exemple. Néanmoins, ces arguments semblent applicables à Norwich, où l'importance de la soie grandit au fil du développement industriel des villes du Yorkshire et du Lancashire. Un article du *Coventry Herald* reporté dans le *Norfolk Chronicle* affirme que pour une fois, les maîtres et les tisserands s'accordent à dire que l'importation de soie étrangères est préjudiciable pour les manufactures nationales<sup>349</sup>. Ces articles étrangers sont une sorte d'ennemi commun qui peut réunir les deux parties en crise dans une cause commune. Encore une fois, on évoque uniquement la soierie comme potentielle danger,

---

<sup>347</sup> « Exposition de produits des fabriques étrangères. L'Angleterre et la Chine. »

<sup>348</sup> « Exposition de produits des fabriques étrangères. L'Angleterre et la Chine. »

<sup>349</sup> « Sunday's Post », *The Norfolk Chronicle*, 19 nov. 1831.

aucune mention de la laine ou du coton n'est faite. La concurrence internationale se porte donc sur un nombre très restreint d'article, pas en mesure de remettre toute l'industrie de Norwich en péril. Néanmoins, pour être compétitif sur les marchés internationaux, la production de masse s'impose pour le coton, mais aussi pour la laine, matière principalement utilisée dans la ville<sup>350</sup>. Norwich a donc un double désavantage sur les marchés internationaux, le prix élevé de ses soieries malgré leur bonne qualité et bonne réputation à l'étranger, mais aussi l'absence d'une production massive d'article en laine, compromettant face aux autres villes industrielles du pays, mais aussi du monde. La France concurrence bien les marchandises de Norwich sur les marchés internationaux, avec des manufactures en constante amélioration et lorsque la technologie se répand, notamment dans le Nord de la France dans la deuxième moitié du XIXe siècle<sup>351</sup>. Mais ces commerçants rivaux comptent surtout sur des stratégies commerciales comme les embargos et non sur la qualité de leurs produits, provoquant seulement des difficultés cycliques pour les tisserands de Norwich<sup>352</sup>.

La pénétration des produits étrangers est aussi vue comme une menace par le prisme du libre-échange, qui pour les tisserands est injuste et encourage une trop forte concurrence étrangère en plus de faire baisser les prix de leurs marchandises. Il ne bénéficierait pour eux qu'aux pays qui le mettent en vigueur, or seul les Britanniques ont commencé à l'instaurer jusqu'ici. Cette politique est observée en France avec méfiance et mépris. Pour la presse lyonnaise, elle porte préjudice aux articles fabriqués notamment à Norwich, car elle réduit les bénéfices des fabricants et mets donc en difficulté le reste de l'industrie<sup>353</sup>. En effet, elle affirme que le coût de la vie en Angleterre, notamment à cause des Corn Laws, maintient des salaires élevés pour les tisserands, ce qui réduit les gains des maîtres-manufacturiers, mais ce qui les empêche aussi de vivre correctement avec la cherté des produits de première nécessité. La solution est donc de maintenir des tarifs élevés sur les produits, réduisant leur compétitivité. Pour les tisserands de Coventry, le système de libre-échange est injuste, car il réduit les salaires des artisans ainsi que les revenus des manufacturiers<sup>354</sup>. Face à cette concurrence injuste de produits étrangers moins chers, ils estiment que les fabricants devraient au moins avoir l'avantage dans l'approvisionnement intérieur<sup>355</sup>. A Norwich, ce

---

<sup>350</sup> Kasdi et Terrier, « "Conserver les ouvriers à leur sol natal". Processus d'industrialisation et regards sur l'avenir du tissage dans les campagnes françaises (années 1860) ».

<sup>351</sup> Wilson, « The Textile Industry ».

<sup>352</sup> Wilson.

<sup>353</sup> « Exposition de produits des fabriques étrangères. L'Angleterre et la Chine. »

<sup>354</sup> « Meeting of the Weavers to Petition against Free Trade », *The Norwich Mercury*, 27 déc. 1828.

<sup>355</sup> « Meeting of the Weavers to Petition against Free Trade ».

Le système est aussi décrié, mais cette fois-ci car il réduit le prix des produits. Conjugée à une taxation trop élevée dans le pays selon un lecteur du *Norwich Mercury*, la réduction des taxes doit permettre de maintenir la vente de produits compétitifs tout en ne mettant pas en péril les ouvriers de la ville<sup>356</sup>. Pour un autre citoyen de la ville, attristé par la détresse de la ville, le libre échange procure plus d'avantages aux commerçants étrangers tant que le système n'est pas étendu dans leur pays<sup>357</sup>. L'industrie des soies de Coventry est principalement destinée au marché intérieur, et l'import de produit étranger plus accessible fait baisser la demande pour les produits de la ville<sup>358</sup>. Norwich étant porté vers l'extérieur, un système de libre-échange entraîne une chute des prix pour rester compétitif face aux produits étrangers sur le marché mondial.

La théorie de HOBBSAWM sur la Révolution Industrielle donne une place importante au coton et au développement des marchés extérieurs, parfois par force, qui permet la fabrication et la vente d'une grande quantité d'articles manufacturés qui fait bondir la production industrielle, notamment grâce à la machine<sup>359</sup>. On est conscient en partie de ce phénomène dans les années 1830. Un lecteur du *Norwich Mercury* dénonce le commerce international qui est mauvais pour les marchandises nationales. Il crée une compétition qui fait baisser les salaires. La surabondance de la main d'œuvre qui débouche de l'utilisation de la machine ne profite à personne, ni aux tisserands qui se paupérisent, ni aux manufacturiers qui vendent leurs produits moins chers sur le marché mondial. Dans ce cas, Norwich n'est pas victime de la concurrence internationale, mais le commerce extérieur déraisonnée a un effet néfaste sur l'industrie de la ville.

En réalité, la concurrence exerce une influence minimale sur l'industrie textile de Norwich et du Royaume-Uni de manière générale. Premièrement, le gouvernement pense que le principe de libre-échange a permis à de nombreuses branches d'industries de se développer dont celle de la soie<sup>360</sup>. En effet, comme pour le coton pour Manchester, le marché extérieur a permis à l'industrie textile de la soie de Norwich de se relancer après les guerres napoléoniennes et l'augmentation de la menace des usines du pays<sup>361</sup>. Ensuite, la concurrence n'est pas perçue comme menaçante par la presse de Norwich. Pour le *Norfolk*

---

<sup>356</sup> Kitton, « State of the Country - To the Inhabitants of the City of Norwich ».

<sup>357</sup> Titter, « State of Trade ».

<sup>358</sup> Peter Searby, « The Organisation of the Ribbon Trade and the Slump after the French Wars » dans *Weavers and Freemen in Coventry, 1820-1861: Social and Political traditionalism in an early Victorian town*, University of Warwick., s.l., 1972.

<sup>359</sup> Hobsbawm, « La révolution industrielle, 1780-1840 ».

<sup>360</sup> « Barilla », *The Norfolk Chronicle*, 12 févr. 1831.

<sup>361</sup> Edwards, « Industrial Development of the City 1800-1900 ».

*Mercury*, on doit croire avec la plus grande assurance que les branches de l'industrie retrouveront des périodes d'activités importantes après les difficultés rencontrées au début des années 1820, notamment grâce à « leur supériorité sur les marchés européens<sup>362</sup> ». Un marchand qui a voyagé en France et en Suisse affirme au journal que la qualité de leurs articles en soie est très inférieure à ceux de la ville, et que sans contrainte commerciale, sans droit de douane, « l'excellence » de leurs produits leur assure « la priorité »<sup>363</sup>. Les producteurs français et Suisse ne sont pas vus comme une menace. On espère plutôt que le marché retrouvera de la vigueur, car ils ne peuvent rivaliser face aux produits anglais, et que la demande dépend de cycles indépendants de la concurrence internationale. L'ouverture à ces nouveaux marchés internationaux est plutôt vue comme une opportunité de faire valoir pour les articles de la ville et une source de revenu importante<sup>364</sup>. Cette idée est renforcée par la confiance et la perception positive de la presse et des acteurs économiques de la ville pour leur industrie.

La véritable concurrence que les tisserands de Norwich rencontrent est celle de la mécanisation. De ce point de vue, Norwich peut être perçue comme une ville étrangère à l'Angleterre industrialisée. Dans un premier temps, au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'industrie florissante de la soie et de laine de Norwich détruit celle des Indes Orientales par le biais des politiques commerciales agressives de l'*East India Company*, comme le rappelle la presse française<sup>365</sup>. En effet, Norwich s'empare non seulement de la production des textiles manufacturés indiens, mais reprend aussi leurs motifs et leurs articles, ramenés des Indes par les soldats britanniques<sup>366</sup>. Mais à partir des débuts de la mécanisation, Norwich subit le même sort. Comme le rappelle Allen, les usines de coton sont tellement efficaces dans les années 1830 qu'elles ont le potentiel pour anéantir toutes productions manuelles n'importe où dans le monde<sup>367</sup>. Au même moment, la France et l'Inde ne prennent pas la pleine mesure de la machine et subissent ainsi la puissance industrielle de l'Angleterre, pouvant seulement agir en réaction. De la même façon, mais pas pour les mêmes raisons, Norwich se retrouve

---

<sup>362</sup> De l'anglais : "their mere superiority in the markets of Europe", « Norwich Manufactures ».

<sup>363</sup> De l'anglais : "and that were the competition perfectly open, free from duties, the superior excellence of our goods would ensure us priority", « Norwich Manufactures ».

<sup>364</sup> Wilson, « The Textile Industry ».

<sup>365</sup> « Avenir des Indes Orientales », *La Tribune des départements*, 10 juin 1833.

<sup>366</sup> Gidney, « The World and a Small Place in England: Norwich's textile industry from the "Middle Ages" to "Industrial Revolution" ».

<sup>367</sup> Robert C. Allen, « Cotton », in *The British Industrial Revolution in Global Perspective*, Cambridge University Press, 2009, 182-216.

profondément marqué par le développement massif de ces concurrents nationaux, la réelle concurrence dont doit faire face les tisserands de la ville.

## **Partie 3**

-

### **Les tisserands, la ville et les acteurs politiques face au déclin : révoltes, bris de machines, solutions envisagées**

La première révolution industrielle entraîne un grand nombre de réactions au sein des tisserands de Norwich. Pendant la période charnière du début du XIXe siècle, ils font face à une menace existentielle, et doivent faire le choix entre adopter un nouveau mode de vie radicalement opposé au leur, résister à ce nouveau monde, tenter de changer de vie, ou sombrer dans une pauvreté extrême puis disparaître. Dans cette partie, nous étudierons les conséquences immédiates d'un tel changement dans la vie de ces travailleurs symboles des difficultés d'adoption de la mécanisation et des débats sur les bienfaits ou méfaits de la révolution industrielle.

## Chapitre 7 – La contestation : un monde ouvrier au bord de l’implosion

### *Des tentatives pacifistes infructueuses ?*

Devant la détresse que subit l’industrie textile de la ville, les tisserands tentent par plusieurs moyens de mettre en lumière et de contester leur situation désespérée. Ces tentatives peuvent prendre plusieurs formes. Dans un premier temps, elles peuvent être pacifiques, ce qui apporte aux tisserands le soutien de l’opinion publique et de la presse mais qui semble être insuffisant pour certains protestataires pour réellement inverser la tendance.

Les alertes peuvent se faire de façon individuelle. En 1826, l’histoire d’un tisserand du Lancashire nommé Jonathan arrive aux oreilles de la *Court of Common Council* de Londres. William HUNTER, futur *Lord Mayor* de la ville, fait part d’une lettre de ce tisserand devant la cour. Il y demande plus de travail à son maître, qui refuse en raison de la conjoncture économique<sup>368</sup>. Le membre du conseil partage les échanges entre les deux hommes, jusqu’à l’issue tragique, où le maître retrouve son apprenti mort chez soi. Cette histoire, qui touche les membres du comité, fait voter une mention pour souscrire 1000 livres pour soutenir les tisserands dans la nécessité<sup>369</sup>. Mais cela reste un cas isolé et un phénomène rare d’un individu qui avec son histoire et le registre pathétique de son récit arrive à soulever des fonds de soutien. Comme l’illustre cette lettre, le tisserand ne demande pas directement de l’aide au parlement, son histoire est simplement arrivée à l’oreille D’HUNTER, car les revendications individuelles sont rares, de fait de la faiblesse et de la difficulté pour eux de formuler, de débattre et de proposer leurs idées au monde politique. A Norwich, on trouve peu de discours de la part des tisserands eux-mêmes dans la presse ou dans des correspondances privées. Leurs revendications sont souvent portées par la voix de leurs représentants, notamment par BROWN et le comité des tisserands à Norwich. Des députations se créent au sein de celui-ci pour aller négocier avec les institutions publiques comme avec le maire ou la *Court of Guardian* lorsque ces échanges sont acceptés<sup>370</sup>. Ici comme pour les autres villes industrielles où l’on enregistre des manifestations de tisserands contre les machines, les tisserands ont bien la possibilité de mettre en avant leur situation publiquement. Leur discours dépend cependant en grande partie de leur porte-parole, qui le

---

<sup>368</sup> « Court of Common Council », *The Morning Chronicle*, 9 mai 1826.

<sup>369</sup> « Court of Common Council ».

<sup>370</sup> « Reduction of wages ».



met en forme, se l'approprie et le propose aux acteurs politiques et économiques locaux et nationaux<sup>371</sup>. Il y a une uniformisation du langage ouvrier.

C'est une des raisons pour laquelle les manifestations comportant un grand nombre de tisserands se multiplient dans le second quart du XIXe siècle. Les tisserands, fort de leur conscience de groupe et de la force intellectuelle de leur leader, se regroupent, pour faire porter leur voix sur la voie publique. A Norwich, les manifestations atteignent rapidement les milliers de participants, dès les premières réductions de salaires attestées dans la ville. Le 5 février 1827, une manifestation à *Ranelagh Gardens* réunit 4000 contestataires<sup>372</sup>. Fort de leur nombre, de leur menace sur l'ordre public et de leur potentiel de destruction, ils peuvent demander une entrevue directement au Maire<sup>373</sup>. Ces réunions ont un écho national. Le *Morning Advertiser* qui publie à Londres relaie la nouvelle de cette manifestation. Le journal ajoute que le Maire a refusé une réunion par peur de provoquer une révolte, mais aussi que la neige a dispersée la foule et les a ramenés chez eux, ce qui leur permettra de « réfléchir à leur sottise<sup>374</sup> », selon le journal. Dans les journaux plus progressistes comme le *Norwich Mercury*, les manifestations sont vues avec empathies pour les tisserands et leur misère, mais reste mesurés sur la portée de leur action. Le journal évoque volontiers la volonté de ces « pauvres gens » de montrer à la population la proportion de la détresse, la nécessité pour eux de mener leur protestation devant les députés des maîtres-tisserands et « le comportement pacifique et la conduite respectueuse » dont ils font cela, mais il dénonce aussi l'inutilité de ces rassemblements et le risque profond que cela comporte pour l'ordre public<sup>375</sup>. L'un des articles parlant en ces termes d'une manifestation fait immédiatement le rapprochement avec la destruction de machines qui ont lieu au même moment<sup>376</sup>. Les manifestations sont un phénomène nouveau pour cette époque. La crainte d'une révolution comme celle qu'on connaît en France 30 ans auparavant inquiète les autorités et la presse. De plus, on observe l'occurrence de nombreux rassemblements violents au début du XIXe siècle, durement réprimé. Le mouvement luddiste (1811-1812), la marche des *Blanketeers*

---

<sup>371</sup> François Jarrige, « L'idéologie des résistances », in *Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)*, Presses Universitaires de Rennes, Carnot, 2009, 197-223.

<sup>372</sup> Charles Mackie, « 1827 » dans *Norfolk Annals. A Chronological Record of Remarkable Events in the Nineteenth Century*, s.l., The Project Gutenberg, 2010, vol.1.

<sup>373</sup> Mackie.

<sup>374</sup> De l'anglais : "to reflect on their folly", « Norwich Crape Weavers », *The Morning Advertiser*, 15 févr. 1827.

<sup>375</sup> De l'anglais : "these poor men", "the peaceable demeanour and respectful conduct", « The unemployed weavers », *The Norwich Mercury*, 7 nov. 1829.

<sup>376</sup> « The unemployed weavers ».

(1817) ou le massacre de Peterloo (1819) sont encore fraîchement présent dans les mémoires et l'on se doit de se méfier de ne pas reproduire de tel troubles publics<sup>377</sup>. Juridiquement, rien n'est écrit dans la loi ou dans la juridiction à propos des manifestations. Néanmoins, la distinction entre émeute et manifestation n'est faite qu'à partir des années 1830. L'émeute étant vu comme en crime contre la *King's peace*, tout rassemblement est susceptible d'être pénalement répréhensible<sup>378</sup>. C'est pourquoi la presse et la voix des institutions de la ville reste prudente voire critique envers ces rassemblements publics.

Les revendications des tisserands manifestants sont évidemment liés à leur situation dont nous avons développé les détails dans la première partie. Les mémoires qui font suite à ces rassemblements et qui sont confiés au maire par les députations des tisserands contiennent ces revendications qui sont scandés lors des manifestations. Les reporters du *Norfolk Chronicle*, repris par les journalistes londoniens remarquent des pancartes réclamant de meilleures rémunérations et plus de salaires comme ceux de Manchester<sup>379</sup>. Au cours d'une autre manifestation, ils remarquent qu'ils s'adressent au maire et qu'ils réclament le maintien des minimums des standards de salaire, et qu'ils ne veulent plus se soustraire à la pitance des paroisses<sup>380</sup>. Ces affirmations nous permettent de confirmer que les manifestations se font dans un esprit défensif, défenseur des tendances conservatrices liés aux risques de disparition du métier<sup>381</sup>. Contrairement aux énoncés précédent, les protestations à Norwich entre dans un cadre commun à l'Europe dans la première moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Les classes populaires se confrontent à la mécanisation qui est perçue comme néfaste, et dans un contexte favorable à l'accroissement des possibilités des moyens d'expressions pour elles. Les questions liées aux salaires et à la réorganisation du monde ouvrier sont au centre des manifestations ouvrières au Royaume-Uni mais aussi dans le reste des zones en cours d'industrialisation en Europe<sup>382</sup>.

Les tisserands manifestent aussi la volonté de s'unir, au sein des manifestations mais aussi au sein d'organisations pouvant leur donner un poids politique plus important.

---

<sup>377</sup> Roynier Céline, « La liberté de manifestation au Royaume-Uni : éléments historiques », *Jus Politicum*, n° 17 (2017): 445-66.

<sup>378</sup> Céline.

<sup>379</sup> « In consequence of some of the principal manufacturers... », *The Norfolk Chronicle*, 17 févr. 1827.

<sup>380</sup> « Meetings of Operatives ».

<sup>381</sup> Andrew Lees et Lynn Hollen Lees, « Varieties of urban protest », in *Cities and the Making of Modern Europe, 1750-1914*, Cambridge University Press, 2007, 70-98.

<sup>382</sup> Marion Fontaine, François Jarrige, et Nicolas Patin, « La découverte du paupérisme », in *Le travail en Europe occidentale 1830-1939*, Atlande, 2020, 69-77.

Lorsqu'elles sont formées, leurs représentants peuvent demander une aide financière ou politique. C'est ce que nous apprend une lettre écrite par Conor OGDIN destinée à Lord SUFFIELD en 1827. Il évoque la création de cette union et demande à ce dernier, un homme politique radical britannique, élu au parlement britannique. Il l'avertit de la situation des tisserands et lui demande de participer à l'action de cette Union nouvellement formée<sup>383</sup>. Néanmoins, cette forme de rassemblement semble rencontrer des obstacles. A Manchester en 1829, un tisserand conteste la création d'une nouvelle Union, car la précédente a échoué et n'a pas répondu aux attentes<sup>384</sup>. Elle n'est donc pas considérée comme efficace même au sein des tisserands.

La réception de ces formes de manifestation est mitigée. Elles ne permettent pas aux tisserands de pleinement être reconnus et de mettre en place un plan d'action efficace pour palier leur détresse. Elles suscitent peut-être d'intérêt dans les classes supérieures et chez les politiciens. La réponse de Lord SUFFIELD à la lettre citée ci-dessus est significative. Bien qu'il soit désolé de la situation des tisserands, il pense qu'il n'est pas justifié d'intervenir personnellement dans la question des salaires<sup>385</sup>. Le manque de considération qui en découle pousse les tisserands à se tourner vers des solutions plus radicales et plus violentes. Car comme dans d'autres villes industrielles, comme Lyon où les tisserands de la ville se révoltent de la même manière, les manifestations violentes sont nourries par le sentiment que les ouvriers ne voient pas leur condition s'améliorer<sup>386</sup>. A l'instar de ces villes, les mesures violentes interviennent après ces différentes tentatives infructueuses<sup>387</sup>. Néanmoins, lorsque les tisserands proposent des projets constructifs et viables, dans un esprit pacifique et constructif, ils sont entendus par la presse et par les membres de la municipalité. L'initiative de la construction de la *Norwich Yarn Spinning Company* est d'abord proposée par les tisserands, représentés par « un grand nombre d'ouvriers » trois ans avant son inauguration<sup>388</sup>. Le *Norwich Mercury* met en avant leur initiative, et se félicite de leur action :

---

<sup>383</sup> « Letters to and from Lord Suffield » (Norfolk Record Office, 3 décembre 1827), GTN 5/9/30.

<sup>384</sup> « Public meeting », *The Manchester Courier and Lancashire General Advertiser*, 21 nov. 1829.

<sup>385</sup> « Letters to and from Lord Suffield » (Norfolk Record Office, 9 décembre 1827), GTN 5/9/30.

<sup>386</sup> Lees et Lees, « Varieties of urban protest ».

<sup>387</sup> Jarrige, « Les formes de la mobilisation ».

<sup>388</sup> « Spinning of Yarn by Machinery ».

Nous souhaitons toujours donner de la publicité à leurs [les ouvriers] bonnes intentions, et c'est pourquoi nous insérons leur mémorandum, qui concerne la proposition d'établir une société par actions dans ce but utile et excellent<sup>389</sup>.

Lorsque les intérêts des tisserands entrent en corrélation avec le développement de la ville, leurs idées peuvent provoquer un grand intérêt de la presse et des plus importants manufacturiers. Malheureusement, ce genre d'initiative et rare et les préoccupations de ces manufacturiers sont souvent bien différents de celles des tisserands les plus pauvres, qui se tournent alors vers des solutions plus radicales.

### ***Manifestations, agressions, destructions : un récit de la violence commise par les tisserands***

Lorsque les tentatives pacifiques ne suffisent plus, les tisserands ont recours à des moyens plus violents, dont les faits les plus marquants font l'état de nombreux récits dans la presse. Ces événements sont largement commentés dans la presse locale, nationale mais aussi internationale avec quelques articles consacrés à ces incidents dans la presse française notamment. Ici aussi, les protestations revêtent différentes formes, de l'action ciblée menée par un petit groupe de personnes ou par la manifestation de masse entraînant des destructions massives de matériels.

Certaines actions peuvent donc être menées par de petits groupes de personnes motivées avec un objectif précis et défini. Les journaux locaux, notamment le *Norfolk Chronicle*, nomment les responsables de ces actions violentes, tout en décrivant les faits qui leur sont reprochés. Le récit de ces violences sont souvent précises, riches en détails. Dans l'édition du 2 avril 1831, un article accuse deux tisserands, John SHEPHEARD et Hardy SHEPHEARD, d'avoir agresser Charles GREEN près de Norwich. L'article décrit la scène. Les deux agresseurs ont jeté des pierres à GREEN, avant de lui voler de la laine et de la soie. Rejoins par d'autres hommes, ils lui ont « verser du vitriol dans les oreilles et sur le visage », puis l'ont « laissé pour mort »<sup>390</sup>. Le journal revient aussi sur les causes de cet incident. Les deux agresseurs sont accompagnés de deux autres tisserands, dont un qui s'avère être un petit manufacturier et leur maître, qui n'arrive plus à leur donner de l'emploi, à cause

---

<sup>389</sup> De l'anglais : "We at all times wish to give publicity to their good intentions, and therefore we insert their memorial, which relates to the proposal for establishing a Joint Stock Company to this useful and excellent purpose.", « Spinning of Yarn by Machinery ».

<sup>390</sup> De l'anglais : "poured vitriol in his ear and over his face, and the poor man was left for dead?", « John Shepheard and Hardy Shepheard », *The Norfolk Chronicle*, 2 avr. 1831.

notamment des prix de tissage et de la concurrence d'autres manufacturiers dont GREEN, qui fabrique à la campagne. Les quatre personnages conspirent jusqu'à l'organisation des faits évoqués ci-dessus<sup>391</sup>. Le fait que le journal détaille et soit très accusateur envers ces personnes n'est pas anodin. Hormis le fait que l'histoire est assez évoquante pour être publiée, constituant un véritable récit permettant de comprendre les motifs des agresseurs, cela traduit aussi une volonté de montrer les conduites indignes des tisserands violents, menaces pour la stabilité civile. En publiant aussi les délibérations des jurés pendant le procès et leur condamnation à mort, l'article sert aussi d'avertissement aux autres tisserands qui seraient tenté de reproduire ces violences. Le vitriol est aussi utilisé comme une arme quelques temps plus tard en 1830. John WRIGHT, un puissant maître-manufacturier de la ville, s'est fait jeter du vitriol par des tisserands mécontents en rentrant de chez lui dans la soirée du 13 janvier 1830<sup>392</sup>. L'événement est relaté dans tout le pays<sup>393</sup>. Là encore, les événements sont racontés de façon très précise, dans les moindres détails, même les plus déplaisant :

Bien qu'à moitié aveugle et souffrant d'une douleur atroce suite à l'attaque, Mr Wright poursuivi immédiatement ces agresseurs [...]. L'aide médicale ayant été rapidement obtenue, il s'est avéré que le vitriol, en plus de lui avoir brûlé le visage, avait pénétré dans son œil droit<sup>394</sup>.

Les journaux décrivent aussi les procès des agresseurs, mais cette fois-ci sans décrire leurs motifs et motivations. Les attaques aux vitriols ont connu un regain d'intérêt dans l'historiographie récente concernant le genre<sup>395</sup>. La mode de ce genre d'attaque en France et en Angleterre est attribuée aux femmes à partir des années 1880. La presse des deux pays a repris ces attaques de manières disproportionnées car elles étaient selon les journalistes masculins de l'époque un moyen de démontrer la folie et l'irrationnalité des femmes<sup>396</sup>. L'objectif de la presse à cette époque est sans doute la même, montrer que les tisserands

---

<sup>391</sup> « John Shephard and Hardy Shephard ».

<sup>392</sup> « Daring outrage in Norwich », *The Morning Post*, 18 janv. 1830.

<sup>393</sup> *Ibid.* ; « Norwich », *The Morning Advertiser*, 18 janv. 1830 ; « Vitriol Throwing at Norwich », *The Manchester Courier and Lancashire General Advertiser*, 23 janv. 1830.

<sup>394</sup> De l'anglais : « Although half-blinded and in excruciating pain from the consequences of this attack, Mr Wright instantly followed his assailant [...]. Medical aid being promptly obtained, it was found that the vitriol, besides having dreadfully burnt his face, had entered his right eye », « Daring outrage in Norwich ».

<sup>395</sup> Cassie Watson, *Acid Attacks in Nineteenth-Century Britain*, 2017, (consulté le 25 mai 2022) ; Karine Salomé, « Vitriol - Les agressions à l'acide du XIXe siècle à nos jours » dans , Champ Vallon., s.l., 2020 ; Laetitia Gonon, « La représentation urbaine : les motifs du vitriolage et de la prostitution » dans *Le fait divers criminel dans la presse quotidienne française du XIXe siècle : enjeux stylistiques et littéraires d'un exemple de circulation des discours*, Université de la Sorbonne nouvelle., s.l., 2016, p. 461-481.

<sup>396</sup> Gonon, « La représentation urbaine : les motifs du vitriolage et de la prostitution ».

manuels n'agissent pas de manière rationnelle, contrairement à l'adoption de la machine dans la production textile, promouvant en même temps une idéologie du progrès fondé sur la modernité et les processus rationnels. Ces attaques prouvent aussi les motivations profondément personnelles des agresseurs ; non dans le but de tuer, mais d'handicaper leurs victimes et de faire passer un message aux autres manufacturiers qui oseraient aller contre leur intérêt<sup>397</sup>. D'autres actions ciblées sont menées et d'autres armes sont aussi utilisées par les tisserands. En décembre 1829, quelques hommes déguisés pénètrent dans une maison d'un maître-tisserand, détruisent ses métiers à tisser et tirent sur lui à l'aide d'un pistolet<sup>398</sup>. Cette opération renforce notre idée de la détermination des tisserands à vouloir faire payer aux maîtres tisserands le prix de leur misère. Notons toutefois que les manufacturiers ainsi que la presse peuvent exagérer leur discours contre les tisserands. Ayant une plus grande portée publique et une plus grande capacité à se faire entendre et à produire des discours, ils peuvent en profiter pour incriminer les tisserands et légitimer leurs actions<sup>399</sup>.

Mais la majorité des actions menées sont collectives. C'est en se regroupant que les tisserands peuvent faire porter leur voix, et dans ce cas-là, procéder à de plus grands troubles en réduisant les risques de se faire condamner. Si leurs réunions sont si craintes par la municipalité, c'est qu'elles débouchent parfois sur de violentes rébellions. Les principales cibles des tisserands sont souvent les manufactures et leurs machines, mécanisées ou non. On peut définir le début des actes de destructions de métier en 1827, bien que le *Norfolk Mercury* retienne 1829<sup>400</sup>. A cette date, des émeutes éclatent à Norwich, et les tisserands qui se rassemblent détruisent les métiers de deux maîtres, WHITEHAND and GOODRAM, accusés d'avoir abaissé leurs taux de salaire<sup>401</sup>. Plus tard, entre 1829 et 1830, plusieurs manifestations ont effectivement dégénéré et débouché sur des destructions de métiers par plusieurs moyens. Le 16 janvier 1830, une réunion de 3000 ou 4000 tisserands se transforme en émeute et des métiers sont lancés dans la Yare. Ils tentent aussi d'entrer dans la *Workhouse*, symbole pour eux du mauvais traitement des pauvres tisserands et de la perte de leur condition privilégiée<sup>402</sup>. Elle symbolise aussi l'immoralité qui accompagne la

---

<sup>397</sup> Watson, « Acid Attacks in Nineteenth-Century Britain ».

<sup>398</sup> Charles Mackie, « 1829 » dans *Norfolk Annals. A Chronological Record of Remarkable Events in the Nineteenth Century*, s.l., The Project Gutenberg, 2010, vol.1.

<sup>399</sup> François Jarrige, « Face aux bris de machines : violences ouvrières et politiques patronales », in *Au temps des « tueuses de bras »*. *Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)*, Presses Universitaires de Rennes, Carnot, 2009, 227-48.

<sup>400</sup> Mackie, « 1829 ».

<sup>401</sup> « Riots at Norwich », *The Manchester Courier and Lancashire General Advertiser*, 26 juin 1827.

<sup>402</sup> « The State of the City », *The Norwich Mercury*, 16 janv. 1830.

mécanisation et le système usinier, un système et morale et qui prive tous les ouvriers d'une possible ascension sociale<sup>403</sup>. Cette tentative de pénétrer dans un bâtiment de production n'aboutit pas. Ce n'est pas toujours le cas. Le 29 novembre 1829, la foule arrive à rentrer dans une usine en cassant les fenêtres<sup>404</sup>. Les machines sont le symbole de la concurrence déloyale qu'on leur impose, par leur capacité à produire en grande quantité avec moins d'ouvriers pour les machines mécaniques, et de la réduction des salaires des travailleurs par les manufacturiers peu scrupuleux quand elles sont manuelles. Elles sont donc toutes deux responsables de la chute de leur salaire. Comme ailleurs en Europe, ces émeutes naissent de la question des salaires qui sont le sujet de tous les débats concernant la situation des tisserands<sup>405</sup>.

Les tisserands s'inspirent aussi de technique luddites. Plusieurs articles insistent sur le déguisement des tisserands qui s'introduisent chez des fabricants pour détruire leur machine<sup>406</sup>. Cette stratégie pour préserver son anonymat était en effet utilisé par les luddites pour détruire les métiers<sup>407</sup>. Les troubles luddistes datent pourtant des années 1811-1812, une vingtaine d'année avant nos événements, preuve que les tisserands partagent une culture, s'informent entre eux, et préservent un héritage commun à leur classe au fil des années. Ils se renseignent, se cultivent sur les meilleurs moyens de porter un coup à leur oppresseur et s'organisent, ce qui confirme une certaine richesse culturelle dans ces milieux<sup>408</sup>. Ce ne sont pas de simples émeutiers.

Mais la destruction des machines n'est pas la seule manière pour eux de protester et un large éventail d'outils protestataires est aussi déployé. L'une des principales cibles des tisserands sont les charrettes qui transportent les matières premières ou transformées entre la ville et la campagne. Des groupes se rassemblent à l'entrée de la ville et examinent les chariots, à la recherche de produits tissés à la campagne par les maîtres de Norwich avec pour objectif la réduction des coûts de fabrication<sup>409</sup>. Dans le cas où ils trouvent des preuves

---

<sup>403</sup> Jarrige, « L'idéologie des résistances ».

<sup>404</sup> Mackie, « 1829 ».

<sup>405</sup> Terrier, « Villageois occupés d'industrie en Europe occidentale (1830-1930) : des ouvriers hors champ ? »

<sup>406</sup> « On Tuesday last ».

<sup>407</sup> « "On ne sait qu'inventer pour nous casser les bras !" ». Ouvriers, machines et imaginaires de la casse au XIXe siècle », *Raison présente* 4, n° 216 (2020): 23-33.

<sup>408</sup> Marion Fontaine, François Jarrige, et Nicolas Patin, « Les tisserands », in *Le travail en Europe occidentale 1830-1939*, Atlande, 2020, 459-66.

<sup>409</sup> « On Tuesday last ».

qu'un échange est bien effectué, ils se livrent à la destruction de ces produits<sup>410</sup>. Parfois, la simple mention d'un prix en-dessous de ceux négociés entre les manufacturiers sur un carton suffit pour que les tisserands le saisissent et le détruisent<sup>411</sup>. Ce mode d'action offre l'avantage d'être simple à réaliser contrairement à la destruction des machines qui fournissent des emplois malgré tout, tout en mettant la pression sur les manufacturiers procédant à ce type de manœuvre, et menacent la rentabilité d'une telle opération si ces opérations se poursuivent. Les manifestations dégénèrent parfois à un tel point que de véritables actes de rébellion sont instaurés. En juin 1827, les tisserands dressent des barricades près du château au centre de la ville, et reçoivent les soldats qui viennent les déloger avec des lancers de pierre<sup>412</sup>. Parfois, ils prennent directement pour cible les acteurs de ce trafic avec la campagne. Ils les forcent à défilé sur les mêmes chariots mais tirés par un âne partout en ville, avec une pancarte portant l'inscription « Tisserands à bas prix » autour de leur cou<sup>413</sup>. Ce genre de violences et d'humiliations publiques montrent la détermination des tisserands à mettre en évidence leur détresse aux yeux du public, par tous les moyens, même s'ils sont provocants et ne gagnent pas le soutien d'une partie de la presse. Leur politique d'intimidation partout en ville et leur pression sur la municipalité nourrit par la force des syndicats dans la ville fonctionnent dans le sens où la mécanisation se fait lentement et où le niveau des salaires est globalement maintenu dans la ville<sup>414</sup>. Les violences se focalisent moins sur les nouveaux métiers mécaniques que sur toutes les autres sources de la réduction de leur salaire.

### ***Les mesures répressives et les condamnations***

Face à ces violentes manifestations, une série de mesures répressives sont mis en place par la municipalité et le gouvernement. Au pic des violences dans la ville au début de l'année 1830, marqué notamment par l'agression de WRIGHT qui choque les esprits, c'est vers les responsables du comité des tisserands que la justice se tourne. Le président du comité BROWN et le secrétaire BULLARD sont arrêtés le 20 janvier ainsi que d'autres membres<sup>415</sup>.

---

<sup>410</sup> Charles Mackie, « 1826 » dans *Norfolk Annals. A Chronological Record of Remarkable Events in the Nineteenth Century*, s.l., The Project Gutenberg, 2010, vol.1.

<sup>411</sup> « Extérieur - Angleterre », *Journal du commerce*, 16 sept. 1829.

<sup>412</sup> Mackie, « 1827 ».

<sup>413</sup> « Whilst on the subject of weaving », *The Norfolk Chronicle*, 10 janv. 1829.

<sup>414</sup> Thompson, « Les Tisserands ».

<sup>415</sup> « The city of Norwich », *The Morning Post*, 28 janv. 1830. ; « Norwich », *The Manchester Courier and Lancashire General Advertiser*, 30 janv. 1830.



Certains se sont mêmes rendus à la justice après avoir appris leur arrestation<sup>416</sup>. Toutefois, ils sont libérés très rapidement, l'objectif n'étant pas de les inculpés mais de procéder à un examen des différents troubles qui sont survenus<sup>417</sup>. La justice de la ville leur demande de céder les réunions de tisserands qu'ils organisent car elles menacent selon eux la paix publique<sup>418</sup>. Priver les manifestants de leurs leaders semble être une solution pour empêcher les tisserands de se rassembler, mais les ils trouvent quand même, sans l'aide du comité, des moyens de se réunir et de provoquer des émeutes, des destructions de machines ou autres au cours de l'année. Les ouvriers sont en effet craints quand on évoque l'ordre public, car leur mécontentement et leurs revendications fortes et politisées dans le cas de Norwich entraînent souvent de violents désordres<sup>419</sup>. Arrêter tous les ouvriers manifestants est évidemment impossible, certaines manifestations atteignant des milliers de personnes. En arrêtant les têtes pensantes des tisserands, ils pensent mieux prévenir ces troubles. Mais en l'absence de véritable changements sociaux et économiques, la colère des tisserands ne peut être apaisée et les émeutes ne peuvent que se poursuivre.

La lecture du *Riot Act* est aussi souvent utilisé à la fois comme mesure de prévention et de répression contre les manifestations violentes. Parallèlement aux arrestations des membres du comité des tisserands, il est lu dans trois endroits de la ville 12 janvier 1830<sup>420</sup>. Dans les faits, sa lecture dissuade les ouvriers de se rassembler ou les poussent à se disperser. En 1826, cela fonctionne. Après une journée marquée par les violences, les incursions dans les usines et les destructions de métiers à tisser, sa lecture disperse la foule<sup>421</sup>. Mais quand l'émeute surgit, la simple lecture du *Riot Act* ne suffit pas toujours. Les forces de sécurité des villes sont souvent noyées sous le nombre et l'action coordonnée des tisserands<sup>422</sup>. L'arrestation des membres de leur comité a au moins le bénéfice de compliquer leur organisation.

Des mesures de protection civil sont aussi prises pour limiter les dégâts causés. Lors des émeutes de 1826, les magistrats de la ville se rassemblent et s'accordent unanimement sur le fait « que les mesures les plus efficaces soient adoptées pour prévenir la répétition des

---

<sup>416</sup> « The city of Norwich ».

<sup>417</sup> « The state of the city (Norwich) », *The Morning Chronicle*, 25 janv. 1830.

<sup>418</sup> « The state of the city (Norwich) ».

<sup>419</sup> François Jarrige, « Ordre et conciliation : l'Etat et la répression », in *Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)*, Presses Universitaires de Rennes, Carnot, 2009, 249-76.

<sup>420</sup> « Extérieur - Angleterre », *Journal du commerce*, 17 janv. 1830.

<sup>421</sup> « Riotous proceedings ».

<sup>422</sup> Jarrige, « Ordre et conciliation : l'Etat et la répression ».

émeutes et des tumultes qui ont eu lieu dans cette ville.<sup>423</sup> ». Ils décident notamment de mettre en place des patrouilles de nuit après une rencontre avec les maîtres-tisserands inquiets de la situation. Les magistrats encouragent aussi la population à appréhender les ouvriers les plus violents, impliquant ainsi toute la ville dans la lutte contre les incivilités commises lors de ces manifestations. Les récompenses sont pécuniaires, variant de 20 guinées à 5 livres selon l'intensité des manifestations<sup>424</sup>. Cela traduit le dépassement des autorités face à la foule et à sa puissance de destruction. Les moyens traditionnels ne suffisent pas contre un grand nombre de manifestants, et on cherche de l'aide dans toute la population. Les tisserands, qui souffrent du manque d'emploi et des bas salaires, sont l'une des cibles privilégiées pour dénoncer leurs collègues contre une aide financière. Mais leur solidarité limite la portée de ces actions.

La solution la plus utilisée est l'arrestation des personnalités les plus virulentes. Leurs procès occupent une place importante dans la presse locale. On détaille leurs crimes, on l'a vu, mais aussi les peines qui leurs sont attribués. Les rapports de sessions des *Norfolk Quarter Sessions*, qui contiennent la liste des personnes emprisonnées sur le quart de l'année précédant la réunion, sont publiés quatre fois par an et rendent compte des peines attribuées aux auteurs de troubles. La session de janvier 1831 fait état de 205 prisonniers, dont 108 étant impliqué dans les émeutes de bris de machines en novembre et décembre 1830. 41 sont néanmoins acquittés<sup>425</sup>. Les peines sont variées, mais divisées en deux catégories principales. D'un côté les peines de déportation, courante à l'époque, dans des colonies britanniques, en Australie ou sur l'île Norfolk. Elles sont limitées dans le temps, la plus sévère s'élève à 14 ans d'exil, 7 ans pour les 8 autres condamnés à cette peine. Cette alternative se développe de nouveau après les guerres napoléoniennes en particulier suite à une réforme menée par Robert PEEL en 1827 contre l'usage excessif de la peine de mort<sup>426</sup>. La déportation est une solution efficace à la fois pour punir les accusés mais aussi pour fournir aux colonies une main d'œuvre fiable et peu coûteuse<sup>427</sup>. Mais elle avait tendance à

---

<sup>423</sup> De l'anglais : "that the most Effectual Measures should be adopted for the Prevention of a Repetition of the Riots and Tumults which have taken place in this City.", « Riotous proceedings ».

<sup>424</sup> « On Tuesday last »; « Riotous proceedings ».

<sup>425</sup> Charles Mackie, « 1831 » dans *Norfolk Annals. A Chronological Record of Remarkable Events in the Nineteenth Century*, s.l., The Project Gutenberg, 2010, vol.1.

<sup>426</sup> David Meredith et Deborah Oxley, « Condemned to the colonies. Penal transportation as the solution to Britain's law and order problem », *Leidschrift : Organisatie en regulering van migratie in de nieuwe tijd* 22 (2007): 19-39.

<sup>427</sup> Hamish Maxwell-Stewart, « The Rise and Fall of Penal Transportation », *The Oxford Handbook of the History of Crime*, 2016, 635-54.

faire de la concurrence aux travailleurs libres des colonies, c'est pourquoi les peines de déportation furent limitées dans le temps au XIXe siècle<sup>428</sup>. Ces peines sont réservées aux coupables de briseurs de machines. De l'autre, la simple peine de prison, appliqué à la fois aux briseurs de machines et aux simples émeutiers. Les condamnations vont de 14 jours à deux ans et demi. Notons aussi que ces peines ne sont pas toutes définitives, trois délits de bris de machines et cinq cas d'incendies criminels sont transférés dans un tribunal supérieur<sup>429</sup>. Le nombre de personnes finalement condamné, une centaine, est assez faible en proportion de l'ampleur des manifestations qui regroupent parfois milliers de participants. On n'enregistre pas de peine de mort pour ces délits. Sur l'ensemble des émeutes de 1830 dans le pays, 252 individus le sont, mais 19 subissent finalement leur condamnation<sup>430</sup>. Les condamnations à mort dans la ville sont réservées aux criminels les plus violents, ayant menacés la vie d'une personne. C'est le cas des individus impliqués dans l'attaque au vitriol sur GREEN ou sur WRIGHT. Les SHEPHEARD sont condamnés à la peine capitale par le juge en charge de l'affaire, après plusieurs délibérations du jury<sup>431</sup>. Les tisserands en tant qu'individu sont donc rarement condamné à de lourdes peines pour des délits de bris ou d'émeutes. Un article du *Manchester Courier* révèle même qu'après des émeutes en 1827, certains tisserands se rendent d'eux-mêmes à la justice et promettent de témoigner contre leurs camarades les plus violents<sup>432</sup>. Ils ne sont pas de vrais criminels, mais se sentent contraint par leur situation de frapper la source de leur malheur.

Les tisserands trouvent leur force dans le nombre, c'est aussi la raison pour laquelle celui-ci est aussi violemment réprimée. Lorsque la police de la ville est débordée, la municipalité avec l'aide du gouvernement fait appel à des régiments militaires pour mater l'émeute en cours. A la fin des troubles de 1830-31, la cour municipale rend hommage au 1<sup>er</sup> régiment de Dragons Royaux qui est venu prêter main-forte aux forces de police de la ville et « pour la manière très satisfaisante dont ils se sont conduits dans les casernes de la ville, et pour leur aide à la répression des assemblées émeutières et tumultueuses.<sup>433</sup> ». Comme à l'époque des violences luddites, l'armée est envoyée quand l'émeute semble hors de contrôle et se transforme en insurrection<sup>434</sup>. Cette crise légitime l'usage de l'armée pour l'efficacité

---

<sup>428</sup> Maxwell-Stewart.

<sup>429</sup> Mackie, « 1831 ».

<sup>430</sup> Jarrige, « Ordre et conciliation : l'Etat et la répression ».

<sup>431</sup> « John Shephard and Hardy Shephard ».

<sup>432</sup> « Riots at Norwich ».

<sup>433</sup> De l'anglais : "for the highly satisfactory manner in which they had conducted themselves while stationed in the city, and for aiding in the suppression of riotous and tumultuous assemblies", Mackie, « 1832 ».

<sup>434</sup> Jarrige, « Ordre et conciliation : l'Etat et la répression ».

qu'elle a à la faire cesser rapidement, et malgré le massacre de Peterloo, reste une solution largement envisageable dans les cas les plus incontrôlables.

## Chapitre 8 – Un éventail limité de solutions pour les tisserands en voie de disparation

### *Pétitions, lettres, adresses à la presse : l'appel de la population aux politiques*

Pour faire face à la détresse et mettre en lumière leur condition de vie qui se dégrade, le tisserand emploie un moyen d'expression très répandu au Royaume-Uni au début du XIXe siècle, la pétition. De nombreuses pétitions sont envoyés durant les années 1820 et 1830 à plusieurs institutions, aux niveaux locales et nationales.

Au niveau local, ce sont les responsables de l'activité économique et sociale de la ville qui sont sollicités. En premier lieu, le maire. En juillet 1829, lors d'une réunion de tisserands dans la ville, ils se concertent pour écrire et signer une pétition que sera envoyé au maire Springfield<sup>435</sup>. Elle précède des émeutes qui surgiront jusqu'en 1830, remettant en cause l'action du maire vis-à-vis de cette pétition, qui adresse pourtant un discours prometteur et bien acclamé par la population<sup>436</sup>. Les pétitions adressées au maire sont surtout une manière pour les tisserands d'obtenir un allié puissant rallié à leur cause, qui pourra trouver des solutions efficaces dans leur intérêt. Ils mentionnent d'ailleurs ce point dans leur adresse, le suppliant d'« user de toute son influence municipale auprès des manufacturiers et autres pour maintenir les niveaux de salaires et empêcher les mises au chômage au profit des gens de la campagne »<sup>437</sup>.

Mais devant le manque d'influence et de moyen des autorités locales pour faire face à de tels difficultés, les tisserands se tournent vers le niveau national, où les chambres du Parlement sont les premières destinations de leurs pétitions. En février 1827, 4000 tisserands se réunissent pour protester contre la réduction des salaires. Pour soutenir leurs revendications, il demande d'abord l'organisation d'une réunion entre le maire et les manufacturiers afin de discuter de ces réductions. En parallèle, et face à la lenteur de la réaction du maire, ils préparent une semaine plus tard une pétition au nom des ouvriers du textile, en faveur d'une loi pour réguler le prix du travail<sup>438</sup>. En demandant le soutien d'une législation nationale, les tisserands espèrent répondre à une problématique qui dépassent le cadre de la ville, preuve qu'ils sont conscients que le phénomène touche aussi les autres

---

<sup>435</sup> Mackie, « 1829 ».

<sup>436</sup> « Meetings of Operatives ».

<sup>437</sup> De l'anglais : "that you'll use all your municipal influence with Manufacturers and others to keep up the present standard of wages, and endeavour to put a stop to their work being taken away from them and given to the country people." « Meetings of Operatives ».

<sup>438</sup> Mackie, « 1827 ».

centres industriels du textile du pays, et contre laquelle les autorités publiques de la ville sont inefficace selon eux. Elle est confiée à William SMITH, un député connu pour ses nombreuses positions réformistes<sup>439</sup>. Il a notamment défendu les ouvriers du coton pour une réduction de leur temps de travail et contre le travail infantile en 1818, puis joue un rôle essentiel dans la victoire des *Whigs* à Norwich la même année<sup>440</sup>. Il est donc étroitement lié à la cause des ouvriers signataires de la pétition, politiquement et géographiquement. Cela prouve l'importance du lien entre le député apportant la pétition devant l'assemblée et la population. Néanmoins, le temps d'attente avant sa lecture est important : il est prévu qu'elle ne soit lue que le 30 mai, soit trois mois et demi plus tard. Le nombre de pétitions présentées pour cette période est en effet considérable au Royaume-Uni. Au cours d'une discussion à la Chambre des communes sur le marché de la soie en 1828, le député WAITHMAN détient une pétition signée par 7000 tisserands de Norwich. Lors des discussions qui suivent, il est révélé que plusieurs autres députés disposent de pétitions à ce sujet, notamment sur des arrangements illégaux de salaires<sup>441</sup>. Benoît AGNES affirme que 400 000 pétitions sont déposées à la Chambre des communes entre 1814 et 1848<sup>442</sup>. Au même moment, Smith défend une pétition provenant des habitants de Norwich à la Chambre des communes, en lien avec la seconde car il s'agit d'une plaidoirie en faveur d'une loi pour réglementer la pauvreté dans la ville<sup>443</sup>. Cela prouvant à la fois l'attachement politique du député à cette cause mais aussi la prolifération des pétitions qui témoignent de la détresse et de la popularité pour ce moyen d'expression quasiment direct entre la population et l'administration nationale. La capacité de la Chambre à proposer et voter les lois peu expliquer l'engouement pour ces sollicitations. Elle a les moyens de solutionner les problématiques que subissent la population, tout en étant relativement simple à requérir.

Les pétitions sont étudiées et sont l'origine de nombreux débats dans les Chambres, particulièrement quand le nombre de signataires est élevé et qu'il comporte des personnes influentes. C'est le cas de la pétition confiée à WAITHMAN sur la situation du marché de la soie à Norwich, qui compte le maire de la ville en signataire, de la corporation de la ville ainsi que de marchands en plus des tisserands qui fournissent la majorité des signatures<sup>444</sup>.

---

<sup>439</sup> Micheal H. Port, « SMITH, William (1756-1835), of Eagle House, Clapham Common, Surr. and Parndon, Essex. », in *The History of Parliament: the House of Commons 1790-1820*, History of Parliament Trust, 1986.

<sup>440</sup> Port.

<sup>441</sup> « Silk trade ».

<sup>442</sup> Benoît Agnès, « Pétitions françaises, pétitions britanniques : des sources incomparables ? », *La Revue administrative*, 2008, P. 77-85.

<sup>443</sup> Mackie, « 1827 ».

<sup>444</sup> « Silk trade ».

Les pétitions mettent rarement l'individu qui les écrit en avant, et préfèrent s'adresser aux députés au nom du collectif et de tous les signataires. Le soutien de personnalités lettrées et reconnues permet une rédaction cohérente et légitime, mais lorsque les tisserands sont les uniques rédacteurs, l'effet est le même ; ils sont lus et ont débat de leurs revendications. Comme pour les briseurs de machines et comme pour le cas de la pétition de WAITHMAN, l'origine sociale des pétitionnaires peut être varié et soutenir les ouvriers dans leurs revendications<sup>445</sup>. De plus, l'obligation de rédiger une pétition sur support noble comme le parchemin, oblige les pétitionnaires à fournir un écrit de qualité, soigné et argumenté<sup>446</sup>. Ils peuvent aussi fournir des informations détaillées sur les travailleurs de leur profession. Dans une pétition écrite par les tisserands sur métiers manuels de Manchester, ils fournissent des statistiques précises sur le nombre de métiers en fonctionnement, le nombre de familles pratiquant le métier et leur salaire<sup>447</sup>. La nécessité de rédiger sur des supports nobles et leur disposition à se représenter eux-mêmes révèlent une nouvelle fois la richesse culturelle des tisserands et leur capacité à se faire entendre. D'autres moyens d'expression existent pour les tisserands. De nombreuses échanges épistolaires s'effectuent entre les tisserands et les personnalités politiques de la ville. Mais leur portée est très limitée, très locale. De plus, on l'a déjà observé, bien qu'elles reçoivent de l'attention, elles n'apportent pas de changements significatifs à l'échelle locale. La participation des tisserands dans la presse locale est aussi à nuancer. Les adresses aux éditeurs du *Norfolk Chronicle* ou du *Norwich Mercury* sont souvent rédigés par les mêmes personnages, BROWN en tête, ce qui limite la diversité des discours et cloisonne la parole des tisserands.

Néanmoins, les nombreuses sollicitations de la population de tisserands à main ne rencontrent pas toujours l'intérêt des politiciens qui les entendent. La pétition confiée et défendue par SMITH se heurte à l'opposition marqué de la majorité des membres du parlement<sup>448</sup>. Joseph HUME trouve la pétition « inutile », car la loi organise déjà les accords entre maîtres et ouvriers<sup>449</sup>. Pour Robert PEEL, qui a eu une discussion avec les représentants des tisserands, il pense que la législation n'aurait pas l'effet qu'ils attendent<sup>450</sup>. La liste des opposants se déroulent au fil des discussions dans la chambre, et SMITH a du mal à défendre

---

<sup>445</sup> François Jarrige, « Les formes de la mobilisation », in *Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)*, Presses Universitaires de Rennes, Carnot, 2009, p. 147-72.

<sup>446</sup> Agnès, « Pétitions françaises, pétitions britanniques : des sources incomparables ? »

<sup>447</sup> « The hand-loom weavers and the bread tax », *The Manchester Times*, 16 décembre 1837.

<sup>448</sup> « Nouvelles étrangères - Angleterre », *Journal du commerce*, 9 juin 1827.

<sup>449</sup> « House of Commons - Minimum of wages », *The Morning Post*, 31 mai 1827.

<sup>450</sup> « House of Commons - Minimum of wages ».

sa pétition, et la demande de fixer le prix de la main d'œuvre sera finalement refusée<sup>451</sup>. Pour la période, le parlement semble en effet refuser systématiquement les revendications qu'on lui demande<sup>452</sup>. Comment expliquer ce manque de réaction des politiciens aux revendications et réclamations des tisserands ? En réalité, le gouvernement favorise le développement industriel, protégeant les machines et en condamnant les émeutes. On pense que si le Royaume-Uni ne réalise pas son développement industriel, d'autres pays bénéficieraient de ces bienfaits et perdraient son avantage technologique et économique<sup>453</sup>. Les parlementaires ont plus d'intérêt à favoriser le développement industriel plutôt que de venir en aide à une minorité de la nation, dont les revendications sont contraires à la feuille de route économique du pays. Certains historiens économiques modernes soulignent aussi l'importance de l'Etat dans la sélection des groupes sociaux et les activités qui dirige le développement technologique<sup>454</sup>. La mise à l'écart des tisserands sur métier mécanique dans la première moitié du XIXe siècle prouve le choix politique de favoriser la production industrielle et le modèle usinier pour soutenir sa croissance économique.

Les revendications des tisserands ne rencontrent pas plus de soutien vis-à-vis de la presse traditionnelle. Pour le *Manchester Times*, la législation n'arrangerait pas leur situation, et il trouve l'idée un taux de salaire national absurde, dû à « l'ignorance totale des circonstances qui régissent les salaires du travail<sup>455</sup> ». Néanmoins, le journal propose d'autres solutions et en profite pour revendiquer l'engagement libre-échangiste de sa ligne éditoriale :

Les pétitions des tisserands sur métier à main au Parlement ne devraient donc pas viser à fixer les taux de salaire, mais à abolir les *corn laws* ; à exiger de l'aristocratie égoïste la restitution des justes droits des tisserands sur métier à main à échanger leur travail contre des aliments bon marché.<sup>456</sup>

Les lois protectionnistes pèsent en effet sur les ouvriers, car elles maintiennent des prix élevés sur les aliments de base comme les céréales. Toutefois, on ne peut affirmer que des

---

<sup>451</sup> « Nouvelles étrangères - Angleterre ».

<sup>452</sup> Joel Mokyr, « Technological change, 1700-1830 », in *The Economic History of Britain since 1700*, par Roderick Floud et Donald McCloskey, Cambridge University Press, 1994, p. 12-43.

<sup>453</sup> Mokyr.

<sup>454</sup> Charles Sabel et Jonathan Zeitlin, « Historical Alternatives to Mass Production : Politics, Markets and Technology in Nineteenth-Century Industrialization », *Past & Present*, n° 108 (1985) : p. 133-76.

<sup>455</sup> De l'anglais : "a scheme founded in utter ignorance of the circumstances which regulate the wages of labour", « The hand-loom weavers and the bread tax ».

<sup>456</sup> De l'anglais : "The petitions of the hand-loom weavers to parliament should therefore be not for fixing the rates of wages, but for the abolition of the corn laws; to demand from the selfish aristocracy the restitution of the just rights of hand-loom weavers to exchange their labour for cheap food.", « The hand-loom weavers and the bread tax ».



mesures libre-échangistes comme l'abolition des *corn laws* aient pu avoir un avantage bénéfique sur la situation des tisserands. Elles auraient atténué leur misère, tant pour les tisserands que pour les autres groupes de métiers en difficulté à cette époque. Mais l'importance croissante des libéraux au sein du gouvernement ne change rien au recours à la machine dans l'économie du pays<sup>457</sup>. Cette revendication restera quand même présente au côté de la lutte contre la machine et un symbole de la misère ouvrière chez les pétitionnaires.

### ***Changer de métier ou migrer : conseils et témoignages.***

Devant le manque d'emplois disponibles et la situation qui ne semble pas s'arranger pour eux, certains tisserands choisissent une solution radicale : migrer dans d'autres villes du pays ou à l'étranger où les perspectives d'avenir seraient plus intéressantes ou bien délaisser leur métier pour en pratiquer un autre avec des revenus leur permettant de subvenir à leur besoin. On retrouve la pratique à Norwich, même si les témoignages de migrants sont assez rares et elle n'est jamais encouragée. Le colonel HARVEY mentionne une fois au cours d'une intervention à une réunion de la *Court of Guardians* la possibilité d'une migration de la population si une manufacture, « par quelque mauvaise conduite » venait aussi à migrer<sup>458</sup>. Il soutient que la moindre des choses pour elle serait de conserver sa main d'œuvre et l'encourager à la suivre. En effet, le marché de la laine migre de Norwich au Yorkshire, motivé par la force des syndicats de tisserands résistants aux machines<sup>459</sup>. La conservation des emplois des tisserands sur métier manuel aurait pu passer par leur migration massive vers l'ouest du pays, d'autant plus que ces métiers restent utilisés jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle comme un complément à la production des grandes usines textiles<sup>460</sup>. On peut expliquer ce manque de témoignages par plusieurs raisons. Comme la détresse des tisserands sur métiers manuels est nationale, il n'y a aucune raison de migrer ailleurs dans le pays et ils mènent avec les manufacturiers et les hommes politiques une forte défense de la ville face à la concurrence. En outre, il est difficile pour un journal local d'aller interroger un tisserand qui aurait migré dans le Yorkshire par exemple. Néanmoins, on retrouve un témoignage d'un tisserand, qui n'écrit pas depuis le pays, mais depuis les Etats-Unis. Il est issu d'une correspondance épistolaire entre deux amis, qui a pu être communiqué au journal par l'un

---

<sup>457</sup> François Jarrige, « Taxer les machines ? Trois pétitions de travailleurs au Parlement britannique (1830-1833) », *Parlement(s), Revue d'Histoire politique* 1, n° 33 (2021) : p. 181-94.

<sup>458</sup> De l'anglais : "by any bad conduct", « State of the City ».

<sup>459</sup> Samuel, « Workshop of the world : Steam Power and Hand Technology in Mid-Victorian Britain ».

<sup>460</sup> Morris, « Portents of a depression »; Terrier, « Villageois occupés d'industrie en Europe occidentale (1830-1930) : des ouvriers hors champ ? »

d'entre eux. Le néo-américain se montre extrêmement satisfait de son choix. Les salaires sont conséquents ; il ne touche pas moins de 12 shillings par jour, tout en préservant sa santé<sup>461</sup>. Il affirme que s'il serait resté à Norwich avec sa famille, il aurait souffert de la pauvreté toute leur vie, et ils n'auraient pas vécu « plus de la moitié de notre vie<sup>462</sup> ». Il affirme aussi qu'il est nécessaire de travailler avec acharnement ici, mais que contrairement à l'Angleterre, ils peuvent vivre de ce travail. Le témoignage est évocateur ; on assiste à la réalisation d'un véritable rêve américain pour cette famille. Et la solution semble véritablement envisager et réaliser par certains tisserands<sup>463</sup>. Mais le risque demeure important. L'auteur de la lettre écrit aussi pour demander des nouvelles du reste de sa famille, qu'il a dû quitter et se prive ainsi d'un soutien social important ; il doit refaire entièrement sa vie de l'autre côté de l'Amérique. La réussite des migrants n'est pas assurée, et faible partie d'entre eux partent avec un soutien financier, matériel et avec l'assurance de trouver un emploi<sup>464</sup>. L'absence de famille sur place augmente aussi les risques pour les premières vagues de migrants, qui ne peuvent recevoir leur assistance<sup>465</sup>. C'est le cas pour notre famille de migrants, qui a eu la chance de trouver rapidement une bonne situation sur place et qui a dû prendre des risques importants alors qu'il vivait déjà difficilement à Norwich depuis son mariage. Mais on sait qu'une situation précaire encourage cette migration risquée, ils n'ont rien à perdre.

Comme la détresse est effectivement nationale pour les ouvriers sur métiers manuels, les migrations internes s'accompagnent souvent d'un changement de métier, dans le monde du textile ou ailleurs où l'offre d'emploi est importante. Cette solution est envisagée par les tisserands de toute l'île. À Glasgow notamment, face à une dégradation du marché et une augmentation des licenciements, ils cherchent de l'emploi dans les secteurs les plus demandant en main d'œuvre comme l'agriculture<sup>466</sup>. Ce phénomène est aussi rapporté dans les journaux de Norwich, et apporte la preuve qu'ils se tournent vers tous les domaines qui recrutent à des salaires égaux ou plus élevés que les leurs<sup>467</sup>. Néanmoins, selon le statisticien

---

<sup>461</sup> « A letter to a friend from a person who emigrated from this city to America », *The Norfolk Chronicle*, 3 mars 1832.

<sup>462</sup> De l'anglais : “for if we have stayed in Norwich with our family we should have been in poverty all our days, and not more than half lived”, « A letter to a friend from a person who emigrated from this city to America ».

<sup>463</sup> Terrier, « Villageois occupés d'industrie en Europe occidentale (1830-1930) : des ouvriers hors champ ? »

<sup>464</sup> Carré, « Pauvreté et assistance ».

<sup>465</sup> Carré.

<sup>466</sup> « Glasgow », *The Morning Advertiser*, 15 avril 1826.

<sup>467</sup> « State of trade », *The Norwich Mercury*, 28 octobre 1826.

Sir John SINCLAIR, le nombre d'emploi disponible dans l'agriculture ne permet pas de palier l'afflux de tisserands touché par la mécanisation<sup>468</sup>. Comme pour l'émigration, ce changement de vie est réalisé sous la contrainte d'un manque d'emploi et de revenus. Les tisserands, qui avaient la possibilité de posséder des terres et des machines, perdent leurs avantages économiques<sup>469</sup>.

Sans pour autant changer de domaine d'activité, les tisserands auraient pu aussi aller travailler à l'usine, ce que certains d'entre eux font. A la différence des tisserands de la campagne venant dans les villes chercher dans l'usine des meilleurs salaires, ceux de la ville ne voient aucun bénéfice à venir travailler dans ces lieux, symboles pour eux de la perte de leur indépendance et de leur mode de vie pluri-centenaire<sup>470</sup>. Ils laissent ainsi leur place aux femmes et aux enfants.

---

<sup>468</sup> John Sinclair, « On the Means of Giving « Public Relief » to the Distressed Manufacturers », *The Norwich Mercury*, 26 août 1826.

<sup>469</sup> Terrier, « Villageois occupés d'industrie en Europe occidentale (1830-1930) : des ouvriers hors champ ? »

<sup>470</sup> Terrier.



## Conclusion

On a montré au cours de notre étude que la situation des tisserands à main de Norwich se détériore jusqu'à un point de non-retour entre 1825 et 1837. La situation de la ville est unique, ce qui conduit à un échec du développement industriel dans le textile à cause de ses différentes caractéristiques. Premièrement, la désorganisation de la ville face à la crise et surtout des maîtres-manufacturiers qui perdent leur cohésion et n'emploient pas les bonnes méthodes pour préserver des bons emplois et salaires pour les tisserands, ce qui nourrit leur mécontentement. La logique de baisse des salaires et de froissement de l'image des tisserands favorisent leur révolte. Secondement donc, l'agitation politique semble bien être une clé de la non-mécanisation de la ville. Les émeutes de Norwich sont particulièrement violentes et les tisserands préfèrent disparaître que d'aller travailler dans une usine. La force de réunions et le *party spirit* des tisserands les rendent très efficace contre l'adoption de ces nouveaux outils. La structure de la ville n'aide pas, l'industrie textile traditionnelle y est présente depuis plusieurs millénaires et on a bien du mal à vouloir passer à un autre mode de fabrication en quelques temps. Dans d'autres villes, les tisserands à main arrivent à survivre jusqu'à la fin du siècle, mais en main d'œuvres complémentaires aux usines à proximité. L'existence d'un environnement politique stable semble donc bien être un élément clé du développement industriel, même à un niveau local. Nous avons aussi vu d'autres points mineurs qui ont pu freiner l'industrialisation, mais qui ne sont pas la réelle cause de son échec. Tous ces éléments font de Norwich un cas unique de désindustrialisation précoce, et l'industrie textile disparaîtra presque entièrement de la ville après ces années.

Nous aurions pu parler plus en détails de certains points, tant les sujets évoqués sont nombreux. Nous aurions pu par exemple évoquer le travail des femmes et des enfants de manière plus spécifique, car nous avons traité ici des tisserands comme un groupe social unique sans distinction et une analyse mécaniquement plus masculine. De plus, nous aurions pu évoquer plus en détail les causes de cette culture politique violente, mais l'analyse aurait alors dû s'étendre sur une temporalité bien plus importante.

## Bibliographie

- AGNES, Benoît. « Pétitions françaises, pétitions britanniques : des sources incomparables ? » *La Revue administrative*, 2008, 77-85.
- ALCÁNTARA-GARCÍA, Jocelyn, et Michael NIX. « Multi-instrumental approach with archival research to study the Norwich textile industry in the late eighteenth and early nineteenth centuries: the example of a Norwich pattern book dated c. 1790–1793 ». *Heritage Science* 6, n° 76 (2018): 1-15.
- ALLEN, Robert C. « Cotton ». In *The British Industrial Revolution in Global Perspective*, Cambridge University Press., 182-216, 2009.
- . « Why the industrial revolution was British: commerce, induced invention and the scientific revolution ». *The Economic History Review* 62, n° 2 (2011): 357-84.
- . « Why was the Industrial Revolution British ». In *The British Industrial Revolution in Global Perspective*, Cambridge University Press., 135-55, 2009.
- ALLTHORPE-GUYTON, MARJORIE. « The Artistic and Literary Life in Norwich during the Century ». In *Norwich in the nineteenth century*, par Christopher BARRINGER, 1-46, Gliddon books., 1984.
- AMSTRONG, Alan. « Population, 1700-1950 ». In *Norwich Since 1550*, par Carole RAWCLIFFE et Richard Wilson, 244-69, Hambledon Continuum., 2004.
- BAYNE, A. D. « Leading Events of the Nineteenth Century ». In *A Comprehensive History of Norwich*, Jarrold and Sons., 366-78, 1869.
- . « Rise and Progress of the Manufacture of Textile Fabrics, and Present State of the Trade ». In *A Comprehensive History of Norwich*, Jarrold and Sons., 552-94, 1869.
- BLACK, Jeremy. « Politics 1800-1833 ». In *The English Press, 1621-1861*, Sutton Publishing., 161-76, 2001.
- . « The Development of the Provincial Newspaper Press in the Eighteenth Century ». *Journal for Eighteenth-Century Studies*, 2008, 159-70.
- . « The Development of the Provincial Press ». In *The English Press, 1621-1861*, Sutton Publishing., 110-26, 2001.
- CARRE, Jacques. « Pauvreté et assistance ». In *Pauvreté et assistance en Grande-Bretagne. 1688-1834*, par Paul DENIZOT et Cécile REVAUGER, 121-44, Publications de l'Université de Provence., 1999.
- ROYNIER, Céline. « La liberté de manifestation au Royaume-Uni : éléments historiques ». *Jus Politicum*, n° 17 (2017): 445-66.

- COLEMAN, Donald C. « Growth and decay during the industrial revolution - The case of East Anglia ». *Scandinavian Economic History Review* 10, n° 2 (1962): 115-27.
- DECONINCK-BROSSARD, Françoise. « Le discours des églises sur la pauvreté ». In *Pauvreté et assistance en Grande-Bretagne. 1688-1834*, par Paul DENIZOT et REVAUGER Cécile, 77-88, Publications de l'Université de Provence., 1999.
- DESTANNE DE BERNIS, Gerard. « Paupérisation ». *Encyclopædia Universalis*, s. d.
- DEWERPE, Alain. « Genèse protoindustrielle d'une région développée : l'Italie septentrionale (1800-1880) ». *Annales, Economies, sociétés, civilisations* 39, n° 5 (1984): 896-914.
- EDWARDS, J. K. « Communications and Trade 1800-1900 ». In *Norwich in the nineteenth century*, par Christopher BARRINGER, 119-35, Gliddon books., 1984.
- . « Developments in Local Government in Norwich 1800-1900 ». In *Norwich in the nineteenth century*, par Christopher BARRINGER, 73-93, Gliddon books., 1984.
- . « Industrial Development of the City 1800-1900 ». In *Norwich in the nineteenth century*, par Christopher BARRINGER, 136-59, Gliddon books., 1984.
- FERNIHOUGH, Alan, et Kevin H. O'ROURKE. « Coal and the European Industrial Revolution ». *The Economic Journal* 131, n° 635 (2021): 1135-49.
- FONTAINE, Marion, François JARRIGE, et Nicolas PATIN. « Domination et persistance des mondes du travail ancien ». In *Le travail en Europe occidentale 1830-1939*, Atlande., 36-46, 2020.
- . « La découverte du paupérisme ». In *Le travail en Europe occidentale 1830-1939*, Atlande., 69-77, 2020.
- . « Les mécanismes de l'industrialisation européenne : formes, enjeux et débats ». In *Le travail en Europe occidentale 1830-1939*, Atlande., 195-218, 2020.
- . « Les tisserands ». In *Le travail en Europe occidentale 1830-1939*, Atlande., 459-66, 2020.
- . « Un maillon retrouvé ? La proto-industrie et ses enjeux ». In *Le travail en Europe occidentale 1830-1939*, Atlande., 209-11, 2020.
- GIDNEY, Thomas. « The World and a Small Place in England: Norwich's textile industry from the "Middle Ages" to "Industrial Revolution" ». *World History Connected* 15, n° 1 (2018).
- GONON, Laetitia. « La représentation urbaine : les motifs du vitriolage et de la prostitution ». In *Le fait divers criminel dans la presse quotidienne française du XIXe siècle : enjeux stylistiques et littéraires d'un exemple de circulation des discours*, Université de la Sorbonne nouvelle., 461-81, 2016.

- GRIFFIN, Emma. « Diets, Hunger and Living Standards During the British Industrial Revolution ». *Past & Present* 239 (2018): 71-111.
- . « Why Was Britain First? The Industrial Revolution in Global Context ». In *A Short History of the British Industrial Revolution*, Bloomsbury Publishing Plc., 124-42, 2018.
- HALE, Richard. « Nonconformity in Nineteenth Century ». In *Norwich in the nineteenth century*, par Christopher BARRINGER, 176-96, Gliddon books., 1984.
- HARLEY, Charles K., et Nicholas F. R. CRAFTS. « Simulating the Two Views of the British Industrial Revolution ». *The Journal of Economic History* 60, n° 3 (2000): 819-41.
- HOBBSAWM, Eric. « La révolution industrielle, 1780-1840 ». In *Histoire économique et sociale de la Grande-Bretagne. Tome 2. De la révolution industrielle aux années 70.*, Seuil., 51-71. L'Univers historique, 1977.
- . « Les conséquences humaines de la révolution industrielle. 1750-1850 ». In *Histoire économique et sociale de la Grande-Bretagne. Tome 2. De la révolution industrielle aux années 70.*, Seuil., 72-87. L'Univers historique, 1977.
- HUDSON, Pat. « Proto-industrialization in England ». In *European Proto-Industrialization : An Introductory Handbook*, par Markus CERMAN et Sheilagh OGILVIE, 49-66, Cambridge University Press., 1996.
- JARRIGE, François. « Face aux bris de machines : violences ouvrières et politiques patronales ». In *Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)*, Presses Universitaires de Rennes., 227-48. Carnot, 2009.
- . « Les bris de machines et la crise du milieu du XIXe siècle ». In *Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)*, Presses Universitaires de Rennes., 115-43. Carnot, 2009.
- . « Les formes de la mobilisation ». In *Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)*, Presses Universitaires de Rennes., 147-72. Carnot, 2009.
- . « L'idéologie des résistances ». In *Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)*, Presses Universitaires de Rennes., 197-223. Carnot, 2009.
- . « Ordre et conciliation : l'Etat et la répression ». In *Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle (1780-1860)*, Presses Universitaires de Rennes., 249-76. Carnot, 2009.
- . « Taxer les machines ? Trois pétitions de travailleurs au Parlement britannique (1830-1833) ». *Parlement(s), Revue d'Histoire politique* 1, n° 33 (2021): 181-94.



- . « “On ne sait qu’inventer pour nous casser les bras !”. Ouvriers, machines et imaginaires de la casse au XIXe siècle ». *Raison présente* 4, n° 216 (2020): 23-33.
- KASDI, Mohamed. « Une mécanisation subreptice et indolore : la filature de coton à Lille sous la Révolution ». In *La gloire de l’industrie : XVIIe-XIXe siècle. Faire de l’histoire avec Gérard Gayot*, Presses Universitaires de Rennes., 115-26, 2012.
- KASDI, Mohamed, et Didier TERRIER. « “Conserver les ouvriers à leur sol natal”. Processus d’industrialisation et regards sur l’avenir du tissage dans les campagnes françaises (années 1860) ». *Presses universitaires de Rennes*, 2021, 19-38.
- KITTON, George. « State of the Country - To the Inhabitants of the City of Norwich ». *The Norwich Mercury*, 30 juillet 1830.
- LAMOINE, Georges. « Les causes de la pauvreté en Angleterre de la fin du XVIIe siècle jusqu’en 1834 ». In *Pauvreté et assistance en Grande-Bretagne. 1688-1834*, par Paul DENIZOT et REVAUGER Cécile, 21-41, Publications de l’Université de Provence., 1999.
- LEES, Andrew, et Lynn Hollen LEES. « Varieties of urban protest ». In *Cities and the Making of Modern Europe, 1750-1914*, Cambridge University Press., 70-98, 2007.
- LINDERT, Peter H. « Unequal living standards ». In *The Economic History of Britain since 1700*, par Roderick FLOUD et Donald MCCLOSKEY, 357-86, Cambridge University Press., 1994.
- MACKIE, Charles. « 1825 ». In *Norfolk Annals. A Chronological Record of Remarkable Events in the Nineteenth Century*, Vol. 1. The Project Gutenberg, 2010.
- . « 1827 ». In *Norfolk Annals. A Chronological Record of Remarkable Events in the Nineteenth Century*, Vol. 1. The Project Gutenberg, 2010.
- . « 1829 ». In *Norfolk Annals. A Chronological Record of Remarkable Events in the Nineteenth Century*, Vol. 1. The Project Gutenberg, 2010.
- . « 1831 ». In *Norfolk Annals. A Chronological Record of Remarkable Events in the Nineteenth Century*, Vol. 1. The Project Gutenberg, 2010.
- . « 1832 ». In *Norfolk Annals. A Chronological Record of Remarkable Events in the Nineteenth Century*, Vol. 1. The Project Gutenberg, 2010.
- MAXWELL-STEWART, Hamish. « The Rise and Fall of Penal Transportation ». *The Oxford Handbook of the History of Crime*, 2016, 635-54.
- MEREDITH, David, et DEBORAH Oxley. « Condemned to the colonies. Penal transportation as the solution to Britain’s law and order problem ». *Leidschrift : Organisatie en regulering van migratie in de nieuwe tijd* 22 (2007): 19-39.

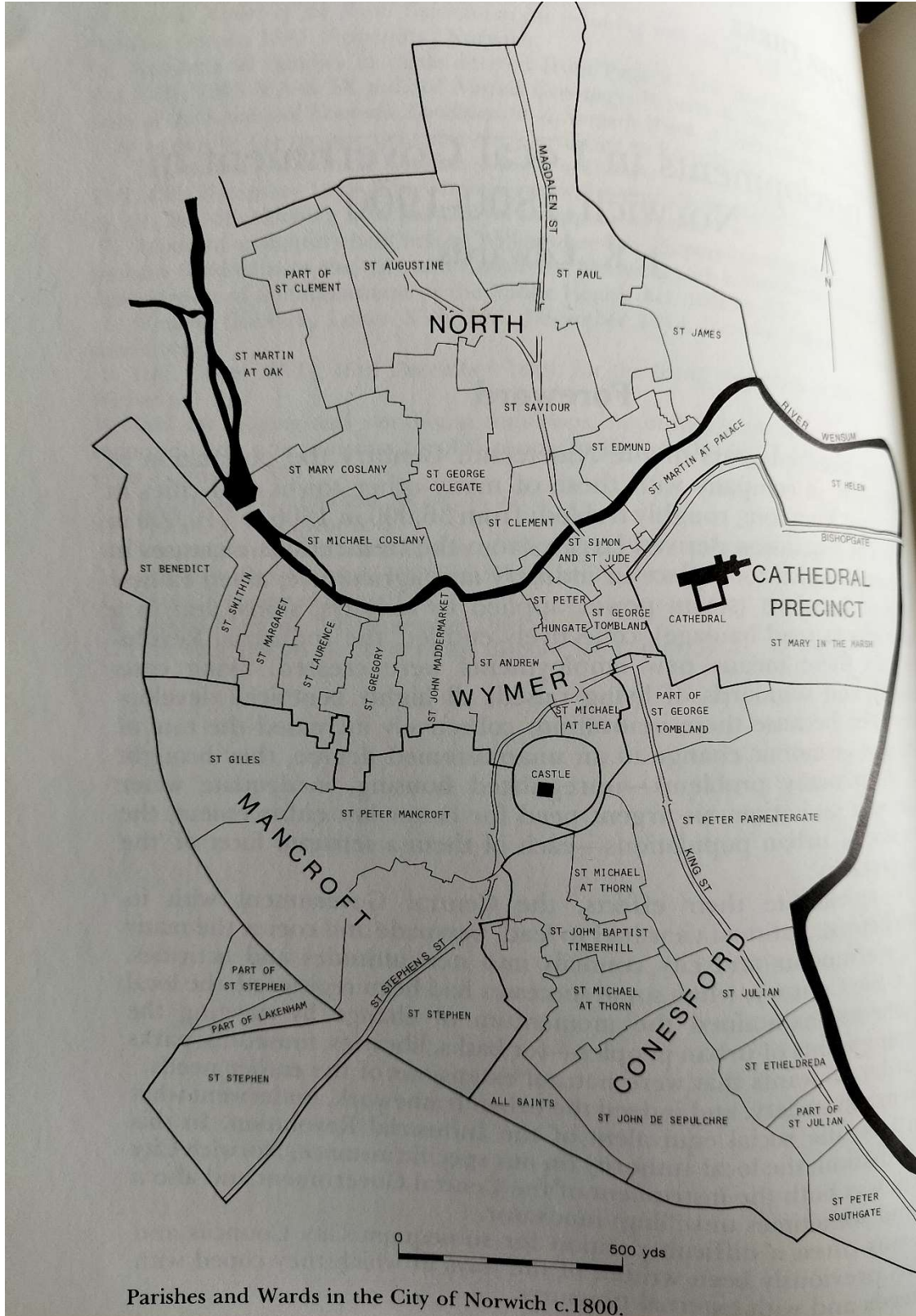
- MOKYR, Joel. « Technological change, 1700-1830 ». In *The Economic History of Britain since 1700*, par Roderick Floud et Donald McCloskey, 12-43, Cambridge University Press., 1994.
- . « Why Was the Industrial Revolution a European Phenomenon ? » *The University of Chicago Press* 10 (2003): 27-63.
- MORRIS, Thelma. « Attempted Revival ». In « *Made in Norwich* », *700 Years of Textile Heritage*, Nick WILLIAMS., 25-34, 2008.
- . « Portents of a depression ». In « *Made in Norwich* », *700 Years of Textile Heritage*, Nick WILLIAMS., 23-24, 2008.
- Norwich Heritage Projects. « Norwich people - Robert Harvey family ». Site officiel d'archives, s. d. <http://www.norwich-heritage.co.uk/monuments/Robert%20Harvey%20family/Robert%20Harvey%201730.shtm>.
- PORT, Micheal H. « SMITH, William (1756-1835), of Eagle House, Clapham Common, Surr. and Parndon, Essex. » In *The History of Parliament: the House of Commons 1790-1820*, History of Parliament Trust., 1986.
- PRIESTLEY, Ursula. « Norwich and the mourning trade ». *Costume* 27, n° 1 (1993): 47-56.
- REEVE, Christopher. « 1800-1900 Norwich in the Victorian Age ». In *Norwich, The Biography*, Amberley Publishing., 2014.
- ROYLE, Edward. « Industrialisation ». In *Modern Britain, A Social History, 1750-2011*, Bloomsbury Academic., 43-48, 2012.
- . « Poverty ». In *Modern Britain, A Social History, 1750-2011*, Third Edition., 189-205. Bloomsbury Academic, 2012.
- . « Responses to Poverty ». In *Modern Britain, A Social History, 1750-2011*, Third Edition., 206-24. Bloomsbury Academic, 2012.
- . « The Making of a Class Society ». In *Modern Britain, A Social History, 1750-2011*, Third Edition., 117-34. Bloomsbury Academic, 2012.
- . « The organisation of labour ». In *Modern Britain, A Social History, 1750-2011*, Third Edition., 151-72. Bloomsbury Academic, 2012.
- SABEL, Charles, et Jonathan ZEITLIN. « Historical Alternatives to Mass Production : Politics, Markets and Technology in Nineteenth-Century Industrialization ». *Past & Present*, n° 108 (1985): 133-76.
- SALOME, Karine. « Vitriol - Les agressions à l'acide du XIXe siècle à nos jours », Champ Vallon. La chose publique, 2020.

- SAMUEL, Raphael. « Workshop of the world : Steam Power and Hand Technology in Mid-Victorian Britain ». *History Workshop Journal* 3, n° 1 (1977): 6-72.
- SEARBY, Peter. « The Organisation of the Ribbon Trade and the Slump after the French Wars ». In *Weavers and Freemen in Coventry, 1820-1861 : Social and Political traditionalism in an early Victorian town*, University of Warwick., 1972.
- SMITH, W. « A New Geological Map of England and Wales, with the Inland Navigations; exhibiting the Districts of Coal and other Sites of Mineral Tonnage. » 1820.
- TERRIER, Didier. « Villageois occupés d'industrie en Europe occidentale (1830-1930) : des ouvriers hors champ ? » In *La casquette et le marteau, nouveaux regards sur le travail en Europe occidentale (1830-1930)*, par Joëlle Alazard, Fabien Salesse, et Xavier Vigna, 13-34, Bréal., 2021.
- THOMPSON, Edward P. « Les Tisserands ». In *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Gallimard-Le Seuil., 244-85. Hautes Etudes, 1988.
- WALKER, Andrew. « The Development of the Provincial Press in England c. 1780-1914 ». *Journalism Studies* 3, n° 7 (2006): 373-86.
- WATSON, Cassie. « Acid Attacks in Nineteenth-Century Britain ». *Legal History Miscellany* (blog), 2017.
- WILLIAMS, Nick. « The textile industry ». In *Norwich, City of Industries*, Norwich Heritage Economic and Regeneration Trust., 2013.
- WILSON, Richard. « Politics, 1660-1835 ». In *Norwich Since 1550*, par Carole RAWCLIFFE et Richard WILSON, 165-92, Hambledon Continuum., 2004.
- . « The Textile Industry ». In *Norwich Since 1550*, par Carole RAWCLIFFE et Richard WILSON, 219-41, Hambledon Continuum., 2004.
- ZYLBERBERG, David. « Fuel prices, regional diets and cooking habits in the English industrial revolution (1750-1830) ». *Past & Present*, n° 229 (2015): 91-122.

## **Table des annexes**

Annexe 1 : Parishes and Wards in the City of Norwich c.1800 .....	115
Annexe 2 : A new geological map of England and Wales.....	116
Annexe 3 : L'Europe industrielle (1880) .....	117
Annexe 4 : The steam packet painted by John Crome .....	118

# Annexe 1 : Parishes and Wards in the City of Norwich c.1800









Annexe 3 : L'Europe industrielle (1880)



**Annexe 4 : The steam packet painted by John Crome**





